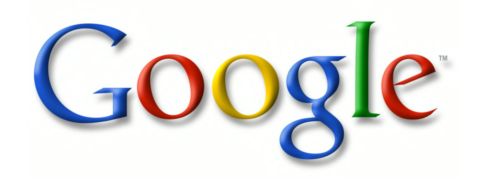
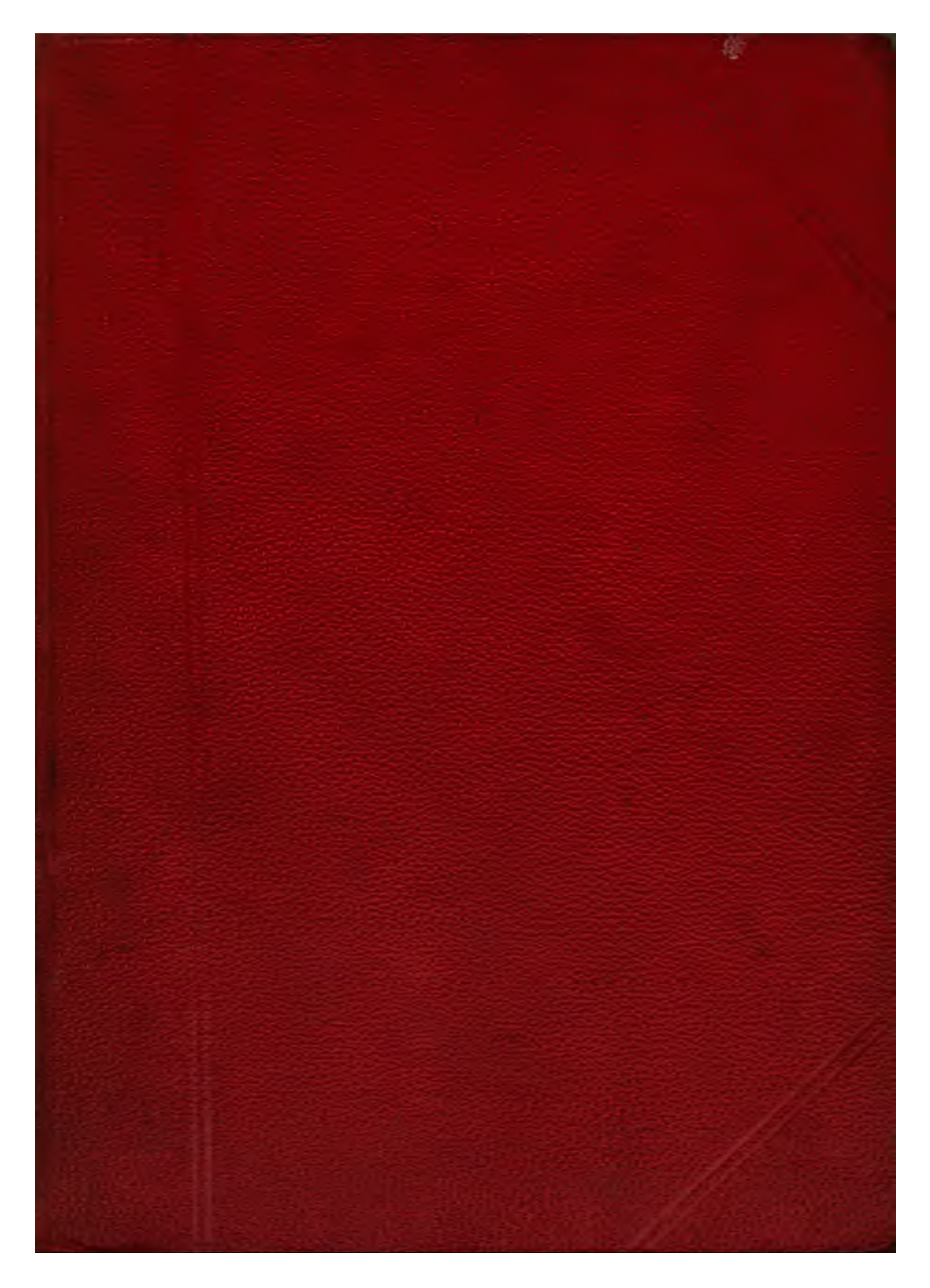
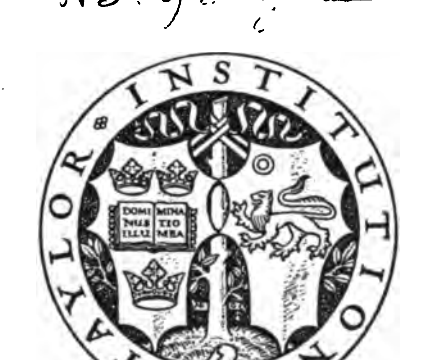

Google






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

4

CONTES

DE M. LE BARON

de Besenval

TIRAGE A PETIT NOMBRE



de los Rios sc. Imp. A Quantin

CONTES

DE

M. LE BARON

de Besenval

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1881


Besenval.
Frontispice.
CONTES
DE
BESENVAL
Imp. A. Quantin



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE BESENVAL

J'aime les *Mémoires* de Besenval; on y trouve le français de 1770 et la cour de Louis XVI.

STENDHAL.



A-T-IL *une plus charmante page sur le baron de Besenval que celle que nous a laissée cet aimable Prince de Ligne qui fut assurément, quoique Belge d'origine et aussi quelque peu Autrichien de résidence, le Français le plus spirituel et l'écrivain le plus*

français de son temps? « *Voici des souvenirs, dit-il, en parlant de ces* mémoires, *que j'aurais pu écrire, tant ils sont de ma connaissance, mais jamais d'un style plus brillant. Il l'est autant que l'auteur, c'est tout dire; on ne l'a jamais été plus que le baron de Besenval, à la guerre et à la Cour, où son amabilité l'avait porté par la société favorite de la reine. Nous fûmes tous étonnés qu'il voulût être aussi de celle du roi, c'est-à-dire des chasseurs, car il n'en avait pas d'autres. A soixante ans, il se fait présenter comme un jeune homme qui débute; il met l'habit gris de débutant en attendant l'habit bleu; il monte dans les carrosses, parce qu'il s'était fait faire quelques quartiers de noblesse, dont il n'avait pas besoin, en ayant tant dans l'âme; et le voilà à la chasse, et par conséquent soupant dans les cabinets. Un lieutenant général suisse, et grison de chevelure, qui s'était trouvé à la mort de Berwick, pouvait, en vérité, se dispenser de se trouver à la mort du cerf, quarante ans après. — On voit qu'il aimait à se mêler de bien des choses; mais, dans le fond, il était comme tout le monde à la Cour, où l'on dit tour à tour du bien et du mal des ministres. Il s'annonce plus intrigant qu'il ne l'était. Il a porté la parole pour MM.* de *Ségur et de Castries, et puis c'est tout. Un peu morose pour lui et grognon, dans son intérieur, pour ses gens et*

les femmes qu'il avait; c'était l'homme le plus gai pour les autres et l'un des plus aimables que j'aie vus. — Baron! quel mauvais ton! *lui disait-on quelquefois quand il prenait son air soldat aux gardes suisses. — Il savait toujours pourquoi et comment ce qu'il disait dans ce genre-là n'était que très piquant, et ne faisait qu'étonner.*

« *Enfermé dans un cadre de très bon goût, sa mine franche et belle lui faisait risquer des insolences qui lui allaient à merveille; il avait un excellent ton dans son mauvais ton et ses familiarités avaient l'air d'une confiance ou d'une gaieté de bonhomie. Il racontait plaisamment et avait un style et des manières à lui. Pourquoi son éditeur ne raconte-t-il pas qu'après avoir fait tuer presque toute sa division à Amembourg, renvoyé au camp avec le peu qui lui en restait, on le vit reparaître tout à coup à l'affaire?* « Que faites-vous donc encore ici, baron, lui dit-on, vous avez fini? — Que diable voulez-vous? *dit-il,* c'est comme au bal de l'Opéra; on s'y ennuie et l'on reste tant qu'on entend les violons. » *Voilà précisément son cachet et le baron aux coups de fusil.*

« *Je suis fâché qu'on ait ôté dans ses écrits bien des noms et des aventures du baron, qui, beau, insolent et aimable, comme je l'ai dit, en a tant eu. J'en sais dix, et il m'en a raconté plus de vingt dont je*

ne me souviens plus. Si j'osais comme lui, je ferais aussi bien des portraits, mais la peur de faire de la peine à toute cette cour-là m'en empêche.

« Le baron de Besenval raconte, sans le vouloir, deux ou trois grandes fautes qu'il fit et qui contribuèrent à la révolte de Paris, et puis, d'une manière ou forte, ou piquante ou gaie, sa prison. On le trouva encore aimable et brillant jusqu'à sa mort, qu'il annonce d'une manière si intéressante, qu'on ne peut s'empêcher de pleurer celui qui, pendant cinquante ans, a été l'honneur de l'armée et le charme de la société[1]. »

Ce portrait-anecdote, troussé, à la manière de Chamfort, par l'élégant portraitiste de Catherine le Grand, campe nettement au début de cette notice la silhouette élégante du spirituel et galant gentilhomme de plume et d'épée dont nous allons retracer la vie comme un avant-propos aux plus coquettes de ses œuvres.

II

Le baron de Besenval (Pierre-Victor), naquit à Soleure-sur-l'Aar, dans les premiers mois de l'année 1722. Sa famille patricienne était originaire de

1. Œuvres du prince de Ligne, éd. 1860, t. III, *Mélanges historiques*, p. 329 et suiv.

Savoie et nous trouvons son nom orthographié Beuzenwald *et* Besenwald *dans Bachaumont et autres écrits du temps. Sa mère, la comtesse Bielinska, était Polonaise et étroitement apparentée aux Leczinski.*

Mme de Besenval assistait en 1725, trois ans après la naissance de son fils, au mariage de Louis XV et ce fut d'elle que Voltaire écrivit : « Tout le monde ici fait un peu sa cour à Mme de Besenval, qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars ; on lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines n'avaient point de parents. »

Cette patente d'esprit distribuée par Voltaire à la mère du baron de Besenval peut en un sens satisfaire les esprits préoccupés des questions d'hérédité morale. Venons au père. — Celui-ci resta ministre de France en Saxe de 1707 à 1715, et il ne quitta ce poste que pour se rendre au nom de la France et sur la prière du maréchal d'Uxelles, président du conseil des affaires étrangères, auprès de Charles XII, roi de Suède, pour lui proposer une intervention au milieu de ses désastres et l'amener à une réconciliation avec Pierre le Grand et à une ligue contre l'Angleterre.

On sait de quelle manière le cabinet anglais s'employa en cette circonstance et fit partir Marlborough pour faire échouer cette négociation. De retour en France, Jean-Victor de Besenval mourut lieutenant général et colonel du régiment des gardes suisses [1].

Si le proverbe : Tel père tel fils, est souvent en défaut, il ment rarement au XVIII[e] *siècle dans la carrière de la robe ou de l'épée. M. de Besenval fils était destiné de naissance à l'armée : à neuf ans, il fut admis en qualité de cadet dans le même régiment des gardes dont son père était encore colonel. Il n'y resta point longtemps inactif. Il fit la campagne de 1735, et peu après celle de 1743, montrant, paraît-il, à cet âge où la puberté vient d'éclore, une intrépidité de petit soldat merveilleux et un adorable esprit d'enfant de*

1. Les affaires étrangères conservent des pièces relatives à la mission de M. de Besenval et témoignent de son activité et de ses utiles services. — Dans les *Mémoires* de Besenval, sous ce titre : *Anecdote sur mon père,* on remarque une lettre de M. de Rulhière où l'on trouve la preuve que le projet qu'eut Charles XII d'aller détrôner le roi d'Angleterre, conception hardie dont on a fait faussement honneur au cardinal Alberoni et au baron de Goertz, est due à Jean-Victor de Besenval, père de notre écrivain. — Cette preuve consiste en une dépêche de Besenval au maréchal d'Uxelles, datée de Varsovie le 26 février 1716 et dont M. de Rulhière a pris une copie sur l'original dans les recueils des affaires étrangères au titre *Pologne* (1[re] partie).

troupe que n'intimidaient ni le danger ni les horreurs de la bataille. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, il nous est difficile de percer l'obscurité qui enveloppe le jeune héros et ses juvéniles prouesses dans le champ de Mars et de Vénus. Pendant la guerre de Sept ans, nous le retrouvons aide de camp de M. le duc d'Orléans, avec le grade de brigadier, lançant toujours des saillies au fort du péril et se jetant en avant avec une crânerie insouciante qui charmait ses soldats. En 1758, il commande, en qualité de maréchal de camp, un corps de troupes sur la Meuse, et deux ans plus tard, il fut mis à la tête d'une partie de la petite armée du marquis de Castries; il prit part à la belle opération sur Wesel et au chaud et brillant combat de Clostercamp, conduisant ses hommes avec cette même belle humeur, cette même verve française, ce même esprit d'attaque dont il avait déjà donné de si intrépides témoignages.

Besenval avait, au reste, tout ce qu'il faut pour réussir dans l'armée; à sa bravoure naturelle, il joignait une franchise de relations, une manière de tout animer autour de lui, un art particulier d'encourager ses inférieurs, un esprit, une grâce, une finesse extrême, tout un idéal de chevalier français qui devaient lui acquérir l'amitié dans tous les milieux où il passait, soit au camp, soit à la ville, soit à la Cour. Ce

fut lui, qui, à l'assaut d'une redoute, sous un feu terrible et nourri, se mit à la tête de ses grenadiers et, campé à califourchon sur un des parapets de la forteresse, criait à ses soldats avec une gaieté piquante : « Morbleu! camarades, cette situation-ci n'est pas commode, et s'il n'y avait quelques balles à y gagner, il faudrait déloger de céans. » Cette raillerie anima les plus timides et la redoute fut emportée.

En 1761, le baron de Besenval servit sous les ordres du maréchal de Soubise comme commandant du régiment des gardes suisses. Il eut la douleur d'assister à la défaite de Fillinghausen et à la triste querelle de M. de Soubise et du maréchal de Broglie qui fut exilé dans ses terres.

La paix signée, Besenval revint à Paris. Il se lia d'étroite amitié avec le duc de Choiseul qui se trouvait être colonel général des Suisses dont il était lui-même lieutenant-colonel, et il obtint de ce supérieur d'être nommé inspecteur de ce régiment. Ce fut alors que le fougueux guerrier, plus rassis, s'appliqua à apporter l'ordre, la discipline et l'esprit de justice dans ce corps helvétique, dont la guerre avait singulièrement relâché la bonne tenue. Il fit des réformes considérables et arriva à une correction si grande dans les mouvements de ces troupes d'élite maintenues par lui sur un grand pied de

sévérité, qu'il piqua d'émulation les différentes armes de l'armée française. Ces services ne furent pas, hélas ! appréciés à leur haute valeur et il eut à subir des vexations sans nombre du Conseil des deux cents dont il était membre, dans la petite république soupçonneuse du pays qui lui avait donné le jour. Il serait long d'énumérer toutes les accusations, les amendes, les dénonciations et les jugements injustes qu'il eut à subir. On trouvera dans le Spleen *comme un écho de ses découragements et de sa morne tristesse à cette époque.*

« Malgré son mérite réel comme officier général, écrit Sainte-Beuve [1]*, et quoique ensuite, en poussant de tout son crédit au ministère de la guerre M. de Ségur, il ait travaillé indirectement à remettre sur un meilleur pied l'armée française, Besenval n'était pas un de ces militaires ardents qui le sont corps et âme et avant toute chose. Brave, aimant son métier, embrassant avec ensemble et précision ce qui concernait son corps particulier de troupes, il n'avait pas cette avidité à s'instruire dans toutes les branches, qui dénote une nature de général proprement dit, l'homme destiné à de grands commandements. Son ambition n'était pas de ce côté, pas plus que du côté de*

1. *Causeries du lundi*, t. XII, p. 408 et suivantes. (Feuilleton du lundi 5 janvier 1857.)

la grande politique. Épicurien par principes comme par goût, ami des jouissances sociales, amateur même des arts, des tableaux, des jardins, il prisait trop les délices de la civilisation pour s'en passer volontiers. Il était loin de regretter ce temps de trouble et d'agitation féodale, où les ambitions avaient toute carrière et où les facultés énergiques luttaient à nu. Il se félicitait donc de vivre sous un régime qui avait mis fin à ce qui-vive perpétuel depuis que tout était réglé par l'autorité d'un maître. »

« *M. de Besenval, a dit le vicomte de Ségur, héritier et premier éditeur de ses* Mémoires, *joignait à la taille la plus imposante une figure pleine de charme dans sa jeunesse et de dignité dans un âge avancé. Son organisation était forte et robuste, en même temps que fine et distinguée. Il avait les passions violentes et les premiers mouvements impétueux. De la hardiesse, de l'intelligence, de l'esprit, et même un assez bon esprit, de qualité ferme et assez judicieuse, tout cela se dépensa dans une vie de courtisan et dans un cercle d'intérêts frivoles. Il nous apprend par son exemple comment des hommes de vigueur entrent, s'agitent et tournent dans des boudoirs. L'air du siècle l'avait touché et amolli de bonne heure, l'avait gâté; il en avait contracté les vices, les travers et il se piquait d'y donner un tour qui était bien à lui.* »

Ce sont de si aimables vices que ceux qu'il avait contractés ! la critique est-elle bien en droit de les lui reprocher? Besenval avait pris des mœurs policées jusques aux raffinements du plaisir, dans cette société heureuse qui succéda à la Régence et pour laquelle tout était séduction, galanterie et fêtes amoureuses. Ami de tous les plus fripons gentilshommes de ce royaume de Cythère et en particulier du duc d'Orléans, il fut un coureur d'aventures à la manière de Boufflers et eut pour principal compagnon de bonnes fortunes intimes un jeune seigneur allemand, le comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, ce grand troisième rôle des comédies d'amour. Le comte de Frise, d'après le portrait que nous en a laissé le baron, était bien un des plus exquis chevaliers de son temps. Avec une figure agréable, beaucoup de fatuité, infiniment d'esprit, il était très aimable dans la société où il captivait les femmes avec d'autant plus de facilité, que, n'ayant pas de principes, il les affichait tous, et que, n'étant pas dominé par le désir, il mettait l'emportement, le sang-froid, la louange et le blâme à leur place; en un mot, il savait user avec elles des avantages qu'elles ont ordinairement sur nous [1].

1. « Le comte de Frise, écrit le prince de Ligne, était si beau, avait une tournure si élégante, et j'en ai été si frappé, à l'âge de sept à huit ans quand je l'ai vu, que je me sou-

Dans un chapitre de ses Mémoires, *intitulé :* Aventures de société, *Besenval raconte une longue intrigue amoureuse à plusieurs personnages, qui est, à notre avis, la plus charmante pièce de ses fragments historiques. Dans ce petit roman, le comte de Frise jouait au naturel le rôle de Lovelace; s'étant décidé à partir pour Dresde, afin de fuir l'imbroglio galant où il s'était fourré, il écrivit à son ami le baron-poète une lettre mi-prose mi-vers qui peut être considérée à bon droit comme l'une des plus ravissantes pièces fugitives de ce spirituel* XVIIIe *siècle qui en compte cependant un si grand nombre. Voici cette pièce auprès de laquelle Boufflers pâlit un peu et Dorat s'éclipse tout à fait. C'est de la verve naturelle et du meilleur goût.*

Heureux baron, dont le destin
Naguère me faisoit envie,
Sachez qu'en ce climat lointain,
Aux bords glacés de ma patrie,
De mes ennuis j'ai vu la fin.
Loin de Doris, loin de Délie[1] :

viens de lui, comme si c'était hier. — Peut-on voir de plus jolis vers que les siens dans cette lettre moitié prose que cite le baron de Besenval? N'est-ce pas l'homme de cour, de bonne compagnie, d'une légèreté, d'un piquant et d'un ton que n'a jamais un homme de lettres? »

1. Les deux maîtresses qu'il avait laissées à Paris.

Je succombois à mon chagrin
Quand, d'une raison réfléchie,
Empruntant le flambeau divin,
Je m'égarai dans un chemin
Qui conduisoit à la folie.
De gens de tout état suivie,
Elle y marchoit d'un air badin,
Parloit grec, parloit latin,
Et tenoit ouvert dans sa main
Un gros recueil de poésie.
Je la vis; mais, fuyant soudain,
Non, non, vous me lorgnez en vain,
Lui dis-je, ô ma très douce amie!
Vous suivre n'est pas mon dessein,
Car j'attends la philosophie
Qui m'a promis un cœur d'airain;
Oui, je l'attends, et dès demain.
Soit, reprit-elle; mais enfin
Je connois bien votre Sophie.
Souvent du jour au lendemain,
A l'attendre on passe sa vie.
Lors, avec un souris malin :
Venez, dit-elle, je vous prie;
Ce soir, à Corine, à Sylvie,
Je donne un souper clandestin,
Et qui tient un peu de l'orgie.
Allons, marchons; jusqu'au matin,
Nous y boirons du vin d'Hongrie.
Qu'eussiez-vous fait, baron charmant?
Vin d'Hongrie et femme nouvelle,

C'est pour vous un attrait puissant.
Songez encor que l'immortelle,
Par je ne sais quel ascendant,
Malgré moi m'entraînoit vers elle.
Jamais je ne la vis si belle,
Et je la suivis en sautant.
Enfin, baron, dans ce moment
J'oubliai la beauté cruelle
Qui m'aime et qui fait mon tourment.
Baron, j'oubliai même celle
Qui de son sexe est l'ornement;
Et vous, des amants le modèle,
Vous en eussiez fait tout autant.

« *Je voulois vous écrire en vers tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai cessé de vous écrire en prose; mais je ne m'en sens ni la force ni la volonté; contentez-vous donc de ceux-ci qui ne m'ont coûté que ce qu'ils valent, et surtout dispensez-moi de suivre la métaphore. La description du temple de la Folie trouveroit cependant bien ici sa place, et vous savez par vous-même que les descriptions conviennent et ne coûtent rien aux poètes. Mais pourquoi vous peindre ce que vous connoissez si bien?*

Né dans l'enceinte de ce temple,
Vous en connoissez les détours;
Souvent vous y prêchez d'exemple,
Et vous l'encensez tous les jours.

« *J'en reviens donc au récit simple de mes aventures que je vous ferai, s'il vous plaît, sans poésie, en vers cependant, mais en vers à ma manière et à la vôtre. Vous saurez donc que ma constance étant à bout,*

Enfin, j'ai pris une maîtresse,
J'en ai pris deux, j'en ai pris trois.
Trois à Dresde et deux à Lutèce
Font cinq de bon compte, je crois.
Si ne trouvez le nombre honnête,
Voyez la vôtre seulement
Deux ou trois heures tête à tête,
Puis m'en parlerez savamment.

« *Oui, trois, je n'en rabattrai pas une. Vous allez me demander pourquoi je me suis précisément arrêté à ce nombre, et je serois assez tenté de vous répondre, à l'imitation de Tyran-le-Blanc, que c'est en mémoire de la sainte Trinité; mais, outre qu'il est mieux de ne pas mêler* sacra profanis, *il est aussi plus vrai et plus digne de ma candeur de vous avouer que c'est faute d'avoir eu le génie d'en concilier davantage; ce n'est même que par degrés que j'en suis venu là. D'abord, tout mon* plaisir *étoit* d'être triste; *mais comme ce plaisir ne sauroit en être un à la longue, je m'en ennuyai bientôt; je crus qu'il convenoit de voir mes amis; je les vis, et je m'enivrai avec eux.* »

..... *Le comte de Frise parle ici d'amis divers,*

de Duhren, du comte de Schomberg et de M. de Martange, Français d'origine et brillant officier.

Vous aimeriez fort ce Martange;
Ainsi que vous, il rit de tout,
Ainsi que vous, il boit, il mange.
D'un jeune objet, beau comme un ange,
Ainsi que vous, il vient à bout.
Tous les jours nouvelle maîtresse,
Bon estomac, esprit joyeux,
Composent toute sa richesse,
Et sans fortune, il est heureux.

« *Mais revenons aux dames de mon cœur; il est bien juste d'en dire quelque chose : commençons par la première.*

Brune, avec le teint d'une blonde,
A peine a-t-elle atteint quinze ans;
Simple et vraie en ses sentiments,
Elle ignore le train du monde
Et la malice des amants,
Qu'on ignore alors qu'il est tems
D'en faire une étude profonde,
Et qu'on n'apprend qu'à ses dépens.

« *Ajoutez à cela tout ce qu'une âme tendre, la modestie et l'amour peuvent prêter de grâces aux*

Grâces mêmes, et vous vous formerez une image au-dessous de l'original.

Lorsque je lui parle d'amour,
Son front modeste se colore
Du vif incarnat de l'aurore
Qui brille au matin d'un beau jour.

« *Réellement, baron, elle est charmante; il est affreux de la tromper..... Mais la gloire!*

Céder à son penchant volage,
Aimer et changer à notre âge,
Je le veux bien, rien n'est plus doux;
Mais dans un cœur porter l'orage
Pour prix de l'amour le plus doux,
Par air suivre un barbare usage,
De sang-froid, jurer à genoux
Un indigne et perfide hommage,
D'un scélérat c'est là l'ouvrage.
Mais les hommes s'en mêlent tous :
Il faut hurler avec les loups;
C'étoit la devise d'un sage.
Que diroit-on sur ce rivage,
Si l'on ne parloit pas de nous?

« *C'est ainsi, à peu de chose près, que je raisonnois, avant de me laisser aller tout à fait à l'enchantement de l'amour-propre, qui me crioit du fond du*

cœur : Rends-la malheureuse ; c'en est une de plus. Je résistois, et mille fois je me suis dit :

Ah ! si mon cœur du sien connoissoit bien le prix,
Je n'aurois point d'autre maîtresse.
Par le nœud des vertus et par l'amour unis,
Des Philémons et des Baucis,
Nous rappellerions la jeunesse
Aux yeux de l'univers surpris ;
Et quand la froide vieillesse
Auroit glacé nos sens flétris,
Nous logerions encor, dessous nos cheveux gris,
L'âme tendre de vrais amis,
Et de l'amour pour la sagesse.

« *Il ne faudroit avoir qu'une âme pour écouter de pareils sentiments ; mais apparemment que je n'en ai point, car ils ont glissé sur mon cœur, comme l'eau glisse sur le marbre. Ayez donc des remords pour moi, baron ; ayez des remords..... ou plutôt épargnez-vous-les ; le ciel, qui est quelquefois juste, a pourvu cette fois au repos de l'innocence et..... Voici comment la dame dont j'ai l'honneur de vous parler est au pouvoir d'un monstre, monstre de laideur, monstre de jalousie, monstre de sottise, et, qui pis est, le plus vigilant de tous les monstres.*

Son front large est armé de deux cornes naissantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

« *Tel qu'il est, il fait très bien son devoir de monstre et de mari. Sa maison n'est pas plus accessible qu'un château de roman, ou qu'un rocher battu des vagues de la mer. Encore si c'étoit pour la dévorer qu'il la gardât si bien; mais c'est bien pis.*

Ah! si j'avois du vieux Persée,
Les talonnières, le cheval,
Ou seulement sa bonne épée,
Ou bien sa Gorgone attachée
Au milieu de l'écu fatal,
Traversant la voûte azurée,
Ainsi que lui, par l'animal
Je commencerois ma tournée;
Puis, vers moi la nymphe amenée,
Comme Andromède irois au bal;
Et la nuit la plus fortunée
Me feroit oublier le mal
Et les travaux de la journée.

« *Voilà, mon pauvre baron, où j'en suis depuis deux mois; et pour peu que je fusse entêté, je pourrois bien en rester là ma vie.*

En attendant, nous nous lorgnons;
Quand je parois, un doux sourire
De loin me dit : Nous nous aimons.
Quelquefois elle ose le dire,
Quelquefois elle ose l'écrire...
Et quelquefois, nous nous baisons.

« *Mais jamais on n'a tant parlé d'une femme qu'on n'a pas eue. Passons à la seconde, seconde en date et dernière en qualité. Celle-ci est une femme toute ordinaire; elle m'a pris, parce que je me suis présenté; elle me garde jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre : nous ne nous aimons point, mais nous sommes convenus de nous dire tout le contraire.*

Au demeurant, elle est bien blanche,
Accorte d'esprit et d'humeur;
Allant au prêche le dimanche,
Et des esprits ayant grand'peur.

« *Telle enfin qu'elles sont partout. Malheureusement comme il n'y a point de bonheur parfait, celui que je pourrois goûter avec elle est troublé par la fureur qu'elle a pour les romans; quelquefois ils lui échauffent l'imagination au point qu'elle ne fait pas difficulté de me dire qu'elle voudroit être aimée à la manière des dames qui y sont célébrées. Ce ne seroit rien; mais elle veut aussi que je ressemble à leurs amants. Un jour que j'étois assez ennuyé de me voir comparé à ces messieurs, avec toute sorte de désavantage, et qu'elle me prioit de porter un jugement sur leur mérite, j'écrivis sur ses tablettes :*

Vous aimez donc la troupe vaine
De ces gothiques romanciers,

Où sont chantés des chevaliers
Qui vantent l'ennui de leur chaîne
A leurs fidèles écuyers,
Qui, suivis de quelques lauriers,
Le jour galopent dans la plaine,
Et la nuit, à l'abri d'un chêne,
S'endorment sur leurs boucliers?
Quant à moi, je ne suis, Climène,
Guère plus touché de leur peine,
Que jaloux de leurs oreillers.
Dans un fauteuil, petite reine,
Je veux, tranquille en mes foyers,
Moins de plaisirs et moins de peine.

« *A cet égard, mes vœux sont exaucés, car elle me donne peu de peine, et encore moins de plaisirs.*

« *Passons à la troisième... Mais ici ma main s'arrête... Elle se refuse à vous ouvrir le sanctuaire des plus grands crimes et des plus grands plaisirs; mais mon amitié, qui ne se refuse à rien, vous apprendra tout. Votre curiosité s'allume; calmez votre impatience; je pars pour Paris.*

Avant que l'alcyon ait paru sur vos rives,
Au dieu qui règne en vos climats,
J'aurai soumis quelques captives,
En marchant de loin sur vos pas;
Alors je vous dirai tout bas
Ce qu'ici mes muses craintives,
Ami, ne vous apprendront pas.

« Adieu, baron, je finis; ma verve est tarie jusqu'à sa source; je vous verrai avant qu'il soit un mois; veillez à mes intérêts. »

— Le comte de Frise revint à Paris vers 1754 et son retour combla de joie Besenval; mais le galant neveu du maréchal de Saxe ne devait pas tarder à succomber à une attaque de petite vérole. Le pauvre baron fut très affligé de la mort de ce compagnon de plaisir et de ce collaborateur poétique : « Nul mieux que moi, écrit-il, ne connoissoit le fond de son âme; mais plus il l'avoit rendue impénétrable à tout autre, plus sa confiance m'avoit rapproché de lui. » Ce fut sur la mort du comte de Frise que Besenval fit ces vers imprimés dans ses œuvres :

O toi ! d'un sang illustre et d'un esprit sublime,
Tout ce qu'ajoutent les mortels,
Par leurs propres efforts, à ces dons naturels,
Du sage et du guerrier te méritoit l'estime.
Il manque à ton cœur magnanime
Ce que le sort dispense à des êtres heureux,
Un temps plus favorable et des jours plus nombreux.
En vain, mille vertus ont paré ta jeunesse :
Des honneurs immortels qui leur sembloient promis,
Le trépas qui te frappe, à tes cendres ne laisse
Que les larmes de tes amis.
Éloigné du climat qui lui donna la vie,
Il en a parmi nous retracé la douceur,

Et nos soins empressés épargnoient à son cœur
Le regret de mourir si loin de sa patrie.
Savant sans vanité, vertueux sans effort,
Ami toujours égal, sans feinte et sans caprice,
Nos chagrins qu'il calmoit revivent par sa mort;
Je n'en ai point senti que sa perte n'aigrisse.
          Toi que m'enlèvent les destins,
Voici les derniers sons, chère ombre, d'une lyre
          Que tu m'as mise entre les mains,
          Que la tienne aimoit à conduire.
Puisque de tes beaux jours s'est éteint le flambeau,
          Et que tu ne peux plus l'entendre,
Après avoir offert cet hommage à ta cendre,
          Je la laisse sur ton tombeau.

Mais il est temps de revenir à notre biographie de l'auteur du Spleen. — *Durant les dernières années du règne de Louis XV, Besenval ne se mêla à aucune de ces intrigues grouillantes qui marquèrent la fin de Louis le Bien-Aimé. Il ne fut point un de ces nombreux courtisans de courtisanes qui encombrèrent Versailles, il resta fidèle à l'amitié du duc de Choiseul et à sa politique, et lors de la disgrâce de ce ministre, il obtint la permission de le suivre à Chanteloup.*

A l'avènement de Louis XVI, notre baron jouissait alors des titres de lieutenant général des armées du roi; il était grand'croix de l'ordre de Saint-Louis,

gouverneur de Haguenau et lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses. Plus tard, il put acquérir en plus le titre de commandant des provinces de l'intérieur. — Le comte d'Artois, depuis 1775, était devenu colonel général des Suisses et Besenval acquit vivement l'amitié de Son Altesse par les mêmes raisons qui l'avaient fait auparavant devenir l'ami de M. de Choiseul. Il fut présenté à la cour et admis dans le cercle restreint que la reine s'était formé. Il réussit grandement auprès des dames, grâce à sa galanterie délicate et à son esprit enjoué; Mme Campan, qui le vit souvent dans l'entourage de Marie-Antoinette, a laissé de lui ces quelques traits : « Le baron de Besenval avoit conservé la simplicité des Suisses, et acquis toute la finesse d'un courtisan françois. Cinquante ans révolus (il en avait alors cinquante-quatre), des cheveux blanchis lui faisaient obtenir cette confiance que l'âge mûr inspire aux femmes, quoiqu'il n'eut pas cessé de viser aux aventures galantes. Il parlait de ses montagnes avec enthousiasme. Il eût volontiers chanté le ranz des vaches avec des larmes aux yeux, et il était en même temps le conteur le plus agréable du cercle de la comtesse Jules[1] » (depuis duchesse de Polignac).

1. *Mémoires de Mme Campan sur la vie de Marie-Antoinette*, publiés par Barrière. Didot, 1879; in-12.

Besenval arriva bientôt dans la nouvelle cour à la situation la plus enviable ; il était de toutes les fêtes, de toutes les intimités; la reine faisait grand cas de son jugement et consultait le cher baron à tous propos, aussi bien dans les crises ministérielles que dans les diverses intrigues qui se mouvaient autour d'elle. Il faut lire les mémoires anecdotes de Besenval pour juger de sa puissance et voir de combien de manières il s'entremit depuis la disgrâce du duc de Choiseul et sa perte de la charge de colonel général des Suisses, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de MM. de Castries et de Ségur et même pendant le fameux duel de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon, combat singulier raconté par lui avec un esprit charmant. Notre lieutenant-colonel des gardes suisses était né coiffé; en 1787, il écrivait à Mme de Roll : « Ne me sachez pas gré de mon bonheur ; le hasard seul en fait les frais et m'a toujours bien servi. Moi, je ne m'en suis pas mêlé, si ce n'est par un certain tour d'esprit qui me montre les choses du bon côté, quand il me seroit permis de les regarder autrement... »

La calomnie cependant effleura le baron, dont l'intimité avec la reine, son rôle de complaisant dans les comédies qui se jouaient au petit Trianon pouvaient éveiller la satire. Déjà, vers 1776, avaient paru des chansons manuscrites sur la reine et sur toutes les

femmes remarquables de son entourage[1]. *L'auteur, qu'on croit être Champcenetz de Riquebourg, ne craignait pas d'y compromettre M. de Besenval, si nous en croyons les* Mémoires secrets : « *La suite des couplets* sur l'air la la, *etc., est infâme, en ce qu'on y nomme sans pudeur M. de Besenwald* (sic), *le lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses, honoré de quelque confiance de la reine, comme en abusant de la façon la plus criminelle; on le peint, en outre, des couleurs les plus affreuses. Ceux-ci ne sont pas aussi bien faits que les autres et ne partent pas de la même plume...* »

Nous n'avons pu retrouver ces couplets qui figurent sans aucun doute dans quelques-uns des noëls *du temps, mais nous constatons une grande animosité, comme une sourde jalousie contre Besenval dans plusieurs* Mémoires *des contemporains qui ont approché de lui. D'abord chez le vindicatif duc de Lauzun, qui écrit :* « *Depuis quelque temps la reine marquoit un goût très vif pour la comtesse Jules de Polignac; ce fut à elle que M. le duc de Coigny s'adressa pour*

1. Voir dans la *Correspondance secrète* de Métra, t. II, (édition 1787), p. 308 et suiv., de très piquants couplets sur les *Prudes du siècle,* où la médisance du chansonnier s'exerce sur le compte des femmes et des hommes les plus à la mode.

former un parti contre moi. M[me] *de Grammont s'y joignit avec empressement et établit, pour son représentant, le baron de Besenval, anciennement attaché à M. le duc de Choiseul et* fort bien traité par la reine ; *le baron voulut me persifler ; mais un mauvais ton et peu de mesure sont un grand désavantage à la Cour*[1]. »

Bien plus grave, plus véridique et plus piquante, est l'assertion portée par M[me] *Campan au sujet de notre favori qui aurait témoigné vis-à-vis de la reine certains sentiments qu'il eût assurément mieux fait de taire ; laissons la parole aux documents :*

« *Le baron de Besenval, dit la première femme de chambre de Marie-Antoinette, paroît fort surpris dans ses* Mémoires *du refroidissement subit de la reine et l'attribue d'une manière très défavorable à l'inconstance de son caractère. Je puis donner le motif de ce changement en répétant ce que Sa Majesté me dit à cette époque et je ne changerai pas une seule de ses expressions. En me parlant de l'étrange présomption des hommes et de la réserve que les femmes doivent toujours observer avec eux, la reine ajouta que l'âge ne leur ôtoit pas l'idée de plaire quand ils*

1. *Mémoires du duc de Lauzun.* Édition Rouveyre, 1880, p. 157.

avoient conservé quelques qualités agréables; qu'elle avoit traité le baron de Besenval comme un brave Suisse poli, spirituel, que ses cheveux blancs lui avoient fait voir comme un homme sans conséquence, et qu'elle s'étoit bien trompée. Sa Majesté, après m'avoir recommandé le plus grand secret sur ce qu'elle alloit me confier, me raconta que, s'étant trouvée seule avec le baron, il avoit commencé par lui dire des choses d'une galanterie qui l'avoit jetée dans le plus grand étonnement, et qu'il avoit porté le délire jusqu'à se précipiter à ses genoux en lui faisant une déclaration en forme. La reine ajouta qu'elle lui avoit dit : « Levez-vous, monsieur; le roi ignorera un tort qui vous feroit disgracier pour toujours », que le baron avoit pâli et balbutié des excuses; qu'elle étoit sortie de son cabinet sans lui dire un mot de plus et que, depuis ce temps, elle lui parloit à peine. La reine à cette occasion me dit : « Il est doux d'avoir des amis; mais, dans ma position, il est difficile que les amis de nos amis nous conviennent autant. »

L'anecdote valait qu'on la citât, mais nous la supposons quelque peu exagérée par le zèle de Mme Campan. Besenval conserva longtemps encore son ascendant sur la reine et M. de Lévis, dans ses Souvenirs et portraits, *constate que le rusé Suisse se mainte-*

nait en faveur par une raillerie incessante : « M. de Besenval avait une belle taille, une figure agréable, de l'esprit, de l'audace : que faut-il de plus pour réussir? Aussi avait-il beaucoup de succès auprès des femmes ; cependant ses manières avec elles étaient trop libres et sa galanterie était de mauvais ton... La reine, avec un très bon cœur, avait un penchant malheureux pour la moquerie. Il applaudit à ce défaut que l'on pourrait presque appeler vice dans un tel rang. »

A côté des parties défectueuses de notre conteur que nous venons de laisser mettre en relief par ses contemporains, il nous serait aisé de démontrer les rares qualités du vir bonus, *de l'homme intègre; le goût sincère qu'il professait pour les beaux-arts, ce qui l'avait fait recevoir au rang des membres honoraires de l'Académie de peinture, sa passion pour la nature et la décoration des jardins et sa grande bonté d'âme qui lui faisaient toujours racheter les emportements subits d'un naturel irascible et violent. Mais tous ces détails, qui trouveraient facilement leur place dans un éloge académique où pourraient s'épanouir les vertus domestiques du baron, ne feraient ici que longueur dans une préface qui demande plus de documents, d'esprit de logique et de concision que de phrases pompeuses et de discours apologétiques.*

Nous passerons donc sous silence les scènes du Bourru bienfaisant, *où Besenval nous apparaît vis-à-vis de ses vieux serviteurs brutal et impétueux comme un foudre de guerre, pour se montrer peu après souple, repentant, l'œil humide et la parole caressante.*

Aux approches de la Révolution, le galant lieutenant-colonel des gardes suisses avait reçu un commandement qui comprenait l'Ile-de-France, le Soissonnais, le Bourbonnais, le Maine, le Berry, l'Orléanais, la Touraine; autrement dit, l'intérieur du royaume. Dans la journée du 12 juillet, Besenval eut à prendre des mesures urgentes pour la défense; on lui reproche encore de n'avoir donné que des ordres vagues et d'avoir organisé une résistance timide et modérée.

Il ne faut pas oublier que le baron se trouvait alors sous le commandement en chef du maréchal de Broglie, et que ses moyens se trouvaient paralysés par des ordres qu'il eût dû recevoir du ministère de la guerre, qu'il devait attendre patiemment et qui n'arrivèrent pas. Dans deux chapitres de ses mémoires : Ce qui m'est arrivé à la Révolution de 1789, *et* 12, 13, 14 juillet 1789, Ma prison et mon procès, *Besenval raconte minutieusement sa conduite et ses infortunes en faisant justice des attaques lancées contre lui et qui le rendirent si impopulaire. A Ver-*

sailles, où il fallut se replier, le pauvre baron fut en butte aux blâmes et aux menaces de tout genre; sa vie semblait si fortement menacée par la vindicte de ceux qu'il n'avait pu servir, que Louis XVI dut lui ordonner de retourner en Suisse par mesure de prudence. Son départ fut donc conforme aux désirs du roi, et le mot de fuite *qu'on osa prononcer demeure absolument controuvé.*

Le 27 juillet, à sa première halte à Villenox, près de Provins, Besenval fut arrêté par la milice du pays et dirigé immédiatement sur Paris. Il ne dut la vie qu'à M. Necker qui revenait de l'exil comme une idole populaire et qui fit différer, sur la route où ils se rencontrèrent, l'arrivée du lieutenant général à Paris. M. Necker obtint d'abord la liberté du baron, mais cet ordre était à peine donné que l'Assemblée nationale confirma la détention de l'officier suisse. Ce décret traduisait le baron de Besenval devant le tribunal du Châtelet, institué juge des crimes de lèse-nation. Transféré le 7 novembre 1789 dans la chambre de l'aumônier du Châtelet, Besenval passa en jugement le 1er mars 1790. De Sèze, l'avocat célèbre, présenta sa défense; Garran de Coulon fit un acte d'accusations foudroyantes, mais il était dit que l'aimable baron ne devait pas porter sa tête sur l'échafaud. Grâce à la netteté de ses réponses et aussi à l'insi-

gnifiance des dépositions, le tribunal l'acquitta sans restriction, ainsi que ses coaccusés.

Besenval sortit de prison gravement atteint du mal qui devait l'emporter seize mois plus tard, le 2 juin 1791, à l'âge de soixante-dix ans[1]. « *Échappant, dit spirituellement un de ses biographes, au spectacle des derniers malheurs où alloit achever de se confondre l'ordre social qu'il avoit aimé.* »

Sur un exemplaire de ses Mémoires *que nous avons sous les yeux, nous trouvons, écrite d'une main vieillotte et mal assurée, cette note qui révèle la prononciation du nom de Besenval :* « à la Cour et dans l'ancien monde, nous prononcions BESSVAL ».

III

Les Mémoires *de Besenval ne furent publiés à Paris qu'en 1805.*

M. A.-J. Ségur, exécuteur testamentaire du baron et publicateur de ces Mémoires *que la famille de l'écrivain a cru devoir désavouer sans parvenir à*

1. La *Biographie Michaud,* défavorable de parti pris au baron de Besenval, termine ainsi sa petite notice : « Il disparut de la scène politique et mourut dans une obscurité peu glorieuse, le 27 juin 1794. »

Hâtons-nous de relever cette grosse erreur de date.

convaincre le public, donne dans un avertissement l'historique du manuscrit.

« *Malgré la volonté du testateur, dit-il, j'aurois peut-être, pour des raisons qu'on pénétrera sans peine, reculé indéfiniment la publication de ces Mémoires; mais un événement inattendu m'a forcé de les mettre au jour.*

« *Quand je fus conduit en prison, sous le règne de la Terreur, je n'eus qu'un instant pour chercher à sauver ce manuscrit précieux de la main des révolutionnaires. Une personne m'assuroit avoir un ami dont les moyens étoient certains pour préserver ces Mémoires de tout accident; je les lui confiai. Mais quel fut mon étonnement lorsqu'après un an de détention, ayant redemandé ces papiers, j'appris qu'on avoit violé mon dépôt; que l'on avoit tiré furtivement une copie rapide, et nécessairement tronquée, de quelques chapitres!*

« *La personne qui m'offensoit si grièvement m'avoit rendu le plus grand service dans une importante occasion; je me contentai de réclamations vives, mais qui furent infructueuses.*

« *N'obtenant rien, je passai plusieurs années dans une grande perplexité. J'entendois dire* que l'on avoit vu des morceaux des Mémoires de M. de Besenval; que l'on devoit en avoir quelques autres

fragments, etc. *Enfin, depuis un an, les bruits sont devenus plus inquiétants : quelques libraires parloient sourdement d'impression. Ce seul mot m'a décidé. Craignant qu'il ne parût quelque ouvrage informe sous le titre de* Mémoires de M. de Besenval, *je me suis empressé de parer ce coup en les publiant.*

« *Je déclare donc, comme exécuteur testamentaire de* M. de Besenval *et seul héritier de son manuscrit, que les* Mémoires de M. le baron de Besenval, imprimés et publiés par M. Buisson, libraire, *sont les seuls authentiques; que tous autres qui pourroient paroître sont absolument faux et controuvés.* »

A Paris, ce 25 floréal an XIII (15 mai 1805).

A.-J. SÉGUR.

Ces mémoires furent primitivement publiés l'an XIII (1805) chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, en trois volumes format in-8°, avec portrait en médaillon de Pierre-Victor baron de Besenval, dessiné par P.-H. Danloux et gravé par Dupréel. Ces trois premiers volumes forment, à proprement parler, les Mémoires *réels de Besenval, et relatent les principaux incidents de sa vie et ses plus charmantes anecdotes sur la société du temps. Ils font partie de cette collection de mémoires et d'ouvrages historiques et*

politiques publiés par le libraire Buisson sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, de leurs cours, de leurs ministres.

Ce ne fut qu'une année plus tard, en 1806, que parurent chez le même Buisson les Mélanges littéraires et historiques *qui forment le* tome quatrième; *et, détail digne de remarque et dont aucun bibliographe n'a révélé l'originalité, les trois premiers volumes n'eurent jamais qu'une seule édition, alors que le* quatrième tome *était recomposé à nouveau et paraissait en 1807 avec un tout autre aspect typographique chez le libraire Arthus-Bertrand, acquéreur du fonds de Buisson.*

Le bruit que firent ces mémoires-anecdotes ne fut pas bien grand; le public délicat de 1805 avait été trop surmené par la politique et les grands événements du jour pour se piquer d'une vive curiosité rétrospective. L'histoire demande à être considérée dans une perspective voulue que donne seul le temps, et il fallut que M. F. Barrière réimprimât en partie vers 1857 ces fragments du baron de Besenval dans sa Bibliothèque des Mémoires historiques relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle[1], *pour*

1. *Mémoires de Besenval*, suivis de la *Vérité dans le vin*, comédie de Collé. Paris, Firmin-Didot, 1857. 1 vol. in-12. En dehors d'un avertissement de M. Barrière, un ami de

que l'attention du monde des lettres fût attirée sur l'originalité de ces récits dont de rares écrivains, gourmets intellectuels, tels que Stendhal, se nourrissaient auparavant.

IV

La bibliographie des Mémoires de Besenval *se réduit, on vient de s'en convaincre, à deux éditions complètes. Dans une lettre à son ami le baron, Collé parle bien, il est vrai, d'une composition légèrement satirique intitulée le* Salon de Bagnolet, *dont il félicite celui-là d'être le spirituel auteur; mais ce poème aura sans doute été égaré ou enlevé à dessein des papiers de Besenval. Nous ne le citons qu'au passage.*

Ce qui nous intéresse, c'est le tome IV qui comprend les Mélanges littéraires *du brillant lieutenant-colonel aux gardes suisses. D'après l'éditeur, plusieurs officiers généraux, les uns d'un esprit aimable, les autres d'un esprit cultivé, formèrent une sorte d'académie littéraire à Drévenich, au cours de la campagne de 1757. Chacun apportait à la réunion son tribut de prose ou de vers, et les pièces qui forment le tome qua-*

Besenval, ami de la dernière heure sans doute, M. Desprez, traça la notice qui ne nous offre point de bien grandes particularités sur la vie du baron.

trième en complément des Mémoires de Besenval *ne sont que le recueil des nouvelles et historiettes fournies par lui à la petite société de Drévenich.*

C'est en relisant ces pièces que l'idée nous est venue d'un Besenval conteur, *bien digne en tous points d'entrer dans notre collection. Besenval est, on peut le dire, inconnu sous ce jour, et ce ne sera point sans surprise qu'on verra apparaître les* Contes de Besenval. *Le tome quatrième a fait cependant tous les frais de notre édition, c'est dans ce recueil de mélanges littéraires que nous avons trouvé ces charmantes nouvelles :* Les amants soldats ; Féerie ; Alonzo ; Cœlia, Nouvelle espagnole, *cet adorable récit dialogué d'une* Aventure avec une dame de Wesel, *et ce chef-d'œuvre véritable intitulé* le Spleen *que Stendhal signalait comme un des plus charmants opuscules du* XVIII*e* *siècle et que nous considérons, nous, comme un modèle de style sobre, rehaussé par la perfection d'une narration simplement conduite, et aussi par une pensée élevée et un talent indéniable.*

« *Lorsque j'écrivis* le Spleen, *raconte le baron de Besenval dans une lettre à Crébillon fils, je n'eus point en vue de raconter mes propres malheurs ; je n'en ai jamais éprouvé.*

« *Je n'y fus point porté par le chagrin ou par le*

besoin de me distraire. J'ai peu connu le chagrin j'ai senti tous les plaisirs qu'un honnête homme peut rechercher, et ces goûts m'ont préservé de l'ivresse des passions particulières. Un caractère gai, quelque esprit, un corps à toute épreuve, voilà les dispositions où j'étois il y a vingt ans à peu près, lorsqu'il me prit fantaisie de démontrer que le malheur est inséparable de quelque situation que ce soit.

« *Je composai mon roman, comme on fait une lettre, sans travailler, et surtout sans corriger; j'en suis incapable. Je ne consultai personne, parce que j'étois plus pressé de satisfaire le caprice du moment que tourmenté du désir de bien faire. Quand j'eus fini mon ouvrage, je le jetai dans mon portefeuille, plutôt avec* désintérêt *que par le besoin de me refroidir pour le mieux juger; enfin, je l'aurois oublié tout à fait (quel crime de lèse-postérité!), si M. Collé mon ami, n'eût voulu le connoître. Ce désir seul étoit un succès pour moi, puisqu'il témoignoit une opinion plus flatteuse que je ne le méritois. Il me donna des éloges et des conseils. Je reçus les éloges et n'obéis point aux conseils. Je dirai même que je fus étonné qu'un homme de ce talent eût des idées aussi fausses. Mon roman seroit bien pire si j'en eusse redressé la marche sur le plan qu'il me proposa. A l'en croire, j'aurois mêlé quelques tableaux* grivois *à des scènes*

qui se passent en bonne compagnie ; ce qui présenteroit un disparate offensant.

« *Voici ce que je me suis prescrit à moi-même.*

« *J'ai tâché que mon* malheureux *ne fût point insensible, pour qu'il fût intéressant. Je n'ai pas voulu qu'il fût pleureur ; on se blase bien vite sur les infortunes de celui qui ne cesse d'en gémir.*

« *Je ne l'ai point laissé manquer de défauts et de torts, afin d'éviter l'écueil de* Grandisson, *qui nous excède de ses vertus. Nous n'aimons pas qu'on soit trop parfait, et nous avons nos raisons pour cela.*

« *Les événements qu'il éprouve sont ceux que chaque jour reproduit dans la société, mais qui rarement s'accumulent sur un même homme.*

« *Je suis sobre de réflexion, et j'espère qu'on m'en saura gré. C'est à celui qui lit, à réfléchir ; que l'auteur le mette sur la voie de ce qu'il doit penser, et s'en tienne là. Je connois un roman plein de charmes, qui me cause une juste impatience, par la prétention qu'a toujours l'auteur d'arracher un trait moral de la plus légère circonstance de son récit.*

« *J'ai craint d'être diffus, et j'ai tronqué tous les faits ; je les ai racontés avec sécheresse, dans la peur de les surcharger. Mes conversations sont courtes et mutilées. Mon héros est un homme foible sur qui tout le monde prend de l'empire, qui se détermine au pre-*

mier mot qu'on lui dit, et qui n'a pas besoin d'être convaincu pour agir.

« *J'ai fait plusieurs autres fautes qui, sans me flatter, proviennent d'incapacité.*

« *Je me proposois, en plaçant mon* infortuné *dans toutes les conditions, de lui faire connoître les philosophes, et j'entends par ce mot les précepteurs des gouvernements qu'ils ébranlent plus qu'ils ne les éclairent; mais je redoute les applications, et mon héros ne fréquentera ni D***, ni D***.*

« *Je prie M. de Crébillon de me traiter avec toute la sévérité de l'amitié. Cette bagatelle ne sera peut-être jamais imprimée; mais le besoin de la gloriole peut me tenter, et je me connois un grand penchant à succomber.*

« *Si le* malheureux *ne déplaît pas trop à M. de Crébillon, il se croira vengé de la fortune.* »

Ce à quoi M. de Crébillon fils, le censeur royal, répondit, en prince des critiques de l'époque, par la lettre suivante qui mérite d'être conservée :

« *Je vais vous rendre un compte exact, monsieur le baron, de tout ce que je pense de votre ouvrage. Voici les réflexions qui me sont venues. Je vous prie de les suivre.*

« 1° *Votre objet est de faire un ouvrage de morale, de tracer un tableau du monde, après en avoir fait l'expérience. Rien de mieux imaginé, rien de plus digne d'occuper ces moments que le monde et vos devoirs vous laissent. Permettez-moi d'applaudir à ce système plein de bon esprit et de sagesse. La suite des temps vous confirmera dans un parti si louable. Vous existerez toujours avec plaisir, puisque vous n'existerez dans aucun âge sans occupation.*

« 2° *Votre tableau moral est bien projeté : l'invention est heureuse. Il ne faut ni le surcharger ni le croquer; il faut que tout y trouve sa place. Ce ne seroit plus un tableau, mais une simple étude de peintre. Ce n'est pas ce que nous voulons de vous; nous voulons que votre cadre soit rempli; nous voulons y trouver le monde tel qu'il est. Pour réussir dans ce dessein, il faut d'abord arrêter comme une table des différentes matières que vous avez à traiter. Vous réfléchirez sur tous les sujets que le monde offre à l'observateur judicieux. Vous les renfermerez dans une liste, avec un énoncé court, en manière de sommaire de chapitres. Quand vous croirez avoir recueilli les principaux sujets, et que votre liste sera faite, nous en raisonnerons. Ces matériaux rassemblés, vous ferez une seconde opération : ce sera de leur assigner un ordre naturel, lequel fasse naître les parties les*

unes des autres; en sorte que vous ne traitiez pas, dans le commencement, ce qui seroit mieux placé soit au milieu, soit à la fin. Il est dans un livre, comme dans une pièce de théâtre, une génération de choses successives et filées, qui fait ce que l'on appelle une belle ordonnance. *Les gens du monde se gâtent par la conversation, leur première école. On cause sans ordre, sans système, sans suite, et l'on fait bien. Mais la composition est toute différente.*

« *3° Sur le style, j'aurai l'honneur de vous faire remarquer qu'il sera dans votre ouvrage ce qu'est le coloris dans tous les tableaux. Vous êtes fait pour bien écrire. Ne vous forcez pas. Montesquieu dit qu'une femme qu'il ne nomme pas (c'étoit la sienne) marchoit naturellement bien; mais que, quand elle vouloit marcher mieux, elle boitoit. Le style qui vous convient, car il y a des vocations de style comme de profession, le style qui vous convient est fort et susceptible des agréments que la philosophie n'exclut pas. Le style dépend nécessairement de la pensée. Telle pensée, tel tour d'esprit, tel style. Vous réfléchissez; vous connoissez le langage de la bonne compagnie. Vous avez l'usage du monde. Écrivez comme vous parlez. Quand les fleurs se trouveront sous votre main, cueillez-les sans scrupule, mais aussi sans effort. Évitez une chose, je veux dire le tortillement,*

ou l'obscurité. Pour y réussir, allongez moins vos phrases. Évitez également une concision affectée de locutions, qui redeviendroient obscures par leur petitesse et leur maigreur. Ni trop courtes ni trop longues, claires, ou du moins faciles à pénétrer; telles sont les bonnes locutions. Coupez vos phrases par des points qui accoutument vos yeux à une certaine symétrie sur le papier. Vous parlez bien; écrivez de même. Ne soupçonnez aucun mystère dans ce travail. Les règles sont très peu de chose. C'est l'usage qui décide; et l'usage vous est connu, comme le monde même.

« *Pardonnez-moi tout ce pédantisme précipité. J'ai suspendu quelques occupations pour m'entretenir rapidement avec vous. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, nous en résumerons avec plus de soin. J'applaudis, monsieur le baron, à des goûts si sages. Mais ce qu'il importe que vous sachiez, c'est que vous valez mille fois plus que vous ne voulez le croire. Vous avez reçu de la nature un très bon esprit. Vous avez joint à cet avantage précieux ce que l'usage du monde et la lecture doivent procurer. Vous êtes mon Baron, et celui de quiconque se pique de respecter et d'aimer le mérite agréable et solide.* »

Jamais l'auteur du Sopha *n'avait été plus sage que dans cette lettre, et il est presque certain que*

Besenval le comprit, en remaniant son premier manuscrit et en allégeant le Spleen *qui s'intitulait tout d'abord* le Malheureux. *Nous avons conservé au texte la correction qu'avait pu lui donner M. A.-J. Ségur, le premier éditeur, et nous sommes assuré que, par le choix de contes et nouvelles que nous publions sous son vrai titre, nous rendons au baron de Besenval la place qui doit lui être assignée par la postérité, celle d'un spirituel diseur qui sut fixer dans ses causeries écrites quelque chose de ce qu'on attribuait à Duclos, « une manière de conversation figée », mais de cette conversation sincère et pleine de pointes, qui reste encore le plus aimable témoignage des mœurs du temps et de la politesse du beau langage.*

OCTAVE UZANNE.

Paris, le 10 septembre 1881.





LE SPLEEN



LE SPLEEN



'avois remarqué souvent aux Tuileries un homme âgé, vêtu fort simplement, d'un extérieur modeste et chagrin, qui, sans avoir l'air farouche, cependant se tenoit de préférence dans les lieux écartés. Un jour, que je me promenois seul, ayant encore aperçu mon homme, je le suivis pendant quelque temps ; enfin, cédant à ma curiosité, je l'accostai.

« — Monsieur, lui dis-je, vous trouverez peut-être étonnant que n'ayant pas l'honneur

d'être connu de vous, j'interrompe votre promenade ; mais, je vous l'avoue franchement, le soin que vous prenez de fuir, dans ce jardin, le monde que d'ordinaire on y vient chercher, m'a donné le désir de vous connoître. Une manière qui n'est pas celle de tout le monde annonce communément une façon de penser particulière, et mon plus grand plaisir est de pénétrer les différents motifs qui font agir les hommes. »

— Monsieur, me répondit-il en souriant, un homme qui, se promenant aux Tuileries, évite la chaleur, la poussière et la foule, est certainement un animal rare. Je ne suis pas étonné qu'il ait excité votre curiosité : pour la satisfaire, je vous dirai que, de toutes les promenades, ce jardin est celui qui plaît le plus à mes yeux ; qu'en y fuyant le monde que d'ailleurs je hais, j'y trouve l'air et la fraîcheur, avec l'avantage d'être dans un lieu qui m'est agréable. Si vous desirez savoir qui je suis, je souhaite que vous soyez plus habile que moi. Il y a quarante ans que je travaille à me connoître, sans avoir pu y réussir. »

Cette réponse me donna plus d'envie de continuer la conversation.

Moi. — Dire qu'on ne se connoît pas, c'est prouver qu'on a fait bien des recherches sur soi-même.

L'Inconnu. — C'est du moins être de bonne foi ; c'est peut-être avoir appris que le cœur de

l'homme est un labyrinthe où l'on se perd, un caméléon qui trompe les yeux les plus attentifs et les plus pénétrans.

Moi. — Vous avez raison ; mais il me semble pourtant qu'il y a des situations où la volonté des hommes est toujours déterminée dans un même sens, et qu'il existe des caractères marqués qui ne se démentent point.

L'Inconnu. — Cela se peut : mais réfléchissez-y ; vous verrez que la volonté des hommes est toujours soumise à l'influence du moment, aux circonstances. Quelquefois ce moment se prolonge : le hasard ne fait point changer les circonstances : la volonté se soutient, et l'on usurpe la réputation d'un caractère suivi.

Moi. — Quoi ! vous pensez que ces hommes qui ont soutenu avec fermeté les vicissitudes d'une vie pleine d'orages, et qui l'ont terminée par une mort courageuse, n'ont pas mérité la réputation de la plus grande contenance ?

L'Inconnu. — Je crois que l'amour-propre étoit le ressort qui les animoit dans les événemens exposés aux regards des autres ; mais les avez-vous suivis dans leur vie privée ? Me répondrez-vous que ce courage, cette grandeur d'âme n'ont pas échoué mille fois contre des choses futiles, mais cachées ? Allez, monsieur, ne soyez jamais la dupe des comédies jouées sur un grand théâtre. Ce n'est point là qu'il faut chercher à démêler le cœur humain ; c'est dans le vôtre propre : tous les cœurs sont faits

sur le même modèle. Il n'y a de différence que dans leurs inclinations.

Moi. — En vérité, monsieur, la façon dont vous parlez ajoute encore au desir que j'avois d'entrer en conversation avec vous. Me permettrez-vous de vous demander quel état vous avez embrassé ?

L'Inconnu. — Je n'en ai plus maintenant, après en avoir essayé plusieurs.

Moi. — Cette réponse me met dans le cas de vous faire des questions multipliées, qui pourroient vous devenir importunes.

L'Inconnu. — Pour vous les épargner, je ne demande pas mieux que de vous raconter quelques épisodes de ma vie : je vous prierai seulement de souffrir que je vous taise mon nom et celui des gens que je citerai. Je les désignerai sous des noms supposés, pour me faire mieux entendre.

— Cadet d'une assez grande maison, je fus destiné, par ma famille, à l'état ecclésiastique. L'éducation que je reçus en conséquence, rendit mes premières années assez pénibles. Toutes les choses qu'il faut savoir dans l'état auquel j'étois voué, demandent une étude fatigante et très-ennuyeuse. Un de mes oncles, évêque, se chargea de moi. C'étoit un homme vertueux et rempli du sentiment de ses devoirs. Quoique jeune encore, j'examinois sa conduite : je fus effrayé de la sévérité des mœurs d'un ministre de la religion, qui doit la faire pratiquer et la

rendre respectable. L'impunité de beaucoup d'évêques qui déshonorent le sacerdoce, ne me rassura point. L'avilissement personnel qui suit toujours un état mal rempli, me parut, de tous les maux, le plus affreux. Arrêté cependant par la timidité, compagne inséparable de la première jeunesse, je n'osois déclarer la répugnance que j'avois pour être prêtre. Tourmenté sans cesse de cette idée, mon humeur s'en ressentit. Mon oncle s'en aperçut : il ne lui fut pas difficile de pénétrer la cause de mon chagrin. Il me fit appeler un matin dans son cabinet. « Mon neveu, me dit-il, je lis dans vo-
« tre cœur : votre tristesse m'annonce qu'il n'est
« point d'accord avec ce que vos parents ont
« décidé de vous. Faites vos réflexions ; songez
« qu'un beau nom est le seul patrimoine qui
« vous attende ; avantage desirable, lorsqu'il
« est accompagné de richesses qui peuvent
« en soutenir l'éclat ; mais fardeau pesant,
« dans la misère. En vous faisant prêtre, ces
« richesses ne peuvent vous manquer, et vous
« obtiendrez, jeune encore, et sans peine, ce
« que vous n'oseriez espérer dans tout autre
« état, après les plus grands travaux et dans la
« vieillesse la plus avancée. Si cependant vous
« ne vous sentez point les dispositions néces-
« saires à cet état, ne différez pas d'un instant ;
« prenez un autre parti. Tous les inconvé-
« niens auxquels vous vous exposerez, ne sont
« pas comparables à celui de ne point tenir les

« engagemens que vous aurez pris dans la so-
« ciété. » Mon oncle ajouta même, en levant les yeux au ciel : « N'est-il pas affreux qu'à
« l'âge où l'expérience ne peut éclairer notre
« choix, les hommes ont exigé qu'on décidât
« du sort du reste de sa vie ? »

Enhardi par l'ouverture que me faisoit mon oncle, je lui déclarai mes vrais sentimens ; et, peu de temps après, je retournai dans la maison de mon père.

Moi. — Je pense bien comme vous sur l'état ecclésiastique. L'opulence qu'il procure quelquefois, ne me paroît pas dédommager des entraves qui s'y trouvent sans cesse. S'occuper de détails vétilleux et fatigans, au fond d'un diocèse ; rechercher tous les malheureux ; se refuser, pour donner aux autres ; être en garde contre ses moindres actions, de peur du scandale ; commander à d'autres prêtres qui tâchent de se soustraire à votre autorité ; être le fermier d'un temporel dont on ne peut disposer, et qui toujours est attaqué : voilà la vie d'un évêque. Mais je vous supplie de vouloir bien poursuivre un récit que j'écoute avec intérêt.

L'Inconnu. — Lorsque j'arrivai, ma mère étoit morte. Mon père me reçut fort mal. J'avois songé, me dit-il, à vous rendre heureux ; mais puisque votre indocilité s'y refuse, il faut vous satisfaire. Vous aurez le temps de vous repentir du parti que vous prenez aujourd'hui. Pour vous accoutumer de bonne heure au

mal-aise auquel vous êtes destiné, je ne veux pas que vous connoissiez l'aisance qui règne dans ma maison ; je ne veux pas même vous mettre dans le régiment de votre frère, où vous seriez encore trop bien traité. Je viens d'obtenir pour vous une lieutenance dans celui d'un de mes amis, et vous n'avez qu'à vous préparer à l'aller joindre demain.

Moi. — C'est une chose incompréhensible que le despotisme des pères ! De tous les êtres qui peuplent le monde, les hommes seuls osent se l'arroger. La docilité des enfans ne viendroit-elle point de l'impression de leur première foiblesse, de l'habitude qu'ils ont d'être dominés par leur père, et d'une sorte de respect pour leur expérience ?

L'Inconnu. — Cela peut y faire ; mais soyez convaincu que la piété filiale, dont on a fait une vertu, ne doit son origine qu'à l'avarice, aux richesses qu'on attend de ses pères. Voilà le vrai fondement de leur despotisme, et de la soumission des enfans.

Le mien me fit partir pour Valenciennes, où mon régiment étoit en garnison.

Les leçons de mon oncle m'avoient plus frappé que la dureté de mon père. Ayant quitté l'habit de prêtre, par la crainte de ne pouvoir en remplir les engagemens, je me donnai tout entier à ceux du métier que je venois d'embrasser. Beaucoup d'activité, quelqu'intelligence, me firent choisir pour aide-

major, poste qui demande bien des soins et des pas, dans un jour. Accoutumé dès longtemps à réfléchir, je jugeai bien vîte que ceux qui commandent aux autres n'en sont au fond que les esclaves. Sans cesse autour du soldat, occupé de ses besoins, de sa santé, de sa discipline, de l'avertir de ses devoirs, je reconnus que je leur devois tout, tandis qu'à l'obéissance près, ils ne me devoient rien. Quelquefois, outré de fatigue, je me rappelois la vie tranquille que j'avois menée ; sans pourtant la regretter.

Moi. — En effet, il y a un peu plus de fatigue dans la journée d'un aide-major, que dans celle d'un séminariste.

L'Inconnu. — Oui, mais bien de l'ennui de moins. J'aimois mon métier, et j'aurois compté mes peines pour rien, si j'avois été content d'ailleurs ; mais j'étois soumis à des chefs, pour la plupart imbéciles. Ils s'en prenoient à moi de leurs propres fautes, et me faisoient souvent supporter leur humeur. En butte à la jalousie de mes camarades, par ma façon d'être, différente de la leur, ils tournoient mon application en ridicule. Je soutins pendant quelque temps leurs plaisanteries : mais un jour, qu'on me poussa plus qu'à l'ordinaire, je me fâchai. Je pris à partie celui de la troupe qui me plaisoit le moins. Il me répondit vivement. Je ne cédai point, et nous en vînmes à des propos qui veulent satisfaction. Nous nous battîmes. Je

reçus un coup d'épée au travers du corps. Mon sort n'étoit pas assez heureux pour être tourmenté de la crainte de mourir. Je regardai même ma blessure comme un événement moins fâcheux, que si j'avois tué mon adversaire ; ce qui m'auroit contraint d'aller chercher dans les pays étrangers un asile contre la rigueur des lois.

Moi. — Car les mêmes hommes qui ont arrangé qu'une injure ne pouvoit être lavée que par du sang, ont fait des lois pour proscrire celui qui se conformeroit à cet usage.

L'Inconnu. — Trouvez-vous bien plus raisonnable, qu'un homme, déjà victime de la mauvaise humeur d'un autre, soit encore forcé d'exposer sa vie pour en tirer vengeance ? La société des hommes n'est qu'un tissu de contradictions et de choses mal vues.

Je fus plus tôt rétabli de ma blessure, que je n'avois osé l'espérer. Mon combat avoit fait du bruit ; et la première fois que je reparus à l'assemblée, tout le monde s'empressa de me témoigner de l'amitié. Parmi les femmes, il y en eut une qui me montra tant d'intérêt et de joie, du retour de ma santé, qu'elle me fit une vive impression. Elle possédoit bien des avantages pour toucher le cœur d'un homme de mon âge. Aux traits les plus réguliers, elle joignoit tout l'éclat de la jeunesse. Sa vivacité piquante ajoutoit encore à ses grâces ; en un mot, elle étoit faite pour plaire. Je fus séduit, et je ne tardai

pas à lui déclarer mes sentimens. J'en fus si bien reçu, qu'en très-peu de temps, il ne me resta plus rien à desirer. Monsieur, vous avez sans doute éprouvé le charme d'une première conquête ; ainsi, je ne vous ferai point le détail de mon bonheur. J'en étois tellement occupé, que je négligeois mes devoirs. Le colonel du régiment m'en reprit avec dureté. J'y fus sensible, et je me livrai plus exactement à mes fonctions, sans prendre sur ma tendresse. Mon repos seul en souffrit, et certainement je n'aurois pu résister, sans une catastrophe à laquelle je ne devois pas m'attendre.

La gaieté du caractère de ma maîtresse excitoit la mienne. Nous joignions à nos amours, des enfantillages naturels à nos âges. Un soir, sachant qu'elle n'étoit pas chez elle, j'imaginai d'aller me cacher dans sa chambre, pour la surprendre à son retour. A peine avois-je eu le temps de me placer de façon à me dérober à ses premiers regards, que je l'entendis qui rentroit. Je fus surpris de distinguer une autre voix que la sienne. La curiosité, les ménagemens que je croyois lui devoir, me portèrent à ne point sortir de l'endroit où j'étois caché. Un seul rideau me couvroit ; au moyen de quoi, je reconnus aisément qu'un de mes camarades lui donnoit la main : cela me parut assez simple. Mais, que devins-je, lorsque je vis cette maîtresse que j'adorois, et pour laquelle je me serois sacrifié mille fois, renvoyer ses



P. Avril. inv. Imp. A. Quantin. Taluet. sc.

LE SPLEEN

Enfin revenant à moi je sortis de dessous mon rideau

gens, et prodiguer à mon camarade les caresses les plus tendres ; puis, joignant l'ingratitude à la perfidie, s'oublier au point de faire d'amères plaisanteries sur mon compte ! Je fus si saisi de ce spectacle, que je restai longtemps sans avoir presque l'usage de mes sens. Enfin, revenant à moi, je sortis de dessous mon rideau. Vous pouvez vous imaginer quel effet produisit mon apparition subite. Je pris le ton ironique ; et, quoique pénétré de douleur, je m'en tirai fort bien. Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que mon camarade me parut mille fois plus embarrassé que ma maîtresse.

Moi. — Point du tout. Je reconnois bien là l'audace d'une femme démasquée. Vous fûtes bien heureux que le hasard vous eût empêché d'être dupe plus longtemps.

L'Inconnu. — Oui, si les maux auxquels expose la certitude d'être trompé, ne sont pas plus fâcheux qu'une duperie qu'on ignore : l'un et l'autre peuvent se défendre.

Quoi qu'il en soit, je ressentis le plus violent chagrin de cet événement. J'étois d'autant plus peiné, que je voulois cacher ma douleur. Le desir de la vengeance trouvoit place parmi les sentiments tumultueux qui m'agitoient. Vous savez peut-être que, dans toutes les villes de provinces, il y a deux ou trois femmes qui se disputent l'avantage de la beauté, des succès. La haine est le fondement de leurs affections réciproques, et les moyens de s'enlever leurs con-

quêtes sont leur unique occupation. Pour me venger de mon infidelle, j'imaginai d'adresser mes vœux à celle de ses rivales qu'elle haïssoit le plus. J'exécutai mon projet. Il eut la suite la plus heureuse et la plus prompte. J'avois eu soin de cacher ma funeste aventure : par conséquent, ma nouvelle maîtresse, ignorant mon véritable motif, attribua mon hommage au pouvoir de ses charmes. Il étoit simple qu'elle s'y trompât. Au goût qu'elle prit pour moi, se joignit le triomphe de m'enlever à son ennemie : voilà bien des raisons pour ne pas me faire soupirer longtemps. Je passois donc, des bras d'une femme perfide, dans ceux d'une beauté qui m'aimoit, et j'eus la satisfaction de jouir du chagrin qu'en ressentit ma première maîtresse, et de toutes les démarches qu'elle fit pour m'attirer de nouveau dans ses fers. Ces menées furent inutiles, quoique je sentisse bien distinctement que je l'aimois encore.

Moi. — Enfin vous voilà donc heureux ! J'en suis ravi.

L'Inconnu. — Point du tout. J'étois aimé ; mais je n'aimois point ; et ces attentions qu'on avoit pour moi me paroissoient insipides. Ces détails, ces inquiétudes de la tendresse, si délicieux pour deux cœurs également épris, me fatiguoient. Les reproches que je me faisois, de mon ingratitude, augmentoient la gêne de mon état. Je voulus essayer d'en sortir ; et craignant autant l'air des mauvais procédés,

que le malheur de rester plus longtemps dans ma situation, je m'avisai d'un moyen que je crus qui concilieroit tout, et que je regardai comme infaillible. Un de mes camarades étoit de la plus jolie figure du monde ; il joignoit à cet avantage celui d'avoir assez de grâces dans l'esprit, de la gaieté, de l'étourderie, en un mot, tout ce qu'il faut pour séduire une femme. J'ouvris mon cœur à ce jeune homme, et je lui demandai de me supplanter. Je n'eus pas de peine à le persuader. Il me promit de me débarrasser promptement de ma maîtresse. En pareil cas, on ne manque jamais de confiance : il m'en montra tant, que dès ce moment je me regardai comme renvoyé. Je respirai. En effet, Blancourt (c'est le nom de mon camarade) rendit des soins. Bientôt il en eut de si marqués, que tout le monde les vit, et crut que j'étois le seul, selon l'usage des maris et des amans en titre, à ne pas m'en apercevoir. Je lui donnois, comme bien vous pensez, le plus beau jeu du monde : cependant, j'examinois ses progrès. Lorsque j'étois présent, ma maîtresse le recevoit à merveille, et même poussoit l'adresse jusqu'à lui faire des agaceries ; mais lorsque j'étois absent, Blancourt me rapportoit qu'elle étoit beaucoup plus froide, et même qu'elle étoit, on ne sauroit plus réservée, dans le tête-à-tête. Il calmoit les inquiétudes que me causoit une telle conduite, en m'assurant qu'elle ne pouvoit tenir encore longtemps, et qu'en un

mot, si elle l'y contraignoit, il en viendroit à des partis qu'on regarde comme infaillibles, dans la garnison. Je le croyois ; mais voyant qu'il n'avançoit pas, je le tourmentai pour mettre en usage les derniers moyens. Enfin, il vint un soir chez moi. — Tout est manqué, me dit-il : ah ! quelle femme ! Ce qui vient de m'arriver est incompréhensible. — Ah ! je suis perdu ! m'écriai-je. Quoi ! je serai donc éternellement aimé ! — Aimé ! reprit Blancourt : adoré ; mais de l'adoration la plus forte que j'aie vue de ma vie. Figure-toi qu'à dessein de pousser l'aventure à bout, je me suis rendu chez madame de ***, à neuf heures, temps où chacun, retiré chez soi, me donnoit le moyen de terminer ton affaire, sans être interrompu. J'ai commencé par lui dire tout ce que la tendresse peut inspirer de plus vif et de passionné ; d'abord, elle ne m'a répondu qu'en plaisantant : ensuite elle m'a fait les plus grandes instances de m'en aller, et d'un air qui montroit que je l'importunois à l'excès. Piqué de cette réception, et voulant accomplir mes desseins, je me suis mis à ses genoux ; j'ai pris avec violence une de ses mains : je l'accablois de baisers. Ensuite, poussant mes entreprises par degrés..... Une lionne n'a pas plus de force et de rage, qu'elle m'en a montré dans cet instant. Furieuse, et se dérobant de mes bras : « Insolent, m'a-t-elle « dit, je ne sais à qui tient que je n'appelle « mes gens pour vous faire traiter comme vous

« le méritez ! Elle a prononcé ces mots avec tant de majesté, qu'elle m'en a décidément imposé. J'étois à genoux : j'y suis resté, sans trop savoir pourquoi. « Monsieur, a-t-elle ajouté « très-gravement, votre âge et votre étourderie « sont les seules excuses de l'oubli dans lequel « vous venez de tomber. N'ayez jamais la har- « diesse de mettre les pieds chez moi. Un peu « de coquetterie, peut-être, et beaucoup d'his- « toires que la jalousie des femmes ont inven- « tées sur mon compte, vous ont fait apparem- « ment me méconnoître. Quoique votre con- « duite me dispensât de toute explication, ce- « pendant je veux que vous connoissiez mon « cœur. Apprenez qu'il déteste et méprise un « fat assez téméraire pour m'outrager, au point « que vous venez de le faire : d'ailleurs, il y « règne un sentiment qu'aucune séduction, ni « même le temps ne pourront effacer. Si j'ai « souffert vos soins, c'est qu'ils importoient à « mes desseins. Le peu de discrétion que vous « avez mis dans votre conduite avec moi, ne « demandoit pas plus de ménagemens dans la « mienne avec vous. »

En achevant ces mots, elle est sortie de la chambre, et m'a laissé fort effarouché de l'aventure.

« Me voilà donc condamné sans ressource », dis-je tristement à Blancourt..... Vous riez !

Moi. — Je vous en demande pardon ; mais le moyen de m'en défendre ? Vous me montrez

comme un très grand-malheur d'être adoré d'une femme aimable, et qui, ce me semble, méritoit votre attachement.

L'Inconnu. — Et voilà précisément ce qui faisoit mon supplice. Plus je semblois lui devoir, plus je me reprochois mon indifférence ; et plus je faisois d'efforts pour la vaincre, moins j'y parvenois. J'éprouvois l'inconvénient de toutes les passions, où l'on ne voit jamais un égal dégré de tendresse, où, par conséquent, le malheur est réciproque : car il est peut-être aussi fâcheux de se voir arracher des soins par la reconnoissance, que d'en rendre qui ne soient pas reçus par un amour aussi vif que celui qui les dicte.

Moi. — Il faut convenir que les situations même les plus riantes, ne se peignent pas d'une façon agréable à votre imagination.

L'Inconnu. — Ce n'est pas ma faute. Je vois les choses du point de vue d'où les aperçoit tout homme qui a vécu et qui a réfléchi.

Je fus donc condamné, comme je viens de vous le dire, à voir encore madame de ***. Il fallut bien m'y soumettre. Je demeurai quelque temps dans cette gêne. Ma patience étoit à bout, lorsqu'un événement imprévu me tira de peine. Je reçus une lettre de mon père, d'un style bien différent du sien. Il m'apprenoit que mes deux frères aînés étoient morts de la petite-vérole, à dix jours l'un de l'autre ; il m'appeloit *son cher fils*, et *la seule consolation que le ciel*

lui laissât. Il m'ordonnoit de me rendre auprès de lui.

Je ne me donnai que le temps d'aller prendre congé de mes supérieurs, et de voir encore ma maîtresse. J'avoue que, lorsque je pris congé d'elle, sa douleur me toucha. Je lui dis tout ce que je pus imaginer, pour la calmer. Quelque peu qu'on soit affecté, le cœur renferme une sensibilité qui, remuée, prend aisément le caractère d'un sentiment plus fort : j'en eus toute l'apparence, dans ce moment. Cela suffisoit au desir que j'avois de me bien séparer d'une femme à qui sûrement je devois des attentions.

Je fus reçu de mon père, en fils unique. Il avoit obtenu pour moi le régiment de mon frère aîné. Il m'en apprit la nouvelle, et j'en fus transporté de joie. J'aimois fort le service, et ce qui me procuroit de l'avancement ne pouvoit que m'être infiniment agréable. Ce sentiment n'étoit point traversé par le chagrin d'avoir perdu mes deux frères. Exilé de ma famille, à peine les connoissois-je. Je passerai rapidement sur les temps du deuil et des regrets qui régnèrent dans notre maison, pour arriver à celui où mon père voulut me marier. Effrayé par le sort de mes frères, quelque desir que je lui montrasse d'aller à mon régiment, il ne voulut point consentir à me laisser partir qu'avant que je n'eusse une femme. Quoique possesseur de grands biens, le dérangement de ses

affaires avoit engagé ses terres; de façon que, pour les libérer, il lui falloit une grosse somme d'argent, qu'il ne pouvoit trouver qu'en me mariant dans la finance. C'est le parti qu'il prit. J'épousai la fille d'un fermier-général, qui me donna beaucoup d'argent, et des parens embarrassans, à qui cependant on ôta bientôt la permission de venir chez moi. Me voilà pourvu d'une femme fort jolie, fort coquette, qui d'abord prit (comme cela se voit ordinairement) beaucoup de goût pour moi. Je menois une vie fort heureuse, ou, pour mieux dire, fort turbulente. Neuf sur chaque objet, je les trouvois tous charmans, et je ne savois auquel me livrer de préférence. Les commencemens d'un mariage opulent sont toujours délicieux. La profusion dans tous les genres attire dans une maison une affluence de monde qui participe aux plaisirs, comme elle en entretient la durée. Je fis mille connoissances, entre lesquelles je choisis celles qui me plurent davantage, pour en faire des amis. Parmi ce nombre, Darcenville me fit plus d'impression que tous les autres. Il étoit d'un caractère doux, plein d'esprit, de gaieté, de politesse : son seul défaut étoit une ambition outrée.

Moi. — Ah ! pour le coup vous voilà content !

L'Inconnu. — On l'est toujours, lorsque le tourbillon entraîne, et que, sans réflexion sur le passé, sur l'avenir, et sur ce qui nous environne, l'attrait de l'instant nous occupe uni-

quement. Mais combien ce temps-là dure-t-il, dans la carrière des hommes ? Un moment, qui semble même n'être accordé que pour mieux faire sentir le vide qui le suit.

Quelqu'agréable que fût la vie que je menois, l'envie d'aller à mon régiment me tourmentoit. Enfin vint le temps où mon devoir m'y appeloit. Je partis, laissant ma femme en soupçon de grossesse. Elle répandit quelques larmes, à notre séparation : je n'en versai pas ; car j'étois assez heureux, pour n'être point amoureux d'elle. Mon régiment étoit à Besançon. Je fus reçu par le corps avec toutes les marques d'empressement imaginables. Les premiers jours se passèrent en joies, en festins ; mais bientôt ces prévenances se changèrent en discussions, par le peu d'ordre que je trouvai. Je m'aperçus que mon frère avoit négligé la discipline ; je voulus l'établir, et je rencontrai la résistance que l'habitude de la licence oppose toujours à la réforme. J'employai la fermeté, les punitions. Je réussis quant à mon objet ; mais les soins et les peines qu'il fallut me donner me confirmèrent d'autant plus dans cette vérité, que j'avois déjà reconnue : c'est que plus un homme a d'autorité sur les autres, plus il devient leur esclave, s'il veut faire ce qu'il doit. D'ailleurs, délivré de l'autorité de chefs sans mérite, qui m'avoient tant importuné, je retombai sous un autre joug mille fois plus insupportable ; je veux dire, le despotisme

du ministre qui, jaloux de ses droits, ou prévenu par un commis gagné, est presque toujours contraire aux choses qu'un colonel appliqué propose, pour le bien. Il fallut me soumettre à ces dégoûts ; et comme mes principes étoient de remplir les devoirs de mon état, rien ne put m'en distraire. Mon régiment ne prenoit pas tellement mon temps, qu'il ne m'en restât pour la société. Celle de Besançon est agréable et nombreuse. Parmi les femmes chez qui l'on me mena, il y en eut une à qui je ne rendis pas d'abord la justice qu'elle méritoit. Un maintien doux et réservé faisoit encore valoir les agrémens de sa figure, et promettoit un caractère honnête et vertueux : son esprit étoit juste, mais timide ; il se ressentoit quelquefois un peu trop de l'éducation que l'on donne ordinairement aux femmes, à qui l'on fait des principes de certains préjugés, et des monstres de tout ce qui s'en écarte. Non exempte de l'amour-propre de son sexe, elle en avoit la coquetterie, sans en avoir l'indécence ; et cette réserve étoit en elle encore plus l'ouvrage de son honnêteté naturelle, que de la crainte du blâme, quoiqu'elle y fût fort sensible. Les atteintes dont la calomnie essayoit quelquefois de ternir sa réputation, lui faisoient des plaies douloureuses qui ne pouvoient être guéries que par le temps. Sévère pour elle seule, presque toujours son imagination grossissoit les torts qu'elle croyoit avoir ; tandis qu'elle prenoit si

généreusement la défense des autres, que ceux qui ne connoissoient pas son motif, mettoient sur le compte de l'affectation, ce qui venoit de sa douceur et de sa bonté. Elle y joignoit beaucoup d'égalité, de complaisance. Son cœur, naturellement tendre, avoit besoin d'un objet qui le remplît. Telle étoit madame de Rennon. Elle aimoit son mari, lorsque je la connus. Ce sentiment, source d'un bonheur bien vrai, ne se rapporte plus à nos mœurs ; il gêne la liberté qui fait le charme de la société de nos jours. La réserve et la décence que tout mari veut de sa femme, anéantit le plaisir : la gaieté même se ressent de l'éternelle présence dont un époux amoureux accable les maisons que fréquente une femme dont il est aimé. La société, légère et corrompue, ridiculise, de son côté, cette sympathie conjugale.

La façon d'être de madame de Rennon avec son mari me choqua ; j'en fis des plaisanteries qui réussirent, qu'elle sut, et qui ne la prévinrent point en ma faveur. Cependant, je la voyois presque tous les jours. Insensiblement, sa figure me fit impression. Je ne connoissois point assez son caractère pour en faire alors tout le cas qu'il méritoit : mais me sentant de jour en jour plus de penchant pour elle, je changeai de ton, et je pris autant de soin pour lui plaire, que j'avois mis peu de retenue dans mes plaisanteries. Elle s'aperçut de mon changement avec plaisir, comme elle me l'a avoué depuis ;

non pas qu'elle sentît aucun goût pour moi : mais elle fut flattée de l'espérance de voir bientôt à ses genoux un homme qui l'avoit bravée jusqu'à lui donner des ridicules ; se proposant, lorsque j'en serois là, de me braver à son tour. L'Amour prend toutes sortes de formes pour entrer dans un cœur. Il emprunta les traits de la vengeance ; et madame de Rennon ne le reconnut que lorsqu'il ne fut plus temps de le combattre. Toujours franche, toujours naturelle, elle convint avec moi de mon triomphe, dès qu'elle le vit ; elle se fioit sur le pouvoir de ses préjugés, pour la garantir des suites. En effet, quoique mon devoir ne m'obligeât que de passer trois mois à mon régiment, j'y restai neuf mois, qui furent en vain employés à tout ce que l'amour le plus tendre peut inventer de séduisant. Rien ne me réussit. Madame de Rennon recevoit avec joie les preuves de mon attachement, et me montroit le plus grand intérêt ; mais je ne pus en obtenir davantage. Il fallut la quitter, pour revenir à Paris. Je reçus la nouvelle que ma femme étoit accouchée d'un garçon. Notre séparation fut touchante : nous nous aimions véritablement. Elle me promit de m'écrire souvent. La certitude de recevoir de ses lettres, m'aidoit à supporter l'idée que j'allois m'en éloigner. Ma femme ne me reçut point, à mon retour, comme la sensibilité qu'elle m'avoit montrée, à mon départ, devoit me le promettre. Je crus remar-

quer en elle beaucoup de contrainte. Elle me querella de n'avoir pas envoyé quelqu'un, avant moi, l'avertir de mon arrivée. « Ma vue inopinée, disoit-elle, lui avoit causé un saisissement dont elle se ressentiroit longtemps. » Je répondis doucement à cette incartade, et je n'y gagnai rien. Je trouvai le même ton d'aigreur dans toutes les choses qu'elle me dit. Je la priai de faire fermer sa porte, afin que je pusse donner au repos, au plaisir de la revoir, le reste de la journée. Elle me répondit que si je voulois de la solitude, je n'avois qu'à me renfermer dans ma chambre ; qu'on ne viendroit point m'y troubler : que, pour elle, elle ne faisoit que commencer à revoir le monde ; qu'elle avoit plusieurs personnes à souper. J'étois confondu de tout ce que j'entendois. Je ne fus pas longtemps à soupçonner la cause d'un changement si prompt. La compagnie étant arrivée, je vis un jeune homme, d'une fort jolie figure. Ma femme rougit en me le présentant, et tout le monde se mordit les lèvres. Cela fut suffisant pour m'ouvrir les yeux : je ne fis semblant de rien. Le souper se passa gaiement ; cependant je reconnus que je gênois, quoiqu'on n'eût pas grande attention pour moi. Le lendemain matin, mon père me fit dire de venir le trouver, dans son appartement. « Monsieur, me dit-il, je ne prétends point attaquer « la conduite de votre femme, ni même la « soupçonner ; mais elle s'est fait une société

« que je n'approuve point, et qui l'entraîne « dans une vie trop dissipée : cela n'a bonne « grâce pour aucune femme, et principalement « pour une personne de son âge. Mon devoir « est de vous en avertir ; le vôtre est d'y mettre « ordre. » Je répondis à mon père tout ce que je crus capable d'éloigner des idées dont je n'étois que trop convaincu : car, c'est encore une des ridiculités du rôle de mari, que cette obligation de prendre à tort et à travers le parti de sa femme. Je lui promis de parler à la mienne, et l'assurai que très-certainement elle se prêteroit à tout ce qui pourroit lui plaire. En effet, j'eus une grande conversation avec elle ; conversation que sa colère interrompit plus d'une fois ; elle la fit principalement retomber sur moi : « il lui paroissoit tout simple que l'humeur de l'âge agît sur mon père ; mais, pour moi, c'étoit, de bonne heure, prendre des travers. Cependant elle connoissoit l'esclavage attaché nécessairement à la condition de femme ; et peut-être auroit-elle la complaisance de supporter mes caprices, s'il s'agissoit de toute autre chose que de sacrifier ses amis ; foiblesse à laquelle elle ne consentiroit de sa vie. » Je me trouvai très embarrassé, non pas pour moi ; car, à vous parler franchement, la conduite de ma femme m'étoit assez indifférente. Mais l'humeur violente et despotique de mon père me fit craindre que le peu de cas que l'on faisoit de ses ordres ne produisît un éclat. Je ne me trompai

point. Voyant que les choses continuoient sur le même pied, il me demanda l'explication de cette conduite. Je ne donnai que de mauvaises raisons; je n'en avois point d'autres: il s'emporta violemment, et finit par me dire que je n'avois qu'à sortir de chez lui; qu'il ne prétendoit pas se donner le blâme de tolérer cela dans sa maison; que quand je serois dans la mienne, ne partageant plus le ridicule dont je me couvrois, il seroit le premier à s'en moquer.

Moi. — Je reconnois la dureté de l'âge. Il semble qu'elle efface les situations où l'on s'est trouvé soi-même, et qu'elle fasse oublier combien l'on traitoit alors d'injuste la rigidité de ceux dont on dépendoit.

L'Inconnu. — C'est l'ouvrage de l'amour-propre et du desir de la domination. Tant que nos forces nous permettent de nous livrer à nos passions, les succès qu'elles procurent suffisent pour nous faire jouer un rôle dans la société, pour nous y donner une sorte de prééminence. Mais, lorsque les glaces de l'âge ont détruit en nous ce qui nous rendoit propres à cette société, nous voulons encore y tenir, et même être remarqués. Alors les préjugés, si contraires au feu des passions, si convenables à la vieillesse, si puissants sur l'esprit des hommes, quelques efforts qu'ils fassent pour se soustraire à leur empire, remplacent ce que nous avons perdu. L'attachement qu'on fait paroître pour eux, est l'unique considération à laquelle

on puisse encore prétendre. Joignez à cela le malheur de la privation et la jalousie qu'inspire la puissance des autres, vous trouverez le principe de l'humeur et de la dureté des vieillards. On a dit qu'il y avoit des hochets pour tous les âges : voilà le leur.

La façon dont mon père m'avoit parlé me mit dans la plus grande perplexité. Je connoissois l'inflexibilité de son caractère ; je voyois bien qu'il m'étoit impossible de rien gagner sur l'esprit de ma femme : je sentois que les laisser plus longtemps ensemble, c'étoit m'exposer à des scènes que la dureté de l'un, et la mutinerie de l'autre, ne pouvoient manquer de produire. D'un autre côté, me séparer de mon père, c'étoit faire un éclat que je craignois. Il falloit cependant prendre un parti ; je ne savois auquel me résoudre. Dans cet embarras, j'imaginai d'avoir recours aux lumières de Darcenville. Je lui confiai ma situation ; je lui demandai conseil. « Votre position est fâcheuse, me dit-il ; mais je ne balancerois pas un moment ; je quitterois la maison de mon père. La malignité ne peut que vous imputer un tort ; au lieu qu'en vous rangeant de son côté, contre votre femme, vous vous verriez entraîné nécessairement à des procédés qui vous donneroient des ridicules. Le hasard, notre sottise, ou l'art des femmes, nous ont rendu leur réputation personnelle, et d'une façon d'autant plus fâcheuse, que le point duquel elle dépend, n'est

qu'une misère, et, comme telle, susceptible de plaisanterie. Il n'y a que les suites de cela qui peuvent être sérieuses : mais outre que le public entre rarement dans ces calculs, lorsqu'il blâme, il n'a jamais en vue le maintien des mœurs. La malignité seule est son motif. Il faut donc que le mari qui fixe ses regards, s'attende à devenir l'objet de ses railleries ; car, dans quelque détail qu'on puisse entrer, je vous l'ai déjà dit, le point principal est toujours à côté du ridicule. Cette première impression anéantit toutes les considérations raisonnables. »

Moi. — Ce Darcenville-là voyoit fort bien.

L'Inconnu. — Je le trouvai comme vous, et je suivis son conseil. Je me séparai de mon père, et j'eus le chagrin, après avoir pris le parti qui me parut le plus sage, d'être généralement blâmé.

Moi. — Oui ; c'est encore un des agrémens de la vie, d'être toujours jugé sans qu'on sache les circonstances, et, souvent, sans qu'on daigne les peser, quand on les connoît.

L'Inconnu. — Débarrassé de la gêne de me trouver entre mon père et ma femme, je retombai dans un autre embarras, celui d'être ***mari trompé***. Ce n'est pas assurément que j'en fusse affecté, quant à moi ; mais l'étant il falloit en jouer le personnage, et ce rôle est plus difficile qu'on ne pense. Un mari prétend-il interdire l'entrée de sa femme, il oblige l'un et l'autre à

se chercher dans les lieux publics, à se donner des rendez-vous clandestins. Le premier moyen fait spectacle; le second se découvre, et tous les deux éternisent les propos. Si, plus fâcheux encore, il poursuit sa femme dans ces ressources, et les lui ravit, c'est le moyen d'amener des éclats, ou tout au moins de l'humeur et de la mésintelligence, qui lui font un enfer de sa maison; et bien souvent encore le fruit de ses peines n'est que de faire renvoyer l'amant en titre, pour en prendre un autre. Si, plus doux, et sûrement plus sage, il fait semblant de ne rien voir, on le taxe de bêtise; on diminue le soin que sa femme prend de se cacher de lui, pour augmenter son ridicule.

Je sentois tous ces inconvéniens, et je n'y voyois guère de remède. J'eus encore recours à mon ami. « Qui vous oblige, me dit-il, de vivre « avec votre femme? Prétendez-vous grossir le « nombre des bons ménages du temps, et traî- « nant de maison en maison le flambeau de « l'Amour conjugal, en offusquer jusqu'à la « vôtre, ennuyer votre société de vos chastes « flammes, afin d'y servir de risée?

« Suivez l'exemple des maris d'autrefois: « jamais on ne les voyoit avec leur femme: ils « savoient par-là joindre aux liens du mariage « les douceurs du célibat, n'excédoient point le « public de leur présence, et ne le rendoient « pas témoin de la fausseté de le tromper. « D'ailleurs, moins l'on se voit, plus l'on se

« retrouve, plus on s'éloigne de l'humeur et des « dissensions où conduisent nécessairement la « fatigue d'être toujours ensemble, et cette vie « commune que chacun voudroit diriger à sa « fantaisie. » Darcenville avoit raison ; je le crus, et je m'en trouvai bien. Je m'éloignai de la société de ma femme. Jamais je ne me trouvois chez moi, lorsqu'elle y donnoit à souper : et quand, par hasard, j'avois à lui parler, je me faisois annoncer comme une visite. Elle me recevoit toujours à merveille, parce que n'exigeant plus rien d'elle, elle ne me rendoit que ce qu'elle vouloit, et que, desirant de remplir les devoir d'une femme honnête, affranchie de la gêne journalière, elle se portoit avec joie à ces démarches d'éclat toujours satisfaisantes pour l'amour-propre d'une femme.

De mon côté, j'avois pris une petite maison où je donnois à souper à mes connoissances. J'y demeurois presque toujours, et je n'en étois pas plus heureux. Loin des malheurs qui m'assiégeoient chez moi, je retombois dans ceux de la société, qui sont innombrables. Si je cherchois à plaire à une femme, j'excitois la jalousie des autres ; un succès m'attiroit celle des hommes. D'un mot échappé sans dessein, on me faisoit une tracasserie ; d'une malice, une noirceur ; on m'imputoit celles des autres. L'ingratitude payoit les services que je rendois ; la légèreté récompensoit mes prévenances officieuses, et l'indiscrétion, ma confiance. On me

faisoit de mes goûts des ridicules, et de mes torts des crimes. Ne trouvant par-tout qu'injustice, fausseté, jalousie, le monde me devint insupportable.

Quand je n'aurois pas été très-amoureux de madame de Rennon, la différence de son caractère à ceux que j'avois soùs les yeux, auroit suffi pour m'attacher. J'en recevois des lettres très-régulièrement, et c'étoit le seul plaisir pur que j'eusse, quoiqu'il me fît encore sentir plus vivement le chagrin d'en être séparé. Les soins du nouvel-arrangement que j'avois été forcé de suivre, m'avoient retenu à Paris plus longtemps que je n'avois pensé. Je profitai du premier instant dont je pus disposer pour retourner à Besançon. J'y fus reçu avec les transports de la joie la plus vive. Je retrouvai madame de Rennon encore plus tendre que je ne l'avois quittée : je l'adorois ; elle m'aimoit véritablement. Le moyen qu'elle persistât éternellement à me refuser ce qui manquoit encore à mon bonheur? Je parvins à le combler. Il ne me resta plus de vœux à former que pour sa durée.

Moi. — Cette fois-ci, vous conviendrez que vous étiez content?

L'Inconnu. — Je l'étois certainement par la possession de l'objet de tous mes desirs, et par la certitude que madame de Rennon avoit pour moi les sentimens que j'éprouvois pour elle. Mais dans mon bonheur même, je trouvois la source de beaucoup de contrariétés et de cha-

grins. Désirant de passer ma vie avec madame de Rennon, la timidité de son caractère m'en ôtoit les moyens. Tantôt c'étoit la crainte des regards du public, tantôt le désespoir de la perte de sa réputation qu'elle regardoit comme ternie à jamais. Quelquefois l'empire des préjugés agissoit sur son âme, et la jetoit dans des regrets que l'amour le plus tendre ne pouvoit calmer. Les moindres objets l'effrayoient. L'entrée subite d'un valet suffisoit pour la troubler, et m'empêcher de jouir de sa tendresse. En un mot, un rien me l'enlevoit; et j'étois contraint de joindre à la privation l'idée, l'affreuse idée qu'elle n'étoit à moi que par un charme plus puissant que ses forces. Joignez à tout ce que je viens de dire les ménagements qu'elle étoit obligée d'avoir pour son mari, vous avouerez que mon sort n'étoit pas aussi doux qu'on auroit peut-être pu le croire.

Moi. — Il n'y a donc point de bonheur?

L'Inconnu. — De bonheur parfait, non. Par le bonheur, on entend une jouissance permanente: où peut-elle exister? Nos situations dépendent de tant de circonstances, qu'il est impossible qu'elles se combinent de façon à procurer un état stable : de là, les privations, les contrariétés, par conséquent, le malheur. Si, par un hasard bien rare, cet état désirable ne se détruit pas, alors la satiété et le dégoût prennent bientôt la place des inconvéniens et produisent le même effet. Ce que je vous dis semble vous

affliger, Monsieur; tâchez de ne point réfléchir; vous en serez moins malheureux.

Moi. — Vous m'éclairez trop; et, dans cet instant, il vient de se retracer à ma mémoire plusieurs situations où j'ai cru que j'étois heureux, et vous me faites voir que je n'étois que plus tourmenté.

L'Inconnu. — Consolez-vous : si la vérité se dévoile à vos yeux, et que vous soyez convaincu que les hommes, en changeant de situation, ne font que changer de peine, du moins, verrez-vous qu'ils ont le plaisir du changement, et c'en est un. Les premiers instants de toutes choses ont une vivacité qui donne du relâche à ces inconvéniens de la vie, malgré le tableau que je viens de vous faire, et que vous m'avez contraint de vous montrer, du mauvais côté.

L'honnêteté de madame de Rennon, et sa tendresse pour moi, me procuroient des moments qui me dédommageoient de ce qu'elle me faisoit souffrir d'ailleurs, et dont le charme me faisoit oublier qu'ils n'étoient que passagers. Je me flattois que le temps et l'habitude triompheroient de ses scrupules. En un mot, j'avois l'espérance; l'espérance, ce bienfait de la nature, dont la précieuse illusion nous soutient au comble du malheur, et qui, compagne inséparable de l'humanité, semble encore ajouter à ses succès, en même temps qu'elle diminue ses revers.

Les soins de ma tendresse, auxquels se joi-

gnoient ceux que je donnois à mon régiment, dont je m'occupois sérieusement, remplissoient mes journées.

Il y avoit déjà quatre mois que j'étois à Besançon, sans avoir entendu parler de ma femme, lorsque j'en reçus une lettre pleine d'amitié. Cette attention m'étonna. Cependant, comme nous n'étions pas brouillés, je l'interprétai comme une apparence d'honnêteté qu'elle vouloit avoir avec moi, et que peut-être elle s'imposoit, pour reconnoître la manière pleine de douceur dont je m'étois conduit avec elle. Huit jours après, j'en reçus encore une autre qui me surprit davantage. Elle entroit dans un plus grand détail, et même me parloit de mes affaires, qu'elle prétendoit se ressentir de mon absence. Elle jetoit quelques soupçons sur la conduite de mon intendant, qu'elle disoit avoir fait éclairer, et dont elle n'avoit pas été contente. Cette seconde lettre fut suivie d'une troisième, où ma femme me parloit de mon intendant. Elle ajoutoit qu'il étoit ridicule qu'un homme comme moi passât sa vie dans une garnison; qu'à peine étois-je connu à la Cour; qu'il étoit temps de m'y faire des amis; que, desirant une fortune militaire, je m'écartois absolument du chemin qu'il falloit prendre.

Je ne pouvois revenir de la surprise que me causoit tant d'intérêt. Je m'en ouvris à madame Rennon qui, sachant les termes où j'en étois avec ma femme, m'en parut inquiète; elle y voyoit

un retour de tendresse. Cependant, toujours honnête, elle essaya de me dissimuler ses véritables sentimens ; et même elle fit ce qu'elle put pour m'engager à retourner à Paris, en me disant que je le devois à ma femme, ainsi qu'à ma fortune. Je sentis tout le prix de ce conseil, auquel pourtant je n'aurois pas acquiescé, sans une dernière lettre qui m'apprit que mon père étoit à toute extrémité. Il fallut encore me séparer de madame de Rennon, avec d'autant plus de peine, que je l'aimois davantage. Quelque diligence que je fisse, je ne pus me rendre assez promptement à Paris. Mon père étoit mort, lorsque j'arrivai. Ma femme me reçut avec toutes les démonstrations imaginables. Il n'y avoit pas long temps que j'étois descendu de voiture, lorsqu'il entra dans la chambre où j'étois avec elle, un homme botté qui lui remit une lettre. Après l'avoir lue, elle tira sa bourse, et la lui donna. Puis, se tournant de mon côté, elle me pria de lire la lettre. Je vis qu'elle étoit d'un homme de la Cour, qui paroissoit avoir beaucoup de crédit. Elle étoit conçue à peu près en ces termes : « Je vous fais mon compli-« ment. Votre mari, madame, a le gouverne-« ment de son père : il est bien heureux d'avoir « une femme comme vous ; il ne le doit qu'à « vos sollicitations. J'espère que vous serez « contente de moi. » J'avoue que je fus étourdi de cette nouvelle. J'avois besoin que ma femme me laissât seul, afin de me remettre de ma pre-

mière surprise. Elle passa dans son cabinet pour faire réponse. Je l'aimois et l'estimois trop peu, pour n'être pas très fâché de lui devoir cette grâce. J'admirai la bizarrerie du sort; il empoisonnoit le bienfait, en me le faisant tenir d'une main qui ne pouvoit m'être que très désagréable. Cependant, étant même obligé de me refuser à ce sentiment, je me taxai d'ingratitude et d'injustice, de ne pas oublier les torts passés, pour un procédé présent. Je me promis bien que, si mon cœur s'éloignoit d'une affection qui m'étoit impossible, du moins mon extérieur cacheroit ses mouvemens. En effet, aussitôt que ma femme eut expédié son courrier, j'employai tous les moyens pour la convaincre de ma reconnoissance. Elle me raconta que, voyant mon père fort mal, elle avoit caché son état avec soin, pour avoir le temps de prévenir l'homme dont elle venoit de recevoir une lettre, afin qu'il pût faire des démarches, avant que qui que ce fût s'en doutât; que la chose avoit réussi; qu'elle regardoit cet événement comme le plus grand bonheur qu'elle pût obtenir dans sa vie. Elle accompagna son récit des choses les plus tendres, et même de caresses assez vives; ce qui me persuada que madame de Rennon ne s'étoit point trompée. J'en étois véritablement affligé; car je ne pouvois donner à ma femme un cœur qui n'étoit plus à moi; d'ailleurs, je me sentois une aversion pour elle, que j'essayai vainement de surmonter

pendant le peu de jours que je fus à Paris. Il fallut aller à la Cour. Un homme qui n'a que des remercîmens à faire, y trouve tous les visages rians et toutes les portes ouvertes. Quoique, pour mon début, je n'en connusse que les fleurs, cependant ce pays me parut fort étrange. Les gens que je connoissois le plus me semblèrent avoir une autre façon de penser à la Cour qu'à la Ville; leur maintien même étoit changé. J'examinois chaque chose avec soin, et je me trompois sur toutes, parce que je jugeois sur les apparences, et que le grand art des courtisans est d'en montrer d'absolument opposées à ce qu'ils pensent. Esclaves serviles du crédit dans quelque état qu'ils se trouvent, hauts et dédaigneux vis-à-vis de tout homme inutile, leur vie n'est qu'une comédie continuelle, dangereuse pour ceux qui représentent sur le même théâtre, mais méprisable, pour quiconque sait les pénétrer et fuir leurs intrigues.

Je ne demeurai à la Cour que le temps nécessaire. Je me pressai de revenir à Paris, où j'étois rappelé par les affaires que me donnoit la mort de mon père. J'espérois les terminer promptement, pour pouvoir retourner à Besançon, y retrouver madame de Rennon, et m'éloigner de ma femme, qui me fatiguoit de plus en plus de ses empressemens. Les premières impressions du service qu'elle m'avoit rendu s'étoient effacées; elles avoient fait place à celles de sa conduite passée. J'informois de tout

madame de Rennon, dans mes lettres, et ses réponses étoient remplies de ce qu'elle pouvoit imaginer devoir me rendre au moins un peu galant pour ma femme; elle alloit jusqu'à me menacer de se brouiller avec moi, si je m'y refusois.

Il y avoit plus de trois mois que j'étois avec des créanciers et des gens d'affaires, sans être plus avancé que le premier jour, lorsque Darcenville, cet ami dont je vous ai déjà parlé, vint me trouver un matin dans ma chambre. D'abord, il me parla de mes intérêts; et faisant insensiblement tomber la conversation sur mon régiment, il me dit qu'il étoit étonné qu'ayant donné tant de soins à le bien tenir, j'en fusse si longtemps éloigné; qu'il avoit reçu des nouvelles de Besançon, par lesquelles on lui mandoit que mon absence s'y faisoit remarquer.

Je fus d'autant plus surpris de ce qu'il me disoit, que, recevant très régulièrement des lettres du major, il ne me parloit d'aucun désordre. Je le priai de s'expliquer plus clairement. Il répondit qu'il ne le pouvoit, puisqu'on n'avoit rien désigné de particulier; qu'on lui marquait simplement qu'en général, il n'étoit plus bien. Je repartis que les affaires que mon père m'avoit laissées me tenoient trop à cœur, pour les abandonner avant que de les finir. « Mais je vous croyois amoureux, me dit-il. — « Assurément je le suis, répondis-je, et je suis

« convaincu que vous seriez mon rival, si vous « connoissiez l'objet de ma tendresse. — Il faut « que vous y comptiez beaucoup, reprit-il, « pour vous en séparer aussi long-temps. — On « n'est pas venu jusqu'à votre âge sans savoir « que c'est jouer gros jeu. » Cette réflexion me troubla. Mais, revenant bientôt à moi, je me reprochai d'oser soupçonner madame de Rennon, et je le dis à Darcenville.

Sa conversation ne me fit pas d'abord l'impression que j'éprouvai lorsqu'il fut parti. L'empressement qu'il m'avoit montré pour que je quittasse Paris ne me parut pas naturel, d'autant qu'il était instruit de l'importance des raisons qui m'y retenoient. En cherchant à pénétrer son motif, j'imaginai qu'il avoit pris du goût pour ma femme et que ma présence le gênoit. Je m'arrêtai d'autant plus volontiers à cette idée qu'elle me fit plaisir. J'aimois beaucoup Darcenville, c'étoit un moyen de le voir plus souvent chez moi. Maître de l'esprit de ma femme, j'étois bien sûr qu'il la conduiroit de la façon qui me seroit le plus agréable. Je me rappelai que je l'avois trouvé plusieurs fois tête à tête avec elle ; j'avois cru leur voir à tous deux un air fort embarrassé.

Je ne tardai pas à reconnoître que je m'étois trompé.

Fort peu de jours après ma conversation avec Darcenville, ma femme me fit prier de passer dans son appartement. Lorsque j'y fus, elle fit

fermer sa porte, avec ordre à ses gens de nous laisser. Après leur avoir donné le temps de s'éloigner, elle prit la parole : « Monsieur, me dit-elle, vous pouvez vous rappeler qu'unis l'un à l'autre suivant l'usage, c'est-à-dire, par convenance, sans nous être choisis, sans même nous connoître, nos cœurs ne se sont point soumis aux liens que nous avons acceptés sans amour. Je vous crois trop juste pour ne pas, faisant taire le préjugé, mettre dans la même balance nos devoirs réciproques et nos torts mutuels. Je pourrois vous dire que je vous ai conservé la plus véritable amitié, la plus sincère estime ; il n'y a pas encore long-temps que je vous en ai donné des preuves. Mais je ne sais ce que c'est que de me faire valoir sur un point que me dictoit mon inclination. D'ailleurs, je ne prétends point vous prévenir en ma faveur, ni provoquer un retour sur vous-même, pour voir lequel de nous deux s'est éloigné le premier de l'autre. Notre sexe est sujet à des inconvéniens auxquels n'est point exposé le vôtre. Ne vous en prenez qu'à vous, si je suis contrainte aujourd'hui de vous faire un aveu que ma situation rend nécessaire. Je n'ai rien négligé pour voiler un mystère qui peut-être vous fera quelque peine à pénétrer ; mais vous vous êtes refusé constamment à tous les moyens que j'ai mis en usage ; j'ai même osé me confier à votre ami, pour qu'il essayât d'éloigner vos regards d'un événement que j'aurois enveloppé d'ombres

impénétrables, si vous m'aviez mieux secondée. Rien ne m'a réussi. Le temps me presse de vous instruire. Vous m'entendez, Monsieur : qu'ordonnez-vous ? Voulez-vous que, me cachant aux yeux du monde, je donne le jour à un être qui ne sera point à vous, et qu'en nous exposant à l'indiscrétion de quelque confident, nous nous rendions tous les deux l'objet de la malignité publique ? Déclarerai-je mon état ? Voulez-vous adopter un enfant dont vous n'êtes pas le père ? couvrir d'un voile obscur une situation où beaucoup d'autres se sont trouvés avant vous ? Voulez-vous, me regardant plus en ami qu'en mari, m'aider dans un événement aussi cruel, et mériter un attachement aussi durable que ma reconnoissance ? »

J'étois si confondu de tout ce que j'entendois, et sur tout de l'assurance avec laquelle ma femme parloit, qu'il y avoit déjà long temps qu'elle ne disoit plus rien, quand je rompis le silence. « Madame, lui dis-je, vous me voyez émerveillé de votre éloquence ; mais, comme elle n'est pas aussi persuasive qu'elle est brillante, je vous demande du temps pour me déterminer. « Et sur cela, je sortis, et n'eus rien de plus pressé que d'envoyer chercher Darcenville. « Je ne suis plus étonné, m'écriai-je, lorsqu'il entra dans ma chambre, de l'empressement avec lequel vous vouliez me faire partir de Paris ; ma femme vient de m'éclaircir votre motif. J'ai besoin de votre secours, dans l'alternative du

choix qu'elle me met à portée de faire, ou d'adopter le fruit de ses amours, ou de l'ensevelir dans l'obscurité qui lui convient. Cependant, n'ayez pas assez mauvaise opinion de moi, pour croire que je me sois laissé persuader par sa morale, ni que je consente à donner à mon fils un frère ou une sœur indigne de lui. — Pourquoi ? me répondit froidement Darcenville. Aimez-vous mieux déshonorer sa mère, exposer un jour votre fils à des procès qui peut-être le ruineroient ? car enfin, la loi vous donne cet enfant. — La loi me le donne ! interrompis-je avec colère ; faut-il la suivre lorsqu'elle est injuste ? — Doucement, reprit Darcenville ; ne tombez pas dans le cas de tous les hommes en général, qui ne la jugent qu'au moment qu'elle les contrarie. Cette loi prévient plus d'inconvéniens qu'elle n'en a de réels. Vous la voyez dans l'instant de la passion ; cependant souvenez-vous qu'elle est le fruit du sang-froid, de la combinaison et de l'expérience. — Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je pourrai gagner sur moi de m'y soumettre ? — Je dis plus, me répondit-il : il le faut ; et, comme votre ami, je l'exige. — Eh bien ! lui répliquai-je, je me livre entièrement à vous. Allez trouver ma femme, si vous voulez ; annoncez-lui le parti que vous me forcez de prendre. »

En effet, lorsque je fus seul, mes réflexions me menèrent à trouver que Darcenville avoit raison. Vous ne serez pas étonné, qu'ajou-

tant ce dernier incident à l'éloignement que j'avois déjà pour ma femme, elle ne me fût devenue insupportable : on le remarquoit jusque dans les moindres choses, lorsque le hasard ou la nécessité nous faisoit trouver ensemble. Le public, ignorant ses torts, et sachant que je lui devois mon gouvernement, blâma ma conduite. Darcenville m'avertit des propos, et m'apprit que je passois dans le monde pour un ingrat, pour un homme de peu de principes. Je m'emportai contre lui. Je lui reprochai le parti qu'il m'avoit fait prendre ; parti qui, sans diminuer mes chagrins, donnoit atteinte à ma réputation. Il me dit sur cela des choses raisonnables qu'il fallut bien adopter. A quelqu'excès que nous entraîne la colère, la raison a toujours des droits sur nous, auxquels elle nous force de nous rendre. Peu de temps après, j'eus à soutenir un assaut qui fut plus pénible encore, parce qu'il fallut étouffer les mouvemens de rage qu'il éleva dans mon cœur. Une femme, intime amie de la mienne, me fit prier de passer chez elle : je m'y rendis. Elle avoit eu soin que nous fussions seuls. Elle commença son discours par une longue justification sur sa démarche, qu'elle trouvoit, disoit-elle, hasardée, me connoissant aussi peu. Elle me pria de l'excuser, en faveur de l'amitié qui en étoit le motif; et puis, entrant en matière, après l'énumération la plus complète des rares qualités de ma femme, elle entra dans le détail des obli-

gations que je lui avois; et, comme vous le croyez, mon gouvernement jouoit là le rôle principal. Ensuite, retombant sur ma conduite, elle la taxa d'injustice; et conclut à ce que je changeasse; sans quoi, j'avois à craindre que ma femme ne se rendît aux conseils de ses amis, qui tous étoient d'avis qu'elle en vînt à un éclat, plutôt que de continuer à vivre avec un homme qui la rendoit malheureuse. Mettez-vous un moment à ma place, et vous vous représenterez ce que je souffrois. J'eus cependant la force de me contraindre. Je dis ce que je pus, et sûrement je dis fort mal. Mais je ne m'échappai point : c'étoit en vérité tout ce qu'on pouvoit exiger de moi. Je finis le plus tôt qu'il me fut possible un entretien aussi fâcheux, et je sortis, dans la ferme résolution de m'éloigner de Paris, aux dépens même de mes affaires. La guerre qui se déclara me fit faire par devoir ce que j'étois résolu d'exécuter pour mon repos. Je reçus ordre du ministre de me rendre à mon régiment. J'y volai confier à madame de Rennon les chagrins qui remplissoient mon âme d'amertume. J'eus la consolation de voir la part sincère qu'elle y prenoit. Ce n'étoit point cet intérêt de décence que toute femme se croit obligée de montrer à son amant; occupation d'un moment, dont le moindre objet détourne et distrait : madame de Renon avoit sans cesse ma situation devant les yeux. Tous les partis se présentoient à son imagination,

sans qu'elle osât en admettre aucun. La timidité, dans ce cas, est toujours le caractère d'un grand attachement. Son esprit ne lui fournissant nulle ressource sans inconvénient, elle tomboit souvent dans un chagrin dont j'étois forcé de la tirer en cherchant toutes les consolations que je pouvois inventer. Malgré tant de tendresse, je crus remarquer quelques changemens en elle : je lui trouvais des instans de réserve avec moi, qui m'étonnèrent. Quelquefois, s'abandonnant à la rêverie, madame de Rennon fixoit ses yeux sur moi ; je les voyois se remplir de larmes. Je voulus pénétrer la cause de cette conduite. Elle la rejeta sur l'effet que lui faisoient mes chagrins ; mais, trop vraie pour bien dissimuler, je m'aperçus qu'elle me trompoit. Je fis de vains efforts pour lire dans son âme ; et j'eus le chagrin de partir pour l'Allemagne, avec l'inquiétude que me causoit son silence, que je soupçonnois renfermer un secret funeste. Quelqu'affligé que je fusse de cette idée, j'aimois trop le service pour n'être pas distrait par le plaisir de me trouver à la guerre. C'est là qu'un homme qui veut s'instruire et montrer de la bonne volonté, remplit ses journées, de façon que rarement se trouve-t-il vis-à-vis de lui même. Le nouveau genre de vie que je menois me plut infiniment ; mais, malheureusement, né pour réfléchir, l'illusion de la nouveauté n'agit pas assez puissamment sur moi, pour m'empêcher de chercher à péné-

trer les ressorts cachés qui faisoient agir chacun. Je vîs à l'armée, comme par tout où il y a des hommes rassemblés, de la flatterie, de la bassesse, de la jalousie, de la perfidie. Je trouvai le soldat surchargé de travaux et de misère, ardent à s'abandonner à la licence qui souvent lui coûte la vie et qui toujours entraîne des maux dont tout le monde se ressent : l'officier accablé de mal-aise et du despotisme de ses supérieurs, auxquels il ne peut se soustraire qu'au risque de sa perte, et d'entraîner celle de l'armée, en détruisant une subordination nécessaire ; des généraux mal d'accord entre eux, jaloux de leurs succès, ressentant une joie maligne de leurs revers ; qui, tendant tous au même but, cherchent mutuellement à s'écarter, les uns les autres, de la route qui doit y conduire ; un chef qui, sous les apparences d'un culte, est entouré de gens qui trament sa chute, de flatteurs bas qui le déchirent en secret, ou d'audacieux qui lui tiennent tête, en affichant le motif spécieux du bien public. Souverain à l'armée, ce chef est esclave à la Cour ; devant rarement sa place à son mérite, il la tient ou d'un ministre, ou d'un confesseur, ou d'une maîtresse, ou d'un valet. Élevé par l'intrigue, l'intrigue seule peut le soutenir ; aussi l'occupe-t-elle uniquement : ses jours ne sont qu'un tissu d'incertitudes, d'agitations et de craintes. Voilà ce que me parut une armée.

Cependant je m'y plaisois : soit préjugé

d'éducation, soit toute autre raison, le goût des armes paroît dominant dans tout homme qui se sent de l'élévation et des moyens.

Il y eut peu d'événemens pendant la campagne. Les larmes de madame de Rennon n'en furent pas moins vives; ses lettres en étoient remplies, ainsi que des marques d'amitié les plus touchantes : mais si ce sentiment étoit exprimé, dans ses lettres, avec toute la chaleur possible, celui de la tendresse s'y démentoit de jour en jour. Je lui témoignai mon inquiétude, sans pouvoir obtenir aucun éclaircissement. Enfin, j'en reçus une lettre qui m'a fait une impression trop forte pour qu'elle ne me soit pas présente encore : — « C'en est fait, je renonce « au bonheur de ma vie. Un pouvoir trop puis« sant m'arrache de vos bras; je cède la vic« toire au seul maître qui pouvoit l'emporter sur « vous : je l'ai trop disputée, pour que vous puis« siez me taxer de légèreté dans le parti que je « prends. J'abandonne un monde où tout est « fini pour moi : il ne me paroîtroit plus « qu'une vaste solitude, puisque je n'y serois « plus pour vous. M. de Rennon m'accorde la « permission de me retirer au fond d'un cloître, « où je vais m'occuper à pleurer les égaremens « dans lesquels vous m'avez entraînée : trop « heureuse, hélas! si je puis parvenir à ne « pleurer qu'eux! Adieu. Oubliez-moi, ou « plutôt que le ciel fasse luire à vos yeux le « même rayon de lumière dont il m'a frappée!

« il m'ordonne de vous fuir; et quel cœur « m'a-t-il donné pour un tel sacrifice! »

Cette lettre fut un coup de foudre pour moi. Je fus vingt fois sur le point de tout abandonner, pour voler à Besançon. Les mouvemens les plus violens s'emparèrent de mon ame. J'écrivis à madame de Rennon une lettre remplie du désordre où j'étois. Je ne trouvai point la poste assez prompte pour m'en apporter la réponse; j'envoyai mon valet-de-chambre, homme de confiance, avec ordre de faire la plus grande diligence. Je ne vécus point pendant le temps que dura son message : son retour acheva de m'accabler. Il me rapporta que, quelqu'adresse qu'il eût employée, il n'avoit pu parvenir à faire remettre ma lette à madame de Rennon; qu'elle étoit dans son couvent; qu'elle n'y recevoit absolument que M. de Rennon qui venoit quelquefois à la grille. Je ne crus point à ce récit; je m'emportai contre mon valet-de-chambre, et je le fis repartir sur-le-champ. Son second voyage ne fut pas plus heureux que le premier : je n'en tirai d'autre fruit que la certitude affreuse qu'il falloit renoncer à madame de Rennon. Cette idée me jeta dans un désespoir horrible. Je soupirois après la fin de la campagne. Elle arriva; et dès que je le pus honnêtement, je pris le chemin de Besançon. Je n'y trouvai que de nouveaux chagrins. Madame de Rennon persista constamment à se rendre inaccessible, quelqu'effort que je fisse

pour pénétrer dans sa retraite. Des lieux qui me rappeloient sans cesse le bonheur que j'avois perdu, ajoutoient encore de nouvelles plaies à celles que j'avois déjà. Plongé dans la douleur la plus profonde, une seule idée me flattoit : celle de suivre l'exemple de madame de Rennon; elle avoit semblé le désirer. D'ailleurs, adopter sa façon de penser, c'étoit en quelque manière m'en rapprocher, y tenir encore. J'avois entendu dire que Dieu suffit au cœur d'un dévot : le mien étoit trop ulcéré pour que je ne recherchasse pas à le guérir. Je m'informai quel étoit le directeur de madame de Rennon. J'allai le voir, et lui confier mes desseins. Je ne trouvai qu'un homme borné, qui me parla des joies du paradis et des flammes de l'enfer. Jaloux de me convaincre, je lui proposai des doutes; mais il en savoit trop peu pour les résoudre. Il ne me resta de ma conversation avec lui, que le chagrin de voir quel homme m'avoit enlevé madame de Rennon, et d'être plus convaincu que jamais de la force des préjugés, qui reprennent leur empire, à la moindre occasion, lorsqu'ils agissent sur un caractère foible.

L'inutilité des mes démarches auprès de madame de Rennon, et le peu de secours que je trouvai dans son directeur, me rendirent Besançon un séjour insupportable : je me pressai de l'abandonner. Le souvenir du changement de madame de Rennon, qui, tant que je vivrai,

causera mes regrets, m'a fait oublier de vous dire que ma femme étoit accouchée d'une fille, pendant que j'étois à la guerre, et qu'un lait répandu l'avoit mise dans un état funeste. Je la trouvai condamnée de la poitine, à mon retour à Paris. Elle ne vécut même que peu de temps, et ses derniers momens furent cruels pour moi. Elle me montra tant de repentir, et me dit des choses si touchantes, que je fus contraint de lui donner des larmes sincères. Cette femme, dont je vous ai déjà parlé, qui m'avoit fait essuyer un entretien si fâcheux, suivant l'indiscrétion de son caractère, me reprocha sa mort, en l'attribuant aux chagrins, à mon avarice, à la dureté d'en avoir exigé plusieurs enfans, malgré la délicatesse de sa complexion. Elle a tenu les mêmes propos dans le monde; ils ne manquèrent pas d'y prendre faveur, comme tous ceux qui ternissent la réputation de quelqu'un.

Tant de contrariétés réunies me plongèrent dans une mélancolie, dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Darcenville étoit le seul homme que je voulusse voir. Il me rendoit les soins les plus assidus. Dans nos conversations, je lui fis part du dessein que j'avois eu de devenir dévot. Quoiqu'il fût fort éloigné de cette façon de penser, il tâcha de réchauffer en moi ce désir. « C'est un nouvel objet, me disoit-il : saisissez-le. Dans la situation où voùs êtes, tout ce qui peut vous distraire est le but où vous devez tendre. » Il fit plus; il m'amena chez moi un

des plus fameux directeurs du temps. Ce n'étoit plus ce confesseur de province, qui, la balance de la justice à la main, ne m'y montroit que les punitions et les récompenses divines : c'étoit un homme doux, d'un caractère liant, qui tâcha de connoître le mien, pour trouver le chemin de mon cœur, et qui, profitant de l'aveu de mes chagrins, qu'il me surprit adroitement, en prit avantage pour me détacher d'un monde qui les avoit fait naître. En appuyant ses raisonnemens sur des vérités morales, il me conduisit insensiblement à la nécessité d'un frein pour les passions, et, de cette nécessité certaine, à celle d'une religion, et par conséquent d'un culte. Alors, la physique, la métaphysique, la chronologie, lui fournirent des preuves pour me convaincre, et pour faire une conversion qui sembloit piquer son amour-propre. Il en vint à bout; et grâces à ses soins je fus au nombre des bonnes âmes. En changeant de façon de penser, il falloit nécessairement changer de société; car un instinct machinal nous porte à fuir ceux qui diffèrent de nos idées, comme à rechercher ceux qui les adoptent. Mon directeur me mena lui-même chez plusieurs femmes d'une vertu reconnue, et me conseilla de me lier avec quelques hommes qu'il m'indiqua. Je n'avois garde de ne pas obéir ponctuellement. Un directeur est un maître absolu; son autorité se fonde sur la mauvaise opinion qu'il a l'art de nous inspirer de nous-même, et sur les

secours qu'il nous fait espérer de ses lumières, et de son intérêt pour nous.

La paix qui se fit cet hiver-là, me donna le moyen de me livrer tout entier au nouveau genre de vie que j'avois embrassé. Mon directeur m'avoit dit que j'y trouverois cette tranquillité d'âme et ce bonheur après lequel chacun court. Je l'attendois inutilement, de jour en jour, d'heure en heure. La société des gens de bien est sujette, ainsi que toutes les autres, à beaucoup d'inconvéniens. L'orgueil qu'inspire l'opinion de valoir mieux que les autres, en bannit d'indulgence; par conséquent, la médisance y domine. Elle s'y cache cependant sous des traits empruntés, qui ne servent qu'à la rendre encore plus fâcheuse. Elle s'y soutient par la dureté que tout dévot contracte, en pensant que, s'étant sacrifié, il peut en exiger autant des autres. Comme j'étois de bonne foi, quoique fervent, je m'étonnai de ces nuances d'imperfections que je remarquois parmi des gens que je croyois dans le chemin de la vertu. J'étois exact à fréquenter les églises, où j'étois plus occupé, je le confesse, à combattre les distractions, que pénétré de la grandeur des mystères qui s'y célébroient. Je m'obligeois tous les jours à dire un office; je m'échauffois la poitrine à faire maigre; et pour honorer Dieu, je macérois et détruisois sa créature. Si l'idée de madame de Rennon me revenoit, je la chassois. Ingrat par principe, je croyois faire un grand

crime, de me rappeler l'amitié tendre, la confiance qu'elle avoit en moi, l'intérêt qu'elle m'avoit toujours marqué, les secours que j'en avois reçus dans mes peines. Notre intimité me sembloit marquée du sceau de la réprobation. Si je ne pouvois bannir son souvenir, j'allois mettre mes chagrins au pied des autels; là, j'épouvois le plus grand tourment de tous, celui de ne pouvoir se livrer à sa douleur.

J'avoue cependant que, déjà plein de l'orgueil des gens de bien, mon amour-propre étoit quelquefois flatté des supplices que je me faisois, et des victoires que je croyois remporter sur moi-même. Telle étoit ma situation, lorsque Darcenville m'apprit que M. de Rennon étoit mort. Dans le saisissement que me causa cette nouvelle, je ne pus que m'écrier: *Ah! mon ami!* Il entendit ce que signifioit cette exclamation. « Je vous comprends, me dit-il; votre cœur « s'ouvre à l'espérance d'allier le ciel et votre « goût. J'ai prévu l'effet que vous feroit l'évé« nement que je vous annonce; j'ai tout disposé « pour mon départ; je vais offrir votre main à « madame de Rennon. » Me jeter dans les bras de Darcenville fut ma seule réponse. Cependant, revenu de mon premier transport: « Pourquoi, lui dis-je, n'irois-je pas moi-même? — Non, il ne le faut pas, me répliqua-t-il; madame de Rennon peut ne vouloir pas quitter sa retraite: dans ce cas, elle se refuseroit peut-être à vous voir. Moi, qu'elle n'a pas les mêmes raisons de

craindre, je pénétrerai jusqu'à sa cellule. Rapportez-vous-en à mon amitié pour la persuader. — Allez donc, lui dis-je, songez qu'il s'agit du bonheur de ma vie. » Darcenville me quitta sur-le-champ, après m'avoir promis qu'il m'écriroit au plus tôt. Je comptai les momens, jusqu'à celui que j'avois calculé devoir m'apporter sa première lettre. Je n'en vis point arriver. Plusieurs jours se passèrent avec aussi peu de succès. Mon inquiétude étoit au comble, lorsque Darcenville, un matin, entra subitement dans ma chambre. Je lus mon arrêt sur son visage. — Vous me voyez désespéré, me dit-il, mais je n'ai rien pu obtenir. A mon nom seul, madame de Rennon a volé à la grille; elle m'a accablé de questions sur votre compte, sans me donner presque le temps d'y répondre. Encouragé par ce début, je n'ai pas craint de lui faire votre proposition. Tout à coup sa vivacité s'est éteinte, ses yeux se sont remplis de larmes. « Quel nouvel assaut à soutenir, s'est-elle écriée? que venez-vous de me dire? Hélas! il vous est aisé de juger avec quel empressement mon cœur s'élance au devant de la chaîne que vous lui présentez; mais j'ai trop irrité le ciel: ma vie ne peut être assez longue pour expier mon crime, et ce n'est qu'en consacrant le reste de mes jours à Dieu, que je puis parvenir à l'effacer. Oui, c'est un parti pris. Je ne ferai désormais usage de ma liberté que pour m'attacher à ce monastère. » Vous pensez bien, con-

tinua Darcenville, que je me suis servi de tous les moyens pour ébranler sa résolution : j'avois bien des raisons à lui donner dont aucune n'attaquoit ses principes. Elles combattoient seulement son esprit de pénitence. Une âme où règne l'amour se défend mal quand on la presse de se rendre. J'ai vu madame de Rennon chanceler ; et je commençois à me flatter, lorsqu'elle m'a quitté brusquement, en me laissant dans la plus grande surprise. J'ai fait mon possible pour avoir encore un entretien avec elle sans que j'aie pu l'obtenir. Usant de toutes les ressources, j'ai voulu voir l'abbesse qui passe pour avoir de l'esprit. Elle est entrée dans mes vues ; mais elle n'a pas été plus heureuse que moi. Dans mes conversations avec elle, sur madame de Rennon, elle m'a dit qu'elle étoit l'exemple de la communauté, par sa piété, l'objet de l'intérêt général, par sa douceur et son chagrin. Je ne vous ai point écrit, poursuivit Darcenville, parce que je n'avois que des choses affligeantes à vous mander, que je ne vous apprendrois que trop tôt.

Moi. — Mais vous m'aviez dépeint madame de Rennon comme une femme d'un caractère foible ; il me semble pourtant qu'elle a mis bien de la fermeté dans sa conduite.

L'Inconnu. — Vous ignorez donc le pouvoir du fanatisme ? On peut le comparer, je crois, à toutes les passions violentes, avec ce degré de force de plus, qu'il est soutenu du préjugé qui

communément condamne les autres desirs impétueux que la nature a mis en nous, et leur sert de frein. Plus une âme est foible, plus le fanatisme y règne puissamment ; s'y confondant avec les principes, il y détruit l'incertitude : effet que le raisonnement produit rarement, même dans les âmes les plus fortes.

La nouvelle que m'apprit Darcenville me jeta dans la douleur la plus vive, qui dégénéra bientôt en une humeur sombre. Occupé de ma dévotion et de mon chagrin, je ne sortois de chez moi que pour me rendre à l'église, et quelquefois à la Cour, où m'appeloient les affaires de mon régiment. Assez de temps se passa dans cet état de malheur, sans que rien pût m'en distraire. Un différend, que j'eus avec une femme qui possédoit une terre voisine d'une des miennes, m'obligea d'avoir une explication avec elle : elle s'appeloit madame de Mercour. La façon franche et noble dont elle me parla, me prévint en sa faveur. Je fus obligé de retourner souvent chez elle, pour y terminer cette affaire, qu'elle voulut traiter à l'aimable. Chaque fois que je la voyois, elle me plaisoit davantage. Madame de Mercour étoit une femme de trente-cinq ans. Sa figure étoit encore bien, et son esprit étoit doué des qualités les plus précieuses. Elle joignoit à tout le feu qu'on y peut désirer, une justesse, une force, rares. Veuve depuis dix ans, elle menoit une vie agréable. Elle s'étoit fait une société d'un

petit nombre de gens d'esprit, très-aimables, qui lui rendoient les soins les plus assidus. Elle me jugea digne d'en augmenter le nombre, et me pria, quand nos intérêts furent réglés, de continuer à la voir. J'y fus exact. Outre le goût que j'avois déjà pour elle, les gens que j'y voyois me plaisoient infiniment, et j'en vins à passer toutes mes soirées chez elle. J'essuyai dans ce temps un de ces dégoûts auxquels les militaires sont souvent exposés. Des gens qui ne pouvoient se vanter d'autant d'application, ni de services que moi, mais mieux à la Cour, furent faits brigadiers à mon préjudice. Je criai beaucoup; je menaçai de quitter. On ne tint compte de mes clameurs, et je fus contraint d'ajouter à mon mécontentement, l'idée mortifiante du peu de cas que l'on en faisoit. Un soir que, plein de mon humeur, j'en faisois le détail le plus amer chez madame de Mercour, je m'écriai, en adressant la parole à un homme de robe: — Vous êtes bien heureux! Dans votre métier vous n'avez point à craindre ces injustices! — Vous connoissez bien mal notre état, me répondit-il, si vous le préférez au vôtre. Vous avez quelques peines, j'en conviens; mais combien de choses vous en dédommagent! au lieu que rien n'émousse les épines que nous rencontrons sans cesse sur nos pas; car enfin, qu'est-ce que la vie d'un magistrat? Sécher sans relâche sur des affaires ennuyeuses et difficiles; exister dans l'appréhension qu'une circonstance

omise ou négligée ne cause une ruine injuste; sacrifier ses goûts et son temps au travail, pour acquérir la réputation d'un bon juge, qui ne conduit qu'à plus de travail encore, sans espoir de récompense, pas même de considération; puisqu'enfin, hors du palais, des cheveux longs suffisent pour jeter du ridicule sur celui qui les porte : tel est un homme de robe, presque avili dans la société, quoiqu'il en soit l'arbitre. — Je ne vois donc de ressource, lui répondis-je, que de se faire jolie femme. — Je ne sais si vous feriez un bon marché, me dit madame de Mercour. Je l'étois; on peut convenir de cela. C'est un instant bien orageux, et je crois que je ne voudrois pas recommencer. Il est vrai que les succès sont flatteurs, et qu'il est assez doux de faire toujours l'occupation des gens avec lesquels on se trouve. Mais combien n'est-on pas en butte à la jalousie des autres femmes! On devient l'objet de leur haine et de leur noirceur. Les hommes mêmes, ou piqués par des soins infructueux, ou par fatuité, souvent pour plaire à leurs maîtresses, sont les premiers à ternir la réputation d'une jeune et jolie femme. L'amitié lui semble interdite. Tout homme est pour elle un amant, et toute femme une rivale. Ajoutez à cela, le plus souvent, un mari jaloux, une mère injuste, une famille difficile, des bienséances éternelles. Vous conviendrez que c'est acheter trop cher le triomphe d'un souper, d'un bal, d'un spectacle, ou d'un

lieu public; trop heureuse encore, si cette femme peut se défendre de devenir sensible, et résister aux attaques qui l'environnent sans cesse ! car, alors, ses jours ne sont plus qu'un tissu de privations, de frayeurs, d'inquiétudes et de contrainte, outre que l'inconstance ou la perfidie sont souvent la récompense des sentimens les plus purs et les plus tendres.

Moi. — Que faut-il donc être?

L'Inconnu. — N'être pas né; c'est le seul moyen d'éviter le malheur.

La société de madame de Mercour avoit fort diminué ma dévotion. Cependant, comme j'avois été convaincu, je sentis en moi cette espèce de reproche intérieur qu'on éprouve, lorsqu'on s'éloigne des principes qu'on avoit embrassés. Incertain sur ce que je devois me permettre, j'eus recours à madame de Mercour pour me guider. Le cas que je faisois de son esprit et de son honnêteté méritoit cette confiance. Un jour que nous nous trouvâmes tête-à-tête, je lui demandai ce qu'elle pensoit sur la religion, parce que jamais il ne m'avoit été possible de m'assurer de sa croyance. «Vous me faites une question, me dit-elle, à laquelle je n'aime point à répondre. Que dire sur un point où la raison ne peut nous guider, où le premier précepte est de croire sans approfondir, où nous sommes dirigés par des hommes qui n'ont aucun avantage sur nous, et qui, pour le plus souvent, ne sont distingués dans la société que par leurs

habits? Tout ce que l'on voit ramène à se persuader qu'il est un Être souverain; mais de quelle nature est-il? Veut-il un culte, n'en veut-il point? Jamais cet être ne s'est manifesté qu'à des hommes privilégiés qui nous ont transmis ses volontés. Depuis qu'il existe des sociétés, on a trouvé dans chacune des traces d'un culte. La cause en est, disent les philosophes, que les hommes sentant leurs propres foiblesses, cherchent dans un être surnaturel des secours qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Ce raisonnement ne me satisfait pas. J'ignore à quelle fin Dieu m'a fait naître. Si les flammes de l'enfer existent, peut-être est-ce pour m'y plonger pendant l'éternité. Mais comme il a prévu que mes déréglemens l'exigeroient de sa justice, pourquoi m'a-t-il fait naître? Pourquoi la révélation ne s'est-elle pas étendue sur toute la terre? Pourquoi les apôtres n'en ont-ils parcouru qu'une partie? En un mot, pourquoi la religion n'est-elle pas une? J'avoue que, d'un autre côté, l'accomplissement de la proscription des Juifs m'étonne, et que j'y trouve de quoi confondre l'esprit le plus fort. Je ne me suis arrêtée, dans tout ce que je viens de vous dire, que sur la religion chrétienne, parce que je trouve qu'il n'y a qu'elle qui, par la beauté de sa morale, mérite qu'on cherche à l'approfondir. Une considération qui me semble encore bien embarrassante, c'est le penchant éternel qui nous porte à faire ce que défend la loi. Quel

peut avoir été le but du Créateur, de nous laisser des passions auxquelles il faut sans cesse résister, lui qui, d'un seul mot, a fait cet Univers? Que ne nous a-t-il créés parfaits, puisqu'il veut que nous le soyons? Il vous auroit ôté le moyen de mériter, répondent les docteurs; mais cette décision, qui dérive d'une justice exacte, ne peut convaincre la raison. Aussi voyons-nous, dans toutes les religions, l'admission des deux principes opposés qui se combattent sans cesse, et qui produisent le mélange de biens et de maux qui nous frappe; mais si ce mélange se montre sur la terre, pourquoi n'en voit-on aucune trace dans le système de l'Univers, où tout est soumis à des lois immuables qui retiennent chaque chose dans l'ordre nécessaire? En un mot, monsieur, poursuivit madame de Mercour, la religion est une nuit profonde que la raison ne peut éclairer, où l'esprit se perd. Tout homme sage conviendra qu'il n'y peut pénétrer, mais qu'il doit pratiquer le plus qu'il pourra sa morale; car elle ne tend qu'au bonheur de tous, et l'obligation de chacun de nous est d'y coopérer autant qu'il est en lui. — Si bien donc, repris-je, que vous pensez qu'il faut pratiquer les vertus morales, sans trop s'occuper du culte? — Je ne dis pas cela, répondit madame de Mercour; je dis qu'il faut être honnête avant tout, et d'ailleurs, suivre son penchant. Pourvu qu'on observe la première condition que j'impose, le reste n'a de poids sur

moi que celui d'une opinion particulière et libre. »

Je ne suis entré dans tous ces détails de conversation avec madame de Mercour, que pour donner une idée de son caractère. Vous conviendrez qu'il étoit fait pour attacher. Sans sentir pour elle ce goût emporté des première passions, elle m'inspira des sentimens plus forts que ceux de l'amitié. J'éprouvois une nécessité de me rapprocher d'elle, qui fit que je ne sortois presque plus de sa maison. Autorisé par ce qu'elle m'avoit dit, mes idées de dévotion, qui s'étoient fort affoiblies, s'effacèrent entièrement, et je ne songeai plus qu'à passer ma vie avec madame de Mercour, à lui plaire. A peu près dans temps-là, ma fille, ou plutôt celle de ma femme, mourut. Vous croyez bien que je ne fus pas fort sensible à cette perte; mais je fus extrêmement inquiet de mon fils, qu'une petite-vérole affreuse mit aux portes du tombeau. Madame de Mercour me donna, dans cette occasion, les marques du plus grand intérêt. Ce fut en lui en témoignant ma reconnoissance que je lui parlai, pour la première fois, de la nature de mes sentimens. Elle me parut fort aise de m'avoir fait autant d'impression, et ne me cacha point que je ne lui étois pas indifférent. Ravi de la trouver aussi bien disposée pour moi, je me livrai tout entier au goût que j'avois pour elle. Mes soins ne furent point infructueux. Je crus voir s'augmenter assez son penchant, pour la

presser sur ce qui me restoit encore à désirer. J'y fus assez embarrassé; car quoique je vécusse avec elle dans la plus grande intimité, cependant notre commerce avoit quelque chose de sérieux qui m'en imposoit. Au moment de m'expliquer, je fus plusieurs fois retenu par une crainte dont j'aurois eu peine à rendre raison : enfin, à force de me reprocher ma timidité, je pris sur moi de parler. Madame de Mercour me répondit par un grand éclat de rire : « En vérité, me dit-elle, à l'embarras où vous voilà, à la rougeur qui couvre votre visage, on vous prendroit pour un écolier qui sort du collége. Rassurez-vous, je ne vous ferai pas jeter par la fenêtre. » Et voyant que le ton de plaisanterie qu'elle y mettoit achevoit de me déconcerter, elle reprit plus sérieusement : « Ne me parlez plus sur un point pour lequel j'ai toujours eu la plus grande répugnance : vous me feriez une peine mortelle de me forcer de vous refuser quelque chose que je vous verrois désirer avec ardeur. Vous n'êtes plus assez jeune, et je ne suis plus assez jolie pour que ce soit là le but et le lien de notre intimité. Contentons-nous d'une tendresse sans bornes et d'une confiance aveugle. Ces deux sentimens ont assez de force pour nous attacher l'un à l'autre, et pour nous rendre heureux. »

Ce refus me ferma la bouche, et m'affligea. Je connoissois madame de Mercour; je savois bien que je ne la ferois pas changer. Cependant,

j'essayai plusieurs autres tentatives qui toutes furent infructueuses. Elle m'opposoit toujours son antipathie, et par là me faisoit éprouver une contrariété continuelle. Pleine de complaisance pour moi sur tous les objets, je ne pouvois rien obtenir sur celui-là seul; et, selon l'ordinaire, tous mes désirs se bornant à ce qui m'étoit refusé, ce que j'obtenois ne m'en dédommageoit pas; c'est-à-dire que, par d'autres moyens, je n'étois pas plus heureux avec madame de Mercour, qu'avec les autres femmes avec qui j'avois vécu. Voyant que je ne pouvois rien gagner sur elle, j'imaginai de lui proposer de l'épouser; non que je me promisse du mariage ce que je ne pouvois arracher de sa complaisance. Madame de Mercour ne connoissoit de lois que celles qu'elle s'imposoit; mais j'avois en vue de me l'attacher par un lien de plus. Je la trouvai tout aussi éloignée de devenir ma femme, que d'être ma maîtresse sans réserve. « La condition des femmes, me dit-elle, exige qu'elles prennent un maître, une fois en leur vie; mais lorsqu'elles sont assez heureuses pour redevenir libres, je ne conçois pas ce qui pourroit les déterminer à reprendre une chaîne toujours pesante. Je veux m'occuper sans cesse, poursuivit-elle, de vous plaire et de faire votre bonheur; mais pour que mes attentions aient du prix pour vous, il faut que vous puissiez penser que vous les devez à mon penchant, et non pas à mon devoir. Je vous aime trop pour vou-

loir perdre un tel mérite, et l'intérêt de notre tendresse exige le refus que je vous fais. »

J'avois beaucoup de raisons à donner à madame de Mercour ; je n'en négligeai point, et ne gagnai rien. Enfin, il fallut me résoudre à rester son amant, ou plutôt la victime de ses caprices. Je l'aimois véritablement. Les femmes sont toujours sûres de nous maîtriser, lorsqu'elles nous ont inspiré de certains sentimens.

Mon fils alloit être en âge de débuter dans le monde. Quelque heureuses que fussent ses inclinations, c'est toujours un moment redoutable pour un père. Débarrassé des soins de l'enfance, il retombe dans des appréhensions d'autant plus fondées que le début d'un jeune homme décide le plus souvent du reste de sa vie. Tous les points demandent une attention fatigante et continuelle. Ses penchans, ses sociétés, sa santé, sa fortune, doivent être l'unique occupation d'un père. La fougue des passions l'emporte à tout instant, et pour le retenir, il faut éviter avec autant de soin la sécheresse du pédant, que la familiarité d'une trop grande confiance. Madame de Mercour me fut d'un grand secours dans ce pénible emploi. Il est donné aux femmes d'ajouter des grâces à la raison, qui la persuadent et qui corrigent l'aridité de ses conseils. Mon fils se formoit chez madame de Mercour ; il y prenoit le goût de la bonne compagnie, le bon ton, deux points essentiels pour un homme du monde. Le destinant à la guerre,

je partageai le travers de tous les pères qui, pour se perpétuer, marient leurs enfans avant qu'ils sachent ce que c'est qu'un engagement, et quels sont les devoirs auxquels la société les oblige. Je fis épouser à mon fils une fille de qualité fort riche. Ce mariage fut approuvé de tout le monde. La naissance et les richesses sont le deux convenances qu'on calcule en pareil cas. Le caractère personnel, ni celui des familles, n'entrent jamais poùr rien dans cet arrangement.

Peu de temps après le mariage de mon fils, la guerre se déclara. Il y eut une nombreuse promotion, dans laquelle je fus compris. Peu flatté de voir mon nom confondu dans une si grande liste que beaucoup de noms déshonoroient, je menai mon fils avec moi. La campagne commença par un siège, qui donna le temps aux ennemis de se rassembler et de venir le troubler. Nos généraux se résolurent à donner une bataille, où nous nous trouvâmes Darcenville et moi placés à la même division. Nous avions devant nous un bois. L'officier général qui nous commandoit ayant été tué, Darcenville, avec son régiment, s'engagea dans ce bois assez imprudemment. Il en sortit un feu terrible. Alarmé du danger de mon ami, je vole à son secours. Plus pressé de le dégager que songeant au bien de la chose, je pris avec mon régiment l'ennemi en flan c, et je le culbutai. Mon attaque eut le pl us grand succès. Ce

bois couvroit la gauche des ennemis, que l'on enfonça sans peine, quand nous eûmes emporté le bois.

Je ne pus jouir de la suite de mon avantage : je reçus un coup de fusil au travers de la cuisse, qui me fit rester sur le champ de bataille au débouché du bois. Je ne faisois que de tomber, lorsque j'aperçus Darcenville. Il n'avoit plus trouvé d'obstacles, et s'efforçoit de gagner la tête. « Courage ! mon ami, lui criai-je ; achevez ce que votre danger et mon amitié m'ont fait entamer. — Ah ! vous êtes blessé, me dit-il en courant à moi ! l'êtes-vous dangereusemant ?— Non, lui répondis-je, ce ne sera rien. » Je crus remarquer du changement dans sa physionomie. « Je suis au désespoir, me dit-il, de ne pouvoir rester avec vous ; mon devoir m'oblige de vous quitter. » Quoique son discours me parût assez simple, cependant l'air qu'il avoit ne me le parut pas. J'avois trop reçu de preuves de son amitié, pour en inférer autre chose, si ce n'est que cette altération lui venoit de la chaleur du combat. Comme nous demeurâmes maîtres du champ de bataille, je fus bientôt emporté. Beaucoup de gens de ma connoissance vinrent me voir. J'attendois toujours Darcenville : il ne paroissoit pas. L'inquiétude me prit qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. J'en demandai des nouvelles. « Comment ! me répondit-on, vous ne savez pas qu'il est allé porter à la cour la nouvelle du gain de la ba-



LE SPLEEN

Ah ! vous êtes blessé, me dit-il, en courant à moi !...

taille? « C'est bien la moindre chose, ajouta-« t-on, qu'on pouvoit faire pour lui. Nous « devons le bonheur de cette journée à la ma-« nœuvre brillante qu'il a faite. » Ce propos m'étonna. Je fus surpris de ne m'entendre citer pour rien dans ce mouvement. Je me tus. Cependant le général me vint voir, le lendemain. Dans le compliment qu'il me fit, il ne me parla que de ma blessure et ne me dit mot sur ma conduite de la veille. Ce silence augmenta ma surprise. Je priai sa suite de me laisser seul avec lui. Quand nous fûmes tête-à-tête, je lui demandai raison de cet oubli de ma manœuvre, et de la conduite de mon régiment. Je reconnus, par ses réponses, que Darcenville avoit rapporté l'affaire totalement à son avantage, et qu'il n'avoit parlé de moi que comme d'un homme qui s'étoit avancé pour le soutenir et qui même n'avoit eu que peu de part au succès, ayant été blessé dès le commencement.

Quoique ce fût un coup de foudre pour moi, que de me voir trahi par l'homme du monde que j'aimois et que j'estimois le plus, je rassemblai le peu de force que j'avois pour apprendre au général la vérité du fait. Je ne le persuadai point : il me dit seulement que, dans l'épaisseur du bois, il m'avoit été difficile de juger de la totalité de la manœuvre ; que lorsque les troupes étoient débouchées dans la plaine à la poursuite de l'ennemi, Darcenville avoit la tête. Il s'en tint à ce propos et me

quitta brusquement sans vouloir m'entendre. Quand je fus seul, j'eus tout le temps de m'abreuver de l'amertume de ma situation. Cependant, je pris le parti de me taire, ne pouvant me persuader que Darcenville eût eu vis-à-vis de moi cette conduite infâme. Je craignis de lui faire tort, et je voulus qu'il s'expliquât avant de le condamner.

Moi. — Quoi, monsieur! seroit-il possible que cet homme dont vous m'avez fait un portrait avantageux se fût oublié jusque-là?

L'Inconnu. — Hélas! oui, monsieur. Profitant de mon absence, il s'étoit attribué l'action qui m'appartenoit. Sans pudeur il reçut une récompense qui m'étoit due; il eut un grade, comme c'est assez l'usage quand on apporte de ces sortes de nouvelles; et pour qu'il n'y manquât aucun désagrément, il étoit mon cadet.

Moi. — Ah! je déteste Darcenville.

L'Inconnu. — Voilà les hommes: il y en a bien peu d'intacts sur tous les points. Plus vertueux par amour-propre que par principe, l'honnêteté les guide dans les choses indifférentes; mais la passion dominante absorbe tout, et fait paroître le cœur humain tel qu'il est. Que Rousseau l'a bien dit!

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et le héros s'évanouit.

Darcenville étoit ambitieux; l'ambition lui fit tout sacrifier. Il ne fut pas long-temps absent

de l'armée : il vint me voir à son retour avec une confiance qui me confondit. Je ne pus soutenir plus longtemps son audace ; j'éclatai. Loin qu'il parût embarrassé de mes reproches, il fit l'étonné de mes prétentions et nia les faits. Il se glissa bientôt de l'aigreur dans notre conversation, à laquelle je coupai court, en lui disant que j'avois besoin de repos, et que je le priois de ne plus se donner la peine de me rendre visite.

Je n'avois plus de ménagemens à garder. Je fis venir les officiers de mon régiment, que j'informai de ce qui se passoit. Comme c'étoit autant leur cause que la mienne, ils s'ameutèrent et tinrent beaucoup de propos. Le régiment de Darcenville, par la même raison, prit parti ; il y eut plusieurs combats particuliers. Cet événement fit grand bruit dans l'armée : toutes les voix se réunirent pour Darcenville. Afin de satisfaire ses vues, il s'étoit fait créature de beaucoup de gens ; et moi, par la vie particulière que j'avois toujours menée, j'avois à peine des connoissances. Car, à la guerre comme dans le monde, ce n'est jamais le fait, mais la prévention du plus grand nombre, qui décide la totalité. D'ailleurs, ma réclamation avoit été tardive, et cela précisément sembloit déposer contre moi. Dans les comptes que Darcenville avoit rendus à la cour, il avoit eu l'art d'attribuer tous les succès aux dispositions du général qui, par récompense, prit parti pour lui. Il écrivit au ministre contre moi. J'en reçus une

lettre très sèche, où j'étois réprimandé sur ma mauvaise foi, sur la zizanie que je semois entre deux régimens. J'en fus piqué, je lui répondis avec la dernière vivacité ; ce qui me valut encore une lettre plus dure. Il me mandoit que, sans l'état où j'étois, il m'enverroit dans une citadelle.

Je pris la résolution, dès ce moment, de quitter. Malgré tous les chagrins que j'avois, ma blessure faisoit tant de progrès en bien, que je fus bientôt en état de me mettre en chemin pour retourner à Paris. Aussitôt que j'y fus arrivé, j'envoyai ma démission, qui fut reçue. J'aurois abandonné sans doute avec regret un métier pour lequel j'avois toujours ressenti de l'inclination, si je n'avois reconnu que, pour avancer, il faut plutôt songer à se faire des protecteurs, qu'à se distinguer, en servant avec valeur, avec intelligence; et ce moyen ne me convenoit point. Madame de Mercour prit la part la plus vive à tout ce qui m'étoit arrivé. Mais, comme son caractère étoit de penser avec force, elle me parla plus en philosophe, qu'en amie tendre. Elle me dit que ce que j'éprouvois n'étoit qu'un de ces revers dont la société des hommes est remplie; qu'il devoit me servir de leçon pour m'apprendre à me suffire à moi-même, à savoir braver le jugement des autres, lorsque je n'avois rien à me reprocher ; à chercher au fond de mon cœur une tranquillité que je ne trouverois jamais parmi les vices et les

passions qui gouvernent le monde. Elle avoit raison. Je le sentis, et je commençois à voir ma position avec indifférence, lorsque je retombai dans un autre chagrin qui me fut extrêmement sensible. Je crois vous avoir dit que j'aimois mon fils avec une tendresse extrême, qu'il justifioit par son mérite et par les sentimens qu'il avoit pour moi. Dans les arrangemens de son mariage, il avoit été décidé qu'il logeroit chez les parens de sa femme, dont il devint tellement amoureux, qu'il ne la quittoit presque point. Je ne le voyois que plus rarement, à mon grand regret; mais, sachant que les flammes conjugales s'amortissent assez promptement, je me persuadai que cette vivacité ne seroit pas de longue durée : je me trompois. La femme de mon fils, outre qu'elle avoit des droits pour plaire, étoit dévote; titre suffisant pour prendre une autorité absolue dans le ménage. La dévotion rendant une femme intacte sur le point qu'elle pense devoir à son mari, elle se croit, dès ce moment, dispensée des soins et des complaisances par lesquels elle le dédommage quelquefois de la foi violée. Fière d'être sans reproche, elle se conduit avec despotisme, le maîtrise, et souvent le rend plus malheureux, que si elle étoit infidèle. Au malheur près, voilà l'histoire de mon fils. Le joug n'est jamais pesant, quand on est amoureux. Il s'y soumettoit avec plaisir; mais, tout entier à sa femme, il suivit trop les indications inté-

ressées qu'elle lui donna. En le mariant, je lui avois abandonné une assez grande partie de mes biens propres, et j'avois gardé, sans stipuler d'échange, une terre qui me venoit de sa mère. Ce domaine me plaisoit; et je n'imaginai pas qu'au parti que je lui faisois, mon fils la répétât jamais. Je fus fort étonné, lorsqu'un jour, après avoir pris beaucoup de tournures qui marquoient son embarras, il me la redemanda. Quoique je fusse très piqué de son procédé, je me contins assez, pour lui faire voir avec douceur ce qu'il avoit d'irrégulier. Je lui dis nettement que je voyois bien que cela ne venoit pas de lui, mais de l'avarice de sa femme. Je cherchois à l'excuser; cependant il parut me quitter un peu honteux de sa démarche, en me promettant qu'il ne songeroit plus à cette affaire. Je ne puis vous exprimer ce que je sentis, lorsque, deux jours après, je reçus une assignation juridique, pour remettre cette terre. J'entrai dans la plus violente colère, et je me rendis sur-le-champ chez madame de Mercour, pour l'instruire de ce qui m'arrivoit. Elle me demanda froidement ce que je comptois faire : « Plaider, lui répondis-je; déshériter mon fils, « et ne le revoir de ma vie. — Voilà précisé- « ment ce qu'il ne faut pas faire, me dit-elle. « Outre qu'il faut toujours éviter de plaider « contre ses enfans, la terre appartient à votre « fils; vous devez la lui rendre. Quant à le « déshériter, comme c'est l'acte de la plus grande

« sévérité paternelle, ajournez-le. Vous êtes « furieux dans ce moment; attendez pour voir « s'il ne rentrera pas en lui-même, s'il se lais-« sera toujours conduire par sa femme. Quant « à lui défendre votre présence, il le mérite. » Madame de Mercour étoit un dieu pour moi. Je me conduisis selon l'avis qu'elle me donnoit, sans que mon fils parût touché. J'en eus un chagrin si vif, que le temps même n'y put apporter aucun soulagement. Il n'y avoit point de distraction que madame de Mercour n'imaginât pour me tirer de l'état de tristesse où j'étois. Dans nos conversations, elle me rappeloit les principes philosophiques dont elle s'étoit utilement servie, lorsque j'avois quitté le service. Mais, cette fois-ci, le cœur étoit affecté; ce n'étoit que par un nouveau charme qu'on pouvoit l'occuper. Madame de Mercour étoit trop habile pour ne pas le sentir. Elle me donna la plus grande preuve de tendresse qu'elle pouvoit me donner, pensant comme elle le faisoit. « C'est « inutilement, me dit-elle, que j'ai tenté tous les « moyens possibles pour adoucir votre état. « Votre malheureuse étoile vous a forcé de « quitter un métier que vous aimiez. Vous aviez « un fils que vous chérissiez; il vous a manqué « cruellement : il ne vous reste plus que moi, « qui ne veux vivre désormais que pour vous « tenir lieu de tout ce que vous avez perdu. Vous « avez désiré ma main. Je l'ai refusée, tant que « j'ai pensé que vous pouviez être heureux sans

« elle. Mais je vous aime trop, pour ne pas « vous l'offrir dans ce moment, où je crois « qu'elle peut contribuer à votre satisfaction, « à votre bonheur. Je connois la façon dont « vous m'êtes attaché; ce lien sera pour votre « cœur une nouvelle jouissance qui, j'espère, « le détournera de la douleur dont il est acca- « blé. ». Pénétré d'admiration et de reconnoissance du procédé de madame de Mercour, je ne voulus point abuser du sacrifice qu'elle me faisoit. « Non, madame, lui dis-je, je n'accepte- « rai point cette offre généreuse. Je sais votre ré- « pugnance pour le mariage; je me reprocherois « éternellement de me rendre indigne de votre « tendresse, si je ne la combattois point. — « Vous me connoissez peu, reprit-elle. La fran- « chise et mon cœur ont toujours été les mo- « biles de ma conduite. Il m'en coûtera plus « de vous voir malheureux, que de perdre ma « liberté. Soit que votre état m'attendrisse, soit « que je vous aime davantage, la chaîne du « mariage ne m'effraye plus : voilà la véritable « situation de mon âme. » Je désirois trop cette façon de penser de madame de Mercour, pour être difficile à convaincre. Je me rendis, et je l'épousai, sans ce faste et cet appareil toujours embarrassans pour ceux qui représentent, et très ennuyeux pour les autres. Nous nous renouvelâmes au pied des autels, et devant deux amis communs, des sermens que nous nous étions faits mille fois, d'autant plus sincères et

solides, que, de leur durée, dépendoit notre félicité réciproque. Madame de Mercour ne s'étoit point trompée. La possession d'une femme que j'avois autant de raison d'estimer effaça bientôt le chagrin auquel j'avois été livré. J'eus même la satisfaction d'apprendre que ma belle-fille étoit au désespoir de mon mariage, craignant que de nouveaux enfans ne la frustrassent de biens encore assez considérables.

Cependant la vivacité des premiers instants amortie, où l'envie de se plaire mutuellement fait toujours céder la volonté de l'un aux désirs de l'autre, l'accomplissement de son propre désir commence à parler plus haut que le contentement de ce que l'on aime : en un mot, la personnalité reprend ses droits. De là, de petites dissensions plus ou moins fortes, qui toutes cependant n'ont aucune suite. Ce sont des piqûres d'épingle ; mais elles se répètent à chaque instant. Ce n'étoient là que les inconvéniens inséparables de quelque situation que ce soit : le sort, qui n'a jamais cessé de me persécuter, me réservoit à de plus grands maux : ils ne tardèrent pas à se faire sentir.

Madame de Mercour, ou ma femme si vous voulez, pour augmenter ses revenus, avoit mis tout son bien à fonds perdu, suivant en cela le système du siècle, qui s'est défait du respect de nos pères pour les possessions de leurs ancêtres, et qui fait envisager, lorsqu'on n'a point d'enfans, le bien dont on jouit comme un pré-

sent de la fortune dont on peut disposer. Mais la faute qu'elle avoit faite, c'étoit de tout mettre sur un fameux partisan du temps, dont le crédit, à la vérité, devoit donner de la confiance, mais qui manqua le lendemain d'une fête magnifique. Ce coup fut assommant pour elle. En vain, je lui représentai que mon revenu nous suffisoit à tous les deux ; que nous ne ferions aucun retranchement, et qu'elle devoit croire que j'allois prendre des arrangemens pour que, si je mourrois, il lui restât un sort heureux. Dans ses réponses, quoique tendres, je connus qu'elle regardoit avec peine la nécessité de dépendre de moi. En effet, quoiqu'elle m'aimât beaucoup, cela devoit l'inquiéter. Il n'y a point de sentiment à qui ne cède le désir de la liberté qui règne au fond de tous les cœurs ; et rien ne tend autant à l'esclavage que la privation des biens, puisque, par eux, nous nous procurons despotiquement ce que nous pouvons souhaiter, sans être tenus à ces soins onéreux que la pauvreté reconnoissante échange contre le bienfait.

Je ne m'occupai que d'écarter des regards de ma femme tout ce qui pouvoit lui rappeler sa situation. Non seulement l'abondance régnoit autour d'elle ; mais même je ne négligeai pas ce superflu si critiqué, si désiré. Mes présens étoient reçus avec tendresse et douceur, mais avec un fond de tristesse qui détruisoit le plaisir que j'avois à les faire. J'étois d'autant plus

contraint dans ma conduite avec elle, que je n'osois chercher à combattre sa façon de penser. Ç'auroit été montrer sans cesse le bienfaiteur, blesser sa délicatesse, entamer des conversations embarrassantes pour tous deux, sans espoir de convaincre. Je me sentois consumer moi-même de l'état de ma femme, sans oser m'en plaindre : ce qui mettoit une fâcheuse contrainte dans notre commerce. Né, comme je vous l'ai déjà dit, pour réfléchir, et pour réfléchir tristement, je conclus, de tout ce que j'éprouvois, que se rapprocher de quelqu'un qui nous plaît, ce n'est point se procurer un agrément dans la vie ; c'est ajouter les chagrins de ce que l'on aime à ceux que nous éprouvons personnellement, sans espoir d'en être pleinement dédommagé par le partage des événemens heureux ; la somme de ces derniers ne pouvant jamais entrer en comparaison avec celle des contrariétés et des malheurs.

Plus une âme est forte, et plus elle s'abat aisément, lorsqu'elle est une fois affectée. Ma femme ne put résister au chagrin qui la minoit. Elle tomba dans un état de langueur. Les remèdes ne firent qu'avancer sa fin. La sentant approcher, elle me tint un discours qui ne sortira jamais de ma mémoire.

« C'en est fait, me dit-elle, je touche au terme
« de mes maux. Ils m'ont été d'autant plus durs
« à supporter, que, vous connoissant comme je
« le fais, je m'en suis reproché la cause. La

« mort ne m'effraye point, et je ne regrette que « vous. Mais je vous avoue que je suis inquiète « sur ce que je vais devenir. L'idée de l'immor« talité de l'âme me flatte par un instinct dont « j'aurois peine à rendre raison; mais l'incer« titude où je suis sur sa nature me gêne. Si je « dois recommencer une nouvelle carrière, que « sera-t-elle? — Voulez-vous, lui dis-je, que je « fasse venir de***? (C'étoit un homme de beau« coup d'esprit, très grand directeur.) — Et que « me dira-t-il? répondit ma femme. Il me par« lera de justice divine, de contrition, d'espé« rance, et de lieux communs qui ne me per« suaderont rien. Je ne sais si je mérite des « récompenses; mais je suis bien sûre de n'avoir « pas mérité des punitions éternelles. — Eh « bien! repris-je, aimeriez-vous mieux causer « avec M. de la Roche? » (M. de la Roche étoit un homme qui la connoissoit depuis son enfance, philosophe savant et d'un esprit profond.) — « Non, me répondit-elle; j'estime « M. de la Roche, et j'aime sa société; mais « c'est un matérialiste entêté qui prend des in« dications pour des preuves, qui se couvre de « plus de bonne foi, qu'il n'en a peut-être au « fond de son cœur. Ce n'est point un homme « qu'il me faudroit. Jamais les regards des « hommes ne pénétreront le mystère que je vou« drois approfondir. Mais, ajouta-t-elle, après « s'être tue un moment, pourquoi chercher à « lever un voile qui va tomber? Je dois mes

« derniers instans à d'autres soins »; et, reprenant un visage riant, elle m'accabla des marques de la plus vive tendresse; elle me donna des conseils sur mes affaires. « Vous avez tou-
« jours été malheureux, me dit-elle; que j'em-
« porte au tombeau la consolation de croire
« qu'en suivant mes avis, vous adoucirez votre
« sort. Croyez-moi, ne vivez plus que pour
« vous-même; éloignez-vous de la société,
« source de chagrins et de malheurs : surtout
« défendez votre cœur de tout attachement, de
« quelque espèce qu'il puisse être; vous éviterez
« bien des peines. Bannissez mon souvenir;
« cessez de vous tourmenter pour un être qui
« ne vous entendra plus, et qui ne peut plus
« rien pour vous. Si, malgré vous, mon idée se
« retrace à votre mémoire, que celle de mes
« dernières paroles vous revienne avec elle; elles
« renferment des vérités dont je souhaite bien
« ardemment que vous soyez convaincu. »

Ma femme fit encore quelques arrangemens pour ses gens. Ensuite, se sentant fatiguée, elle me pria de la laisser seule. Depuis cette conversation, s'affoiblissant d'instant en instant, elle atteignit le moment fatal où l'on m'interdit l'entrée de sa chambre. Je ne fis aucune question, craignant qu'on ne m'annonçât un malheur dont je ne pouvois douter. J'allai me renfermer dans la mienne, où, vis-à-vis de moi-même et plongé dans une rêverie douloureuse, je me rendis compte de tout mon mal-

heur. Je n'étois point au désespoir; mais je m'abreuvois d'une amertume tranquille, peut-être plus affreuse. Je passai plusieurs jours dans cet état, sans songer seulement que j'existasse. Les dernières paroles de ma femme se présentèrent sans cesse à mon esprit; et les premières pensées qui me vinrent sur ce que j'allois devenir furent de suivre ses conseils. Ayant perdu la seule amie que j'eusse au monde, abandonné de mon fils, qui ne me donna pas le moindre signe d'intérêt dans cette occasion, je pris le parti de me retirer dans une de mes terres et d'y vivre absolument seul.

Les chagrins les plus cuisans s'effacent à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque qui les a fait naître : j'éprouvai la loi générale. Quoique je fusse toujours affecté du souvenir de mes malheurs, cependant il se trouva bientôt dans ma journée des momens de vide : l'étude me parût propre à les remplir. Je donnai la préférence à l'histoire, comme moins fatigante et plus capable d'occuper agréablement. Je m'en dégoûtai très vite, en apercevant la plupart des faits les plus intéressants, détruits avec évidence par les critiques. J'y substituai la physique; j'y vis des phénomènes curieux; mais n'y rencontrant que des effets sans principes, je l'abandonnai promptement. L'histoire naturelle ne m'offrit qu'une nomenclature. La métaphysique ne m'arrêta que peu de temps; je me perdois

dans des conséquences obscures, tirées d'une hypothèse vague. La géométrie, en satisfaisant mon esprit, absorboit mes facultés. La morale, en me dévoilant le cœur des hommes, me reproduisoit le tableau de mes chagrins. Le choix nécessaire dans les ouvrages d'esprit me faisoit trop acheter ceux qui méritoient mon suffrage; en un mot, je ne rencontrai point dans l'étude ce que je m'en étois promis.

Je cherchai dans les goûts ce que je ne pus trouver dans les occupations. J'eus des chiens, des tableaux, des porcelaines, enfin, de toutes ces inutilités agréables ou bizarres qui font le mérite de tant de gens, ce ne fut pour moi que de nouveaux sujets de peine. Une chute que je fis à la chasse, où je me cassai un bras, me détermina, sans hésiter, à me défaire de mon équipage. Je renonçai de même à tirer, d'après le malheur que j'eus de crever les deux yeux à mon *guenard,* caché par un buisson. Sur le renom de ma collection de tableaux, plusieurs amateurs vinrent la voir : j'eus le chagrin d'entendre condamner la plus grande partie de ceux que j'estimois davantage à n'être que des copies, et de passer, dans leur esprit, pour un ignorant et pour une dupe. Un seul eut leur approbation; mais un valet maladroit, voulant exécuter quelques changemens que j'avois ordonnés, laissa tomber dessus une échelle qui le déchira du haut en bas, et le mit hors d'état d'être raccommodé. Il me restoit mes

porcelaines. Une seule nuit m'en priva. Un pan de la boiserie du salon où je les avois arrangées, s'étant détaché, les mit en poussière.

Moi. — Il faut avouer que vous êtes né sous une malheureuse étoile.

L'Inconnu. — Oui, je conviens qu'il est rare de trouver, dans la vie d'un seul homme, un assemblage aussi funeste de choses fâcheuses. Mais enfin, monsieur, je n'ai fait qu'éprouver les malheurs attachés aux différens genres de vie que j'avois embrassés, et par là, succomber aux dangers auxquels chacun est exposé. La nature est sage, en nous donnant la raison, de lui avoir opposé les passions qui la font taire, et surtout l'espérance que rien ne peut détruire; sans quoi tout homme parvenu à la connoissance des choses auroit bientôt cessé d'être.

Moi. — Est-ce que l'idée ne vous en est jamais venue?

L'Inconnu. — Pardonnez-moi; mais, soit instinct, soit foiblesse, après en avoir pris plus d'une fois la résolution, j'en ai toujours remis l'exécution au lendemain. Je hais la société des hommes; mais je n'ai jamais craint leurs regards, parce que je n'ai jamais rien fait qui m'ait mis dans ce cas-là. Accoutumé de bonne heure aux coups du sort, ils n'excitent point en moi le désespoir. Otez ces deux motifs, on ne se tue point.

Voyant que je ne pouvois être heureux, je voulus essayer d'en faire. Témoin dans ma

terre des persécutions qu'endurent les malheureux agriculteurs pour la perception des impôts auxquels le luxe et les besoins de l'État les ont condamnés, j'essayai de les protéger et de les soulager. Je parlai quelquefois en leur faveur à ces tyrans domestiques, à ces despotes durs et paresseux, à qui les malheurs multipliés d'une société trop étendue ont fait confier l'autorité du maître, aux intendans, en un mot, qui me prouvèrent la nécessité de cette loi cruelle, inséparable de tout ordre quelconque, le sacrifice de l'intérêt particulier, pour le bien général. Forcé de céder à la justesse du principe, je voulus du moins suivre ce que me dictoit l'humanité : je payai pour mes paysans, afin de les sauver de la barbare exécution à laquelle ils échappent rarement, me réservant de me faire rembourser, selon les moyens qu'une récolte heureuse ou malheureuse fourniroit à chacun. La reconnoissance générale marqua le premier moment qui suivit le bienfait. Les murmures prirent sa place, lorsqu'à la fin de l'automne, j'exigeai le payement de ceux qui voyoient fructifier leurs travaux; tandis que je le remis aux autres qui avoient essuyé quelques revers. Cette générosité sage me valut des railleries injustes; elle excita des jalousies entre mes vassaux. Une seconde année, j'eus pour eux les mêmes bontés, elles produisirent une fainéantise générale, qui me força de les abandonner à leur sort. J'y fus d'autant plus poussé,

que j'éprouvai d'eux un trait de méchanceté qui me révolta. Non seulement je faisois de grosses avances à mes paysans, mais, me plaisant à leur prodiguer mes secours, lorsque quelqu'un d'eux avoit un mauvais terrain, je le troquois contre un des miens, de bonne qualité, jusqu'à ce que la dépense que je faisois dans ma nouvelle acquisition l'eût fertilisée. Il est vrai que j'exigeois de ceux sur qui j'étendois mes bontés un travail assidu, pour faire valoir le terrain. Ayant repris un jour très aigrement un fainéant qui n'avoit point rempli mon intention, je lui citai l'exemple d'un de ses camarades qui, par ses soins, étoit au moment de faire une récolte abondante. Croiriez-vous que cet homme eut la méchanceté, pendant la nuit, de ravager le champ qui l'accusoit de négligence? Le fait avéré, j'eus recours à cet horrible moyen où la perversité des hommes les a réduits: au supplice. Je fis mettre le coupable au carcan. Loin d'être touché de sa faute, il ne fut qu'aigri par la punition; et pour s'en venger, il coupa dans mon verger deux cerisiers que j'aimois beaucoup, pour la grosseur et la qualité du fruit qu'ils me rapportoient; après quoi, ce brigand abandonna le pays.

La chose en elle-même étoit de peu d'importance; mais, scrutateur malheureux du cœur de l'homme, il fallut me rendre à l'évidence et perdre l'espérance de lui trouver une autre na-

ture, dans quelque sphère que j'allasse le chercher. L'épreuve que j'en faisois n'étoit pas le seul chagrin auquel je fusse livré : l'amour vint encore troubler des jours qui sembloient n'être plus faits pour lui; l'amour, qui pénètre dans les cœurs les plus glacés, dans les retraites les plus obscures; dont les trompeuses faveurs nous donnent des instans qui semblent nous élever au-dessus de l'humanité, pour nous plonger dans des abîmes de maux et d'inquiétudes, que son séduisant empire sait encore nous faire chérir et regretter!

Catherine, la fille de mon jardinier, fut l'écueil dont ne put me préserver une longue suite de réflexions et de malheurs. Elle étoit dans cet âge où les grâces de la jeunesse ajoutent encore aux bienfaits de la nature. Sa figure me plut, et me fit souhaiter de connoître son caractère. La naïveté de sa conversation agit sur mon cœur, sans que je m'en aperçusse. Il y avoit déjà long-temps que je la regardois avec les yeux d'un amant, que je ne croyois encore la considérer qu'avec ceux d'un philosophe. Lorsque je vis le piège, il étoit trop tard pour m'en débarrasser. En vain, la raison m'avertissoit du peu de droit que j'avois pour plaire à Catherine et pour la fixer; la passion me montroit l'autorité que j'avois sur elle, et l'illusion alloit au point de me flatter que le sort que je pouvois faire à cette jeune fille suffiroit pour décider son inclination, si ce n'étoit

par goût, du moins par reconnoissance : comme si l'inclination recevoit d'autres lois que d'elle-même! Je poussai l'aveuglement jusqu'à me méprendre aux déférences que Catherine avoit pour moi, déférences qui n'étoient que l'effet de sa position et de la mienne. On ne manque de présomption, dans aucun temps de la vie.

Je ne tardai pas à me désabuser. Un soir que j'étois resté jusqu'à la nuit dans mon parc, en passant, j'entendis du bruit dans le bois : j'y portai mes pas, et j'aperçus, à la faveur du peu de jour qui restoit, un homme se sauvant; en même temps, j'entendis les feuilles remuer assez près de moi. Je courus avec précipitation, pour saisir quelqu'un qui sortoit de derrière un buisson; ignorant qui je tenois, je le demandai plusieurs fois, sans qu'on me répondît. Curieux de le savoir, j'entraînai cet inconnu dans la première allée. Que devins-je, lorsque je vis que c'étoit Catherine? Les idées les plus tumultueuses et les tableaux les plus désespérans se peignirent à mon imagination. Je n'avois pas la force de lui parler. Catherine cependant étoit à mes genoux; tremblante, elle sembloit attendre son arrêt. L'objet qu'on aime, dans cette situation, attendrit toujours. Je la relevai, je tâchai de la rassurer. « Quel est cet homme qui s'est enfui », lui demandai-je? Un torrent de larmes fut sa réponse, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire avouer que c'étoit Thomas, le fils d'un de mes fermiers, qui méritoit, il faut

en convenir, et par son âge et par sa figure, d'avoir la préférence sur moi. « Mais, lui dis-je, que faisiez-vous avec Thomas, à l'heure qu'il est, dans le bois ? — Hélas ! monsieur, me ré- « pondit-elle avec ingénuité, c'est que nous « nous aimons; et nous serions déjà mariés, « sans mon père qui ne veut pas y consentir, « parce qu'il dit que cela vous feroit de la peine; « il m'a même défendu de parler à Thomas, et « c'est pour cela que nous venons dans cette « cache, pour nous voir. » La simplicité de cette réponse, en me perçant le cœur, me désarma. « Allez, lui dis-je ; ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver. Je vous en garderai le secret, de mon côté. »

L'âge émousse nos sens pour les plaisirs, et nous laisse toute notre sensibilité pour les chagrins. Je l'éprouvai par l'état violent où je me trouvai, après le départ de Catherine. Je la suivis des yeux, et jamais elle ne me parut avoir plus de grâces. L'amour m'offrit cent moyens pour l'enlever à mon rival; mais la cruelle raison vint bientôt détruire tous mes projets. Elle me fit voir que Catherine étoit juste, en me préférant Thomas ; qu'en vain j'userois de mon autorité, qu'elle ne me rendroit que le tyran du cœur de cette fille, et que je n'en serois jamais le possesseur. Puis, m'offrant le miroir de la vérité pour me montrer mes rides, elle ajouta le regret à toutes les agitations auxquelles j'étois en proie. Enfin, elle voulut le

triomphe de mes sentimens, et que j'unisse ces deux amans.

Lorsqu'on consent aux sacrifices qu'elle ordonne, l'amour-propre fait jouir d'une sorte de satisfaction qui nous en dédommage en quelque façon, du moins, pour les premiers instans. Je me sentis beaucoup plus tranquille, après que j'eus pris ce parti.

Dès le lendemain, j'envoyai chercher le père de Catherine et celui de Thomas. Un mariage, aux champs, est bientôt conclu, sur-tout lorsque le seigneur se charge de la dot. J'unis Catherine à ce qu'elle aimoit, et je m'en consolai, en pensant avoir fait deux heureux : je me trompois.

Non seulement, je dotai la mariée, mais je donnai tout ce qu'il falloit pour mettre ces deux époux en ménage. Peu de temps après leur mariage, passant un soir devant leur maison, j'entendis des plaintes. J'y entrai : je vis un spectacle qui m'attendrit jusqu'au fond de l'âme : Catherine échevelée, couverte de sang, qui faisoit des efforts inutiles pour s'opposer aux coups de Thomas, dont la raison étoit troublée par le vin. Dans le premier mouvement de ma colère, je maltraitai Thomas. Ensuite ayant voulu savoir le sujet de la querelle, le tort me sembla de son côté. Catherine auroit paru difficilement coupable à mes yeux; je l'aimois toujours. Le moment du triomphe étoit passé. L'amour-propre avoit perdu ses

droits; la passion avoit repris les siens; et si j'avois gagné sur moi d'amortir les mouvemens violens, j'éprouvois une privation qui remplissoit mes jours d'amertume.

Je me pressai de sortir d'un lieu où tout m'affligeoit; mais mon âme étoit trop affectée pour ne pas me livrer aux réflexions les plus tristes. « Il n'y a donc point d'état, me dis-je à moi-même, où le malheur ne se rencontre sous des formes différentes! A la ville, la perfidie feroit couler les larmes de Catherine; ici, c'est la brutalité. Puisque la société des hommes est la même par-tout, fuyons-la, fuyons loin d'elle, à jamais. »

Entre tous les lieux qui s'offrirent à mon imagination, pour m'éloigner des hommes, Paris me parut le meilleur, pour être à l'abri de leur commerce. La grande quantité des gens qui l'habitent et d'occupations qui se succèdent donnent la liberté d'y vivre ignoré dans la retraite, sans éprouver l'horreur de la solitude. Depuis près de deux ans que j'y suis, vous êtes le premier homme à qui j'aie parlé.

A cet endroit du récit de l'Inconnu, l'heure qui sonna nous avertit qu'on alloit fermer les portes des Tuileries. Nous fûmes obligés de nous séparer. Je lui demandai si je pouvois me flatter de le voir quelquefois dans le même lieu? Il me le promit; mais il ne me tint point

parole. Depuis ce jour, je ne le rencontrai plus; et quelque perquisition que j'aie faite, il ne m'a pas été possible d'en avoir des nouvelles.



LES

AMANS SOLDATS



LES
AMANS SOLDATS[1]



IL vient de m'arriver une aventure dont je suis encore tout attendri. Vous savez que je me mêle du détail du régiment de mon neveu, qui n'est pas encore en âge de le commander. Un officier de ce régiment vint hier chez moi pour me rendre compte d'un détachement à la tête duquel il s'étoit battu. Dans le détail qu'il m'en

1. Écrit au camp de....., en 1742. Ce récit n'est pas une fiction; et le héros de l'aventure est devenu maréchal de camp, après s'être conduit avec distinction, à la bataille de Lawfeld.

a fait, il m'a dit qu'au moment où les coups de fusil commençoient, en examinant sa troupe, il avoit aperçu dans les rangs une jeune fille d'environ quinze à seize ans, d'une extrême beauté, malgré les haillons dont elle étoit couverte; qu'ayant voulu la faire retirer, elle s'étoit obstinée à rester, disant qu'elle aimoit mille fois mieux mourir que d'abandonner *la Roze*, soldat d'une très jolie figure, à côté duquel elle étoit.

« Quoique touché de cet événement, ajouta l'officier, j'avois dans cet instant des soins importants qui m'occupoient. Cependant, ils ne m'empêchèrent pas de jeter les yeux sur cette fille, par un mouvement de pitié que je ne pouvois refuser à son âge, à ses charmes. Quelques momens après, j'ai vu tomber *la Roze* d'un coup de fusil au travers du corps, et cette jeune fille, les yeux baignés de larmes, le relever, et pour ainsi l'emporter, avec des marques de sa tendresse et d'un courage au-dessus de ses forces. Lorsque nous eûmes poussé les ennemis, désirant la connoître, j'ai fait venir un sergent à qui j'ai demandé ce qu'elle étoit. Il m'a répondu qu'elle se nommoit *Julie*, mais qu'il n'en savoit pas davantage. » Ce récit n'a fait qu'augmenter ma curiosité. J'ai chargé cet officier de tâcher de pénétrer le mystère et de m'en informer. Il est revenu ce matin me dire qu'il avoit fait de vains efforts; que, de quelque façon qu'il s'y fût pris, *la Roze* s'étoit obstiné

à garder le silence, et qu'il n'avoit pu tirer que des larmes de *Julie ;* que cependant l'un et l'autre demandoient à me parler. Le désir d'apprendre ce que je commençois à souhaiter ardemment de savoir, autant que l'envie de leur être de quelque utilité, m'ont fait rendre en diligence à l'endroit où cet officier m'a conduit. Par discrétion, il m'a laissé pénétrer seul dans une espèce d'étable où j'ai vu *la Roze* couché sur de la paille, la pâleur de la mort sur le visage; ce qui n'empêchoit pourtant pas d'y remarquer des traits agréables. *Julie* étoit à genoux à côté de lui, occupée de lui soutenir la tête d'une main, tandis que de l'autre, elle disposoit quelque chose pour qu'il fût plus commodément. Dès que je suis entré, elle s'est levée : j'avoue que sa beauté m'a frappé. Si son éclat paroît terni par la langueur et la tristesse, elle y gagne un air si touchant, qu'on ne peut se défendre d'en être ému. « La réputation dont vous jouissez, me dit *la Roze,* d'un ton de voix affoibli, m'a déterminé, Monsieur, en vous confiant mes secrets, à remettre en vos mains un dépôt qui m'est mille fois plus cher que la vie. Dans peu de temps, je serai pour jamais séparé de ce que la nature a produit de plus parfait. Ce que vous voyez d'attraits, ajouta-t-il en montrant *Julie,* n'est qu'une foible image des qualités que renferme le cœur de cette infortunée. Un amour malheureux nous a conduits l'un et l'autre dans le précipice. Je ne m'en

cès, libre de m'accorder *Julie*, m'annonça que bientôt il ne me resteroit plus de vœux à former. Ma joie fut d'autant plus vive, que je vis *Julie* partager mes transports. Est-il possible que, si près du bonheur, on ne puisse l'atteindre! Il s'éleva entre mon père et le Comte une contestation dans les arrangements d'intérêts qu'ils faisoient pour nous. Ce ne fut d'abord qu'une opinion différente : bientôt l'aigreur s'en mêla. Ils se dirent des choses piquantes, et, croyant avoir d'autant plus à se plaindre, qu'ils imaginoient être en droit d'exiger réciproquement plus de déférence, ils se brouillèrent tout à fait. Jugez de ce que je devins, lorsque mon père, m'ayant appelé, me tint ce discours : « Le procédé du Comte est « tellement outrageant, après toute l'amitié que « je n'ai cessé de lui témoigner, que je ne veux « plus entendre parler de lui. Mon fils, il faut « renoncer à *Julie ;* il vous en coûtera peut-« être mais je le veux. A votre âge, on oublie « sans peine une liaison de ce genre. Pour « vous en faciliter les moyens, j'ai pris la réso-« lution de vous envoyer à Paris, incessam-« ment. Je vous y suivrai : mais en attendant, « vous serez reçu chez un homme de mes amis, « à qui je vous recommanderai. »

« Foudroyé de cet arrêt, je restai immobile, et je me trouvai dans la même posture long-temps après que mon père, qui m'avoit quitté pour donner quelques ordres, m'eut

laissé seul. Mon premier soin fut de courir chez *Julie*. Comme j'allois entrer, j'entendis quelqu'un qui parloit assez haut. Je prêtai l'oreille, et je reconnus la voix de son père, qui lui disoit : « Ma fille, je partage votre douleur ; « mais dans la circonstance où nous sommes, « il ne me reste pas d'autre parti. » Quelques pas qu'il fit dans cet instant me forcèrent de me retirer avec précipitation, dans la crainte qu'il ne me rencontrât ; et, ne sachant trop par quel mouvement je redoutois sa présence, j'allai me cacher dans un lieu d'où je pouvois tout voir. Je l'aperçus qui sortoit de l'appartement de sa fille et j'y entrai. Je trouvai *Julie*, le visage baigné de larmes. Je me précipitai à ses genoux, je collai ma bouche sur une de ses mains. Nous restâmes long-temps dans cette attitude, sans pouvoir nous parler. Enfin je rompis le premier le silence. « C'en est donc fait, ma chère *Julie!* Je dois renoncer à vous! L'amour le plus tendre, le bonheur de notre vie ne peut rien sur des pères barbares que désunit un vil intérêt, qui l'emporte sur nous dans leur cœur. Que vais-je devenir? Qu'allez-vous devenir vous-même ? Un seul instant détruit l'espoir de tant d'années et nous livre à des maux qui n'auront point de fin ! — Vous pouvez juger, me répondit *Julie*, par l'état où je suis, de ce qui se passe dans mon ame. Mes jours vont être consacrés à la douleur : je n'en puis avoir d'heureux, puisque je ne suis plus à vous. Mon

père vient de m'ôter tout espoir ; il m'a déclaré que, demain au matin, il falloit partir pour ne vous revoir jamais. » Ces derniers mots de *Julie* me causèrent un désespoir mêlé de fureur. « Non, lui dis-je, je ne consentirai point à cette séparation cruelle. Pères injustes ! ne nous avez-vous donné le jour, que pour être nos tyrans ? Vos droits sont limités ; nous ne vous devons plus rien, dès l'instant que vous en abusez. Osez suivre, ma chère *Julie,* le conseil que m'inspirent ma tendresse et ma douleur. Fuyons ces pères dénaturés ; allons, sous un ciel plus tranquille, vivre l'un pour l'autre et jouir du bonheur de nous adorer. »

« *Julie* me parut effrayée de l'état dans lequel elle me voyoit, et du parti que je lui proposois. Sa douceur, sa timidité, ses principes, combattoient contre moi. Mais que ne peuvent point un amant aimé tendrement, et l'idée de le perdre sans retour ? Je triomphai de ses scrupules et de son caractère. Elle me promit de se trouver à l'entrée de la nuit à la porte du parc que je lui désignai. Pour moi, je ne songeai plus qu'aux préparatifs de notre fuite. J'étois trop agité pour réfléchir à ses suites ; je ne m'occupai que de l'idée de posséder *Julie.* Je pris sur moi tout ce que je pus d'argent ; j'en avois beaucoup à ma disposition. Mon père m'avoit chargé du détail de la dépense de sa maison, et de recevoir les revenus de ses fermiers, dont je lui rendois compte.



Paul Avril.inv. Imp. A. Quantin. Talnet sc.

LES AMANS SOLDATS

Nous marchâmes toute la nuit avec beaucoup de précipitation.

« A l'entrée de la nuit, je fus à l'écurie prendre un cheval. *Julie* n'étoit point encore au rendez-vous. Elle ne me laissa pas long-temps dans l'inquiétude. Je l'aperçus, et je sentis dans cet instant un tressaillement de joie qu'il me seroit impossible de rendre. Je courus au-devant d'elle, je la serrai dans mes bras. Mais, craignant d'être découvert, je me pressai de monter à cheval. Je la pris en croupe, et nous quittâmes des lieux autrefois témoins de notre bonheur, qui nous étoient devenus un séjour trop funeste.

« Nous marchâmes toute la nuit avec beaucoup de précipitation. Au jour, nous nous trouvâmes dans une plaine; comme je ne savois où j'étois, et que j'appréhendois de rencontrer quelqu'un qui pût nous reconnoître ou donner de nos nouvelles, je proposai à *Julie* d'aller nous reposer dans un petit bois qui n'étoit pas fort éloigné, et d'y attendre la nuit. Elle y consent. La nature y fut témoin de nos sermens et de nos transports. Si vous avez jamais aimé, ajouta le Marquis de***, vous devez connoître la vivacité de ces instans. Il est aussi difficile de les retracer, que d'en perdre le souvenir. Ce ne fut que l'approche de la nuit qui nous tira du charme dans lequel nous étions plongés. Nous remontâmes à cheval, et nous suivîmes le premier chemin que nous trouvâmes. Jusque-là, nulle réflexion ne m'avoit troublé. La nécessité de prendre un parti se présenta pour-

tant à mon esprit. Cette idée me fit envisager des difficultés, des dangers, et me jeta dans l'incertitude et l'agitation. Je tombai dans une rêverie profonde. *Julie* s'en aperçut; elle me demanda ce que j'avois. J'essayai en vain de lui cacher le désordre de mon ame; il fallut lui montrer ce qui s'y passoit, et qu'elle y lût l'impression que produisoit sur moi notre situation. « C'étoit hier, me dit-elle, que nous devions considérer tous les inconvéniens de notre démarche ; maintenant il n'est plus temps. Il ne nous reste qu'un parti, c'est d'opposer un courage invincible aux événemens auxquels nous allons être exposés. Ne croyez pas que ma fermeté vienne d'aveuglement sur l'avenir. Dans la résolution que nous avons prise, je risque plus que vous. Vous avez suivi le mouvement impétueux d'une passion, et vous n'aurez jamais que ce tort aux yeux du monde. Mais moi, j'ai sacrifié tous les préjugés, jusqu'à la timidité de mon âge et de mon sexe. J'ai trahi mon père. Il ne peut jamais me pardonner. Je n'ai donc de ressource que vous. Si je vous avois soupçonné de pouvoir jamais changer, certainement j'aurois été maîtresse de mon cœur. Cependant, il y a tant d'exèmples de l'inconstance des hommes, qu'il me seroit pardonnable de craindre la vôtre. Je ne veux point vous faire cet outrage; au contraire, il me paroît doux de vous avoir tout immolé, de dépendre uniquement de vous. Loin de me

repentir de ce que j'ai fait, je le ferois encore. De votre côté, faites-moi voir une constance égale à la mienne; qu'elle me prouve que je suis tout pour vous, comme vous êtes tout pour moi. Nous aurons certainement bien des traverses à souffrir, mais elles nous deviendront supportables, si nous cherchons mutuellement à nous en alléger le poids. Un homme comme vous ne peut embrasser qu'un métier : celui des armes est le seul qui lui convienne. Si les raisons que nous avons de nous cacher vous empêchent d'occuper les emplois où vous appelle votre naissance, cherchez à vous distinguer dans l'obscurité de ceux où vous vous voyez réduit. De grands hommes ont commencé par être soldats; c'est par votre mérite que vous devez marcher à rentrer en grâce auprès de votre père, à le faire rougir d'avoir calculé, quand il falloit sentir. Je ne vous abandonnerai dans aucune occasion. Vous me verrez partager vos travaux et vos dangers. Loin de me plaindre de ma situation, je m'estimerai trop heureuse qu'elle me mette à portée de ne vous pas perdre de vue un seul instant, et de jouir d'un avantage dont les autres femmes sont privées. » Le discours de *Julie,* continua le Marquis de***, me pénétra. Je ne pus refuser mon admiration à la noblesse de ses sentimens. Son courage ranima le mien, et je me déterminai sur-le-champ au parti qu'elle me proposoit, comme au seul qui fût convenable dans

les circonstances où je me trouvois. D'ailleurs, il étoit conforme à mon goût. J'entrai dans le premier village qui se rencontra sur notre chemin. Je m'informai de la route qu'il falloit tenir pour se rendre à l'armée qui venoit de s'assembler, et que je savois ne devoir pas être fort éloignée.

« Nous prîmes, *Julie* et moi, des habits de paysans, de crainte d'être décelés par les nôtres, et nous nous remîmes en marche. Au bout de quelques heures, nous rencontrâmes un soldat du régiment de M***, votre neveu. L'ayant questionné sur le nom de son régiment, je lui témoignai le désir d'y prendre parti. Il me parut transporté de ma proposition, par la récompense qu'il se promettoit de M. de***, son capitaine, en amenant un si bel homme (du moins c'est ainsi qu'il s'en expliqua). Je le suivis au camp. Mon conducteur me fit attendre quelques instans auprès d'une tente, dans laquelle il nous fit bientôt entrer *Julie* et moi. M. de*** parut surpris en nous voyant; son âge avancé, sa figure qui portoit l'empreinte de ses vertus et de sa douceur, m'inspirèrent une sorte de respect qui m'intimida, dans le premier moment. M'étant remis, je lui dis que mon intention étoit de servir; que je m'estimois heureux que le hasard m'eût conduit à lui; que je n'exigeois aucun engagement, ni d'autre traitement que celui d'un simple soldat; que la seule grâce que je demandois étoit d'avoir une tente à part, pour y demeurer avec

ma femme, dont l'âge et ma tendresse ne me permettoient pas de me séparer. Tandis que je parlois, M. de*** jetoit les yeux tour à tour sur *Julie* et sur moi. Par les questions qu'il nous fit, je m'aperçus qu'il cherchoit à pénétrer qui nous pouvions être, et qu'il ne se méprenoit point à nos habits. Comme je refusois de répondre aux choses qu'il me demandoit : « Mes enfans, nous dit-il, je ne veux point vous arracher un secret que je ne prétends devoir qu'à votre confiance. En attendant que je l'aie gagnée, soyez tranquilles. J'aurai pour vous toutes les attentions que vous pouvez désirer, et je vous procurerai les secours que vous devez attendre de l'intérêt que votre âge et votre extérieur m'inspirent. Vous n'êtes pas malheureux que le sort vous ait confiés à moi. La beauté de votre femme, poursuivit-il, auroit pu vous exposer à bien des dangers, dans un camp où règne une souveraine licence. Je saurai vous en préserver ; ne craignez rien. »

« Alors il fit appeler un sergent ; il lui donna des ordres en conséquence de ce qu'il venoit de nous promettre. Depuis cet instant, nous menions une vie tranquille. La protection de M. de*** nous mettoit à l'abri des maux de notre position. Attentif à remplir mes devoirs, je commençois à jouir dans le régiment d'une sorte de considération. Le temps dont je pouvois disposer étoit consacré tout entier à *Julie*. Inébranlable dans sa constance, elle ne se dé-

mentoit dans aucune occasion ; elle me prévenoit souvent dans les travaux qu'exigeoit la misère de notre condition actuelle. Son courage suppléoit à ses forces, à sa délicatesse. Contente de vivre pour moi, jamais aucun regret de ce qu'elle m'a sacrifié n'a troublé notre intelligence. Si, quelquefois, je me reprochois l'état dans lequel je l'avois réduite, par une peinture trop effrayante des maux que nous aurions soufferts, si, soumis à nos pères, nous eussions accepté le parti de nous séparer, elle s'efforçoit adroitement de me convaincre que notre sort, loin d'être fâcheux, devoit nous paroître plein de charmes. Elle employoit la même adresse, pour me prouver la nécessité de ne me quitter jamais, même dans les occasions périlleuses; elle savoit enfin intéresser ma jalousie, en me faisant envisager les dangers auxquels je la livrerois, en m'éloignant du camp sans elle. Tant de tendresse et de vertu me donnoient pour *Julie* un respect, qui, joint à ce que m'inspiroit mon cœur, me dictoit pour elle les soins les plus empressés. Ils étoient toujours remarqués et reçus avec reconnoissance. Nos jours se passoient dans le bonheur, notre tendresse mutuelle nous tenant lieu de ce que nous avions perdu. Mais des malheureux que le sort poursuit peuvent-ils jouir longtemps de quelque calme? La perte de M. de***, que la mort vient d'enlever au moment que, touché de reconnoissance et de ce qu'il faisoit

journellement pour nous, j'allois me découvrir à lui, a servi d'annonce au plus grand malheur qui pût arriver à ma chère *Julie*. Il est inutile de vous retracer la journée d'hier. Il y a trop de témoins du courage et de l'amour de cette infortunée, pour que le bruit n'en soit pas venu jusqu'à vous. Elle a pénétré de la même admiration, du même intérêt, tous ceux qui l'ont vue pousser aussi loin des vertus inconnues à son sexe. Se peut-il qu'un sort affreux en soit la récompense? Elle va donc être privée d'un époux, d'un ami qui l'adoroit! Par ce qu'elle a fait pour lui, vous pouvez juger combien sa perte lui sera sensible. C'est entre vos mains, Monsieur, continua le Marquis de***, que je la remets. Je vous l'ai déjà dit, la réputation dont vous jouissez me fait espérer que vous ne la démentirez pas dans cette occasion. Vous ne pouvez refuser votre secours à cette infortunée. Qu'elle a de droits sur un cœur généreux! soyez son protecteur, et promettez-moi que, quelque parti qu'elle veuille prendre, vous la servirez avec chaleur. Que j'emporte, en mourant, la consolation d'être sûr qu'elle ne dépendra que d'elle. Voilà, Monsieur, ajouta-t-il en tirant de dessous son chevet, une bourse pleine d'or, de quoi l'empêcher de vous être à charge. »

Il vouloit encore parler; mais, épuisé par tout ce qu'il venoit de dire, la voix lui manqua tout à coup. Je m'aperçus d'une altération plus

grande sur son visage. Comme je m'approchois pour lui donner du secours, il fit un effort pour tendre la main à *Julie,* et tomba sans connoissance. J'appelai sur-le-champ l'officier qui m'attendoit à la porte, et je lui dis d'aller promptement chercher le chirurgien du régiment. Ne doutant pas que le Marquis de*** ne fût mort, je tournai toute mon attention vers *Julie*. Elle étoit restée debout, les yeux attachés sur le corps de son amant, dans un morne désespoir. Je craignois l'effet que lui pouvoit faire cet objet, et j'essayai de l'en détourner. Je lui adressai plusieurs fois la parole, sans en pouvoir tirer un seul mot; je voulus la faire sortir d'un lieu si funeste; mes efforts furent vains. Elle resta dans la même situation, sans proférer une parole et sans répandre une larme, jusqu'à l'arrivée du chirurgien, qui, s'étant approché, par mon ordre, du Marquis de*** et le prenant pour un simple soldat, dit, avec la brutalité qu'ils ont trop souvent, qu'il n'étoit pas encore mort. Puis, ayant tiré de sa poche un flacon de sel, il le fit respirer au Marquis de***, qui, peu de temps après, donna des signes de vie. Quelque intérêt que je prisse à son sort, mon inquiétude pour *Julie* m'empêchoit de la perdre de vue. Au premier mouvement de son amant, elle parut reprendre ses sens. Ses regards fixes commencèrent à s'animer, et j'aperçus la joie se répandre sur son visage, à mesure qu'il revenoit à lui. Je lui demandai s'il

avoit été pansé soigneusement. Elle me fit un détail de la manière dont on avoit appliqué l'appareil. Le chirurgien connut aisément qu'on avoit négligé toutes les choses nécessaires. J'ordonnai sur-le-champ qu'on levât cet appareil, et je dis au chirurgien qu'il me répondroit de l'événement de cette blessure. J'employai vainement mes sollicitations pour engager *Julie* à n'être pas témoin d'un pansement toujours douloureux, en l'assurant qu'elle pouvoit se reposer sur moi des soins qu'on y apporteroit. Je ne pus l'obtenir d'elle. Le chirurgien, après avoir sondé la plaie, nous dit que, quoique la balle eût percé tout au travers du corps, comme elle n'avoit rien offensé dans son trajet, la blessure non seulement n'étoit pas dangereuse, mais même que la guérison en seroit prochaine. Cette nouvelle inattendue pensa coûter cher à *Julie*. Le passage trop prompt du comble du désespoir à l'espérance la plus flatteuse lui fit une révolution qu'elle ne put soutenir. Je m'aperçus qu'elle changeoit de visage; je tremblai de l'effet que l'état dans lequel elle étoit pouvoit faire sur le Marquis, épuisé déjà par la foiblesse qu'il venoit d'avoir et par le récit de son histoire. Je m'approchai d'elle pour le lui représenter et l'engager à sortir. Au premier mot, elle me comprit et cette même *Julie,* que peu d'instans auparavant je ne pouvois arracher d'auprès d'un objet aussi cher, eut assez de courage pour

s'en éloigner, quand elle crut lui causer la moindre inquiétude. L'amour seul est capable d'un aussi grand effort; il la soutint jusqu'au moment que, hors de la vue de son amant, il lui sembla qu'elle l'abandonnoit. Ses genoux plièrent, et je n'eus que le temps d'avancer les bras pour la soutenir. Les secours que je lui donnai la rappelèrent bientôt à la vie; elle ne pouvoit parler encore, qu'elle me faisoit déjà signe de retourner auprès du Marquis de***.

Je ne me rendis pas d'abord, ne voulant point la laisser dans cet état de défaillance; mais, voyant que, par mon obstination, je lui devenois plus nuisible qu'utile, j'obéis. Je dis en rentrant à l'officier, assez bas pour n'être pas entendu, d'aller rejoindre *Julie*. Aussitôt que le Marquis me vit, il me pria, par un geste, d'approcher, et me proféra péniblement le nom de *Julie*. Par l'inquiétude que je lus dans ses yeux, je jugeai de l'agitation de son âme: je lui dis que mon dessein étant de l'ôter d'un lieu peu commode, pour le faire transporter chez moi, *Julie* n'avoit pas voulu s'en rapporter à d'autre pour les précautions à prendre. Il me crut. On trompe aisément la tendresse, en la flattant. Je le confirmai dans cette idée en ordonnant au chirurgien de faire construire un brancard, et de prendre la quantité de soldats nécessaire pour exécuter mon projet. Peu d'instant après, *Julie* rentra. La joie brilloit dans ses regards; mais elle n'en laissoit voir que ce

qu'il falloit pour que le Marquis de *** fût entièrement rassuré sur son état. Elle en dissimuloit l'excès : la crainte de lui nuire étoit le soin qui l'occupoit. Ils sont maintenant l'un et l'autre chez moi. Quoique j'aie été l'ami du père du Marquis, j'étois assez embarrassé sur le parti que je devois prendre pour servir ces deux amans. L'appréhension de faire quelque fausse démarche me faisoit rejeter toutes celles qui me venoient à l'esprit. Un événement auquel je ne devois pas m'attendre m'a tiré d'incertitude. Peu de temps après que le Marquis fut établi chez moi, je reçus une lettre de son père qui commençoit par me rappeler notre ancienne amitié. Après un détail succinct de la fuite de son fils, elle finissoit par l'expression du désespoir d'avoir, ainsi que le Comte, porté leurs enfans à cette extrême résolution ; il ajoutoit qu'à force de perquisitions, il croyoit avoir découvert que *Julie* et son fils étoient à l'armée ; qu'il me prioit de faire toutes les recherches possibles pour m'en assurer, que problablement je m'acquitterois d'autant plus volontiers de cette commission, que si je les découvrois, il me chargeoit de leur déclarer que leur faute étoit pardonnée ; que leurs pères désiroient ardemment de les revoir, pour leur faire oublier leurs maux, à force de tendresse. Cette lettre, qui me soulagea, causa les transports les plus vifs à nos amans. J'envoyai sur-le-champ un courrier au père du Marquis, pour lui dire

qu'ils étoient chez moi, l'un et l'autre, sans autre détail. Je l'invitois à s'y rendre le Comte et lui pour me donner le plaisir de les instruire moi-même de ce qui étoit arrivé à leurs enfans. Ils ne tardèrent pas à répondre à cette invitation. Je puis dire que, de ma vie, je n'ai rien vu d'aussi touchant que l'entrevue de ces quatre personnes. Leur joie, leur tendresse ne se sont pas ralenties un seul instant depuis deux jours qu'ils sont réunis. Je prends part à leur bonheur ; c'en est un que vivre avec des gens heureux ; je ne compte pourtant pas en jouir long-temps. La blessure du Marquis, qui va chaque jour de mieux en mieux, leur permettra bientôt à tous de reprendre le chemin de leurs terres.



FÉERIE



FÉERIE



HACUN sait en partie qu'au temps où les fées habitoient encore parmi les hommes, la fée Serpentine demeuroit en Auvergne, et qu'elle étoit liée d'une amitié très étroite avec la comtesse de Floransac. Mais ce que peut-être beaucoup de gens ignorent, c'est que la comtesse, après une assez longue stérilité dont on s'affligeoit autrefois, accoucha d'une fille à laquelle on donna le nom de *Rose,* et que la fée, pour témoigner la part qu'elle prenoit à la joie de son amie, per-

mit à cette enfant de faire trois souhaits, qu'elle promit d'accomplir, à condition qu'elle en garderoit le secret. Aussitôt que Rose put mettre quelques suites dans ses idées, elle souhaita d'être belle ; et Serpentine rendit ses traits tellement accomplis, qu'elle devint, en grandissant, l'objet de l'admiration de tous ceux qui la voyoient, et de la jalousie des autres filles de son âge, qui, forcées de rendre justice à ses charmes, s'en dédommageoient en attaquant son esprit. En effet, il ne répondoit pas aux grâces de sa figure. Sa beauté cependant attiroit un grand nombre de jeunes gens empressés d'obtenir sa main. Entre tous ceux qui se mirent sur les rangs, le marquis de Riancour fut préféré. Transporté de son succès, les premiers temps de son mariage furent marqués par la tendresse et les attentions qu'il avoit pour sa femme ; mais, soumis à la loi générale, il se refroidit bientôt pour des plaisirs trop faciles. D'autres objets eurent une préférence, peut-être injuste, mais vers laquelle son penchant l'entraînoit. L'inconstance du mari sert ordinairement de signal aux amans. Quoique la marquise de Riancour fît la même impression à tous ceux qui la voyoient, la présence obstinée d'un mari amoureux est un obstacle fatal à la vivacité des désirs, qui ne s'accroissent que par l'espérance ; et jusqu'au changement de M. de Riancour, sa femme n'avoit reçu que ces hommages dus à la beauté, et que la galanterie au-

torise. L'absence du mari fournit d'heureux instants qui furent saisis par plusieurs personnes, pour se déclarer. La marquise vit ses succès, sans en être touchée. Son cœur étoit encore insensible, et son esprit trop froid, pour qu'elle s'en dédommageât par la coquetterie. Enfin ce moment marqué pour tout le monde arriva pour elle.

Le chevalier de Franville lui parut aimable. Les émotions sont d'autant plus vives, que l'âme qui les éprouve a résisté plus longtemps. Madame de Riancour en fut la preuve. Le chevalier ne fut pas long-temps à connoître son triomphe ; mais il reconnut que, si la première passion se trahit aisément, elle ne surmonte qu'avec la plus grande difficulté les préjugés. Ce ne fut qu'après beaucoup de temps qu'il fut parfaitement heureux.

Enchanté de son bonheur, il en jouit pendant six mois sans mélange. Au bout de ce terme, les premiers traits émoussés lui laissèrent voir madame de Riancour d'un œil moins prévenu. Une conversation languissante avoit pris la place du langage animé de la tendresse ; et son amour-propre, qui dans les commencemens étoit flatté, crut avoir à souffrir des ridicules que le peu d'esprit de la marquise lui donnoit dans le monde. On s'enflamme très vite pour un objet plein de charmes ; mais on ne s'attache point à celle qui n'est que belle. Insensiblement le bon procédé, l'habitude furent

les seuls motifs qui ramenèrent le chevalier chez madame de Riancour. La moindre affaire, le devoir le plus léger, étoient saisis avec empressement pour s'éloigner; on retenoit avec instance jusqu'aux ennuyeux, pour se sauver de l'ennui d'être ensemble. Enfin tout annonçoit un changement dont la marquise s'aperçut bientôt. Les femmes sont toujours pénétrantes pour leurs intérêts, et sur-tout pour celui de leur cœur; rien n'égale leur adresse pour conserver leurs amans, quand elles les aiment autant que madame de Riancour aimoit le chevalier. D'ailleurs, comme toutes leurs conversations, quand elles sont entre elles, roulent sur le sentiment, elles font de l'amour une étude, une science, où les plus éclairées instruisent les autres.

Madame de Riancour savoit. que ce n'est ni par les reproches, ni même par les attentions, qu'on rend à la tendresse une vivacité qu'elle n'a plus, et que pour former une chaîne nouvelle il faut un attrait nouveau. Elle chercha donc dans les goûts du chevalier ce qui pourroit le lui rendre. Elle avoit remarqué qu'il étoit épris des talens; elle en souhaita. La fée, fidèle à sa parole, les lui donna tous. Elle fut empressée, comme il est aisé de le juger, de les montrer à son amant, et se fit un mérite de les avoir cachés si long-temps. Elle les avoit réservés, lui dit-elle, comme un autre moyen de lui plaire, lorsque sa première ardeur seroit

éteinte. Le chevalier, surpris, enchanté, reprit bientôt son amour, son assiduité. La marquise remplissoit ses journées d'agrémens et de délices; elle quittoit le clavecin pour prendre le crayon, et le crayon pour former des pas ou faire entendre une voix brillante et conduite avec goût. Quelquefois, répétant des scènes qui plaisoient à son amant, elle ajoutoit à toute l'adresse de son jeu, l'illusion de se représenter l'objet de sa tendresse dans les situations les plus malheureuses; elle faisoit alors au chevalier des applications ingénieuses et touchantes. Quelquefois, elle rendoit avec finesse et gaieté ce que la comédie pouvoit lui fournir d'agréable. En un mot, ménageant avec art les différens talens qu'elle devoit à Serpentine, elle occupoit, elle amusoit le chevalier; elle excitoit des sentimens qui se succédoient sans se détruire.

Si madame de Riancour eût employé ce charme avec plus de ménagement, ou du moins qu'elle eût eu dans son esprit des ressources pour le remplacer, il auroit duré plus longtemps; mais il en est des talens comme de tout le reste. Resserrés dans des limites que la jouissance fait bientôt sentir à notre inconstance, nous nous fatiguons facilement de la monotonie que nous rencontrons dans un cercle d'où nous ne sortons point. Le chevalier l'éprouva. L'impression des agrémens de sa maîtresse fit place à l'ennui de lui voir toujours les mêmes.

Il retomba dans la langueur et de la langueur dans les distractions. Madame de Riancour en fut au désespoir. Elle cherchoit en vain à trouver une nouvelle façon de fixer son amant; elle ne savoit pas que l'esprit étoit la seule qui fût sûre, et que le manque d'esprit est un défaut que nous ignorons toujours. Notre amour-propre nous trompe encore plus sur cet objet que sur tous les autres; et nos amis ne nous éclairent point sur les choses qui sont sans remède.

L'amour, capable de tout, vint au secours de la marquise. Elle remarqua que le chevalier étoit assidu chez madame de Rilliac, qui, par sa figure, n'avoit aucun droit de plaire, mais dont la société l'attiroit par les grâces de l'esprit. « Peut-être, se dit-elle, n'en ai-je point assez pour remplir vis-à-vis du chevalier les instans qui n'appartiennent point à la tendresse. Il me reste encore un souhait à faire; qu'il soit formé pour enchaîner mon amant. » Elle ne fit seulement pas la réflexion qu'elle se privoit à jamais du secours de la fée; qu'il se pourroit rencontrer des occasions dans le cours de sa vie, où peut-être elle se repentiroit de sa promptitude, et d'avoir épuisé les bontés de Serpentine. Quand on aime, prévoit-on d'autre malheur que celui de perdre ce qui nous rend heureux ? Madame de Riancour souhaita d'avoir de l'esprit, et ses vœux furent comblés avec la même profusion que les deux premières fois.

Le chevalier ne s'aperçut que par gradation de son changement ; ce n'est que par l'usage qu'on découvre les nuances de l'esprit. Ce dernier bienfait donnoit aux charmes de la marquise une variété piquante, un attrait de tous les momens, qui lui ramena son amant pour toujours.

M. de Riancour étant mort, le chevalier épousa son aimable veuve, et, devenant son mari, ne cessa jamais d'être son amant.



ALONZO



ALONZO



LONZO, à vingt-cinq ans, commandoit déjà les armées espagnoles dans la dernière guerre qu'ils eurent contre les Maures. La jeunesse, la naissance, la valeur, les grâces, faisoient de ce jeune prince un héros, et ses vertus en faisoient un grand homme. Sensible à l'amitié, Alonzo ressentoit pour Carlos la plus vive tendresse, et Carlos l'aimoit passionnément. L'amour extrême qu'il avoit pour Léonore, fille d'Alvarès, ne faisoit que disposer davantage son cœur à cette sensibilité délicieuse dont l'amitié profite dans les âmes vertueuses. Alonzo n'en étoit que plus aimé.

Ces deux amis partirent ensemble pour

l'Afrique. Ils parurent comme deux astres tutélaires, à la tête des bandes espagnoles. Alonzo ne pouvant partager le titre de général avec Carlos en partageoit toute l'autorité ; leurs ordres étoient également respectés. Des armées conduites par de tels chefs ne marchoient jamais que pour vaincre. Enfin, arriva cette mémorable journée d'Oran, qui décida du destin des Maures, et mit fin à la guerre d'Afrique.

Personne n'ignore les cruautés qui suivirent cette sanglante bataille. Le sang coula partout. La famille royale fut détruite. Zanga, jeune homme de dix-huit ans, resta seul. Il avoit vu son père et ses frères égorgés, ses sœurs déshonorées, son pays ravagé, ses palais réduits en cendres ; lui-même étoit dans l'esclavage, accablé de mépris, le jouet des plus vils soldats.

Alonzo ignoroit que ce prince fût en son pouvoir. Dès qu'il le sut, il alla lui-même le dégager des fers, et Zanga fut traité avec le respect dû à sa naissance et à ses malheurs ; mais la férocité et l'orgueil de ce jeune Africain faisoient tomber sur Alonzo seul la haine et l'indignation que lui causoient les barbaries dont il venoit d'être la victime.

Cette grande victoire qui remplissoit l'armée de joie coûtoit bien des larmes à Alonzo. Il l'achetoit du sang de son ami. Carlos, pour décider la victoire, s'étoit trop exposé. Il avoit été blessé et pris. On ignoroit son sort, et cette incertitude accabloit Alonzo de douleur. Enfin,

du fond de sa prison, Carlos écrivit à son ami. Dix mille Maures furent aussitôt le prix de sa rançon. Carlos libre se fit transporter à Oran.

Qui peut peindre le moment où ces deux amis se revirent! Alonzo ne quittoit pas Carlos, dont les blessures n'étoient pas mortelles. Ils espéroient même bientôt partir ensemble pour retourner en Espagne, lorsqu'Alonzo reçut ordre de la Cour de se rendre sur-le-champ à Madrid. Il se vit contraint de quitter son ami. Leurs adieux ne furent prononcés, qu'en versant un torrent de larmes. Il sembloit que ces deux amis se quittoient pour ne plus se revoir. Carlos, en l'embrassant, lui dit : « Allez jouir des honneurs qui vous attendent; je ne vous les envie point, vous le savez. Je ne regrette que Léonore; voyez-la : veillez sur son cœur. Je vous confie ce que j'ai de plus cher dans le monde. » Carlos, en achevant ces mots, embrassa encore une fois son ami, et Alonzo partit pour l'Espagne, emmenant avec lui Zanga, dont il s'efforçoit d'adoucir les malheurs.

Alonzo se rendit à Madrid. Avant de voir le roi, il vola où l'amitié l'appeloit : il alla chez Léonore, chez cette amante de Carlos, dont il avoit parlé tant de fois, et que jamais il n'avoit vue. Son goût pour la chasse, pour les lettres, son caractère un peu sauvage, peut-être sa timidité naturelle, et la tournure de son esprit, l'avoient éloigné du commerce des femmes, auprès des-

quelles il étoit toujours embarrassé. D'ailleurs, Léonore vivoit fort retirée, chez un père avare, ambitieux. Alvarès reçut Alonzo comme le héros de l'Espagne, et comme l'ami de celui à qui il destinoit sa fille.

Alonzo voyoit tous les jours Léonore. Il ne cessoit de lui parler de l'amour de Carlos. La modestie, la douceur, l'esprit, l'âme de Léonore enchantoient Alonzo. Que son ami lui parut heureux! Il trouvoit un charme inexprimable à parler de Carlos, avec une personne si belle. C'étoit pour ce jeune héros un plaisir inconnu. Il avoit, jusqu'à ce moment, vu les femmes sans trouble et presque sans plaisir; il ignoroit que leurs plus grands avantages sont dans notre âme. Carlos n'avoit jamais aimé, mais il avoit trop de vertus pour n'avoir pas un cœur tendre. Alonzo, pour intéresser le cœur de Léonore, ne se bornoit plus à lui peindre l'amour de son ami; il cherchoit à l'intéresser par des réflexions tendres, et, par ces réflexions, il détournoit sur lui-même des mouvemens qu'il ne vouloit exciter qu'en faveur de Carlos, Bientôt il l'entretint moins de son amant; il ne lui parla presque plus que d'elle. Il aimoit Léonore; il l'aimoit éperdument, et ne se l'étoit pas encore avoué. Mais Léonore le savoit depuis longtemps. Dès qu'il s'aperçut de sa passion, sa conduite changea. Son caractère, ses discours ne furent plus les mêmes; mais il ne changea que la manière d'exprimer son amour. Il eut

beau paroître sombre, distrait, fantasque, mélancolique ; ces dehors devinrent d'autres moyens de se faire aimer. Son désordre, ses reproches, son humeur, son silence disoient à Léonore ce que ses attentions, sa douceur, ses grâces avoient déjà dit. Cependant Léonore n'avoit pas encore entendu le mot *j'aime.* Alonzo ne l'avoit pas encore prononcé. Il avoit porté ses regards jusqu'au fond de son propre cœur. Il y voyoit l'amour dont il étoit consumé ; mais, sûr de sa vertu, il se vit à plaindre, et non pas criminel. Il voulut fuir, mais il se reprocha sur-le-champ cette idée comme une foiblesse et comme une trahison envers son ami.

Superbe ! qui se croit assez fort pour combattre l'amour et les femmes ! qui, dévoré d'une passion effrénée, pouvoit en méconnoître l'empire redoutable !

Alonzo continua de voir tous les jours Léonore. Que de vertus ne reconnut-il pas dans son âme ! que de sensibilité ! que d'agrémens ! quels charmes ne découvrit-il pas dans son esprit ! Il ne s'éloignoit d'elle que pour en parler avec Zanga qui flattoit sa passion. Zanga, dont il avoit immolé le père, les frères et les sujets, avoit alors toute sa confiance.

Alonzo passa plusieurs mois ainsi, se nourrissant d'un amour qu'il détestoit, et qu'il croyoit toujours vaincre. Mais lorsqu'il apprit que Carlos revenoit, toute l'horreur de son état

s'offrit alors à sa vue. Il cessa de s'aveugler. Il réfléchit; il frémit; il appela vainement cette vertu qui jamais ne l'avoit abandonné; elle lui dit de fuir. Résolu de faire ce grand sacrifice, il ne put se refuser la triste satisfaction d'instruire Léonore des motifs qui déterminoient sa fuite. Il fut longtemps devant elle, sans prononcer un seul mot. Enfin il lui fit la peinture la plus touchante de son amour, des peines et des tourmens qu'il éprouvoit. « Le vainqueur de l'Afrique m'étonne, lui dit Léonore. Je croyois que les peines étoient le partage de ceux qu'il avoit soumis. Votre amour est un crime; il trahit l'amitié. — Cruelle, dit alors Alonzo, rendez grâce à ce crime! seul, il excuse votre inhumanité. Si je n'offensois pas la terre et les cieux, oseriez-vous ainsi m'accabler de votre mépris? O Léonore, continua-t-il, Léonore! qu'ai-je donc fait? Pour servir mon ami, je vous ai vue, j'ai parlé pour Carlos; je ne cherchois que votre estime. Bientôt je vous aimai. J'ai soupiré longtemps; aujourd'hui je meurs. N'êtes-vous pas vengée, Léonore, par les tourmens que je souffre? — Je pourrois l'être, répondit-elle, si vous souffriez seul. — Eh! qui souffre avec moi? s'écria vivement Alonzo. — Jouissez de votre ignorance, et laissez-moi fuir, dit Léonore en voulant s'éloigner. — Vous pleurez, s'écria Alonzo : ô ciel! vous pleurez! D'où naissent vos pleurs? dites, parlez..... qui fait couler vos larmes? — Je

ne sais, dit Léonore, fuyez, laissez-moi, fuyez. » Alonzo, troublé, se jeta aux pieds de Léonore. Il sut arracher de son cœur le secret qu'il désiroit, et qu'il craignoit tant d'y trouver. Il lut dans son âme; il y lut qu'il avoit inspiré la plus vive tendresse, et qu'il étoit adoré de celle qu'il aimoit; mais il vit aussi l'horreur de cette passion fatale.

Léonore lui fit l'aveu que son cœur n'avoit jamais rien senti pour son ami; qu'elle n'avoit fait qu'obéir à son père en écoutant Carlos; mais qu'Alvarès, voyant combien ce mariage l'infligeoit, instruit d'ailleurs que la fortune de Carlos étoit détruite, se déterminoit à rompre ce mariage, ou plutôt attendoit, pour se décider, les conseils que lui donneroit Alonzo. Celui-ci frémit; il vit l'horreur de sa situation. Il alloit prononcer le supplice de son ami ou le sien, et dans quel moment! dans l'instant où la fortune accabloit Carlos de ses plus cruels revers! Un silence mortel fit connoître à Léonore l'agitation de son âme. « Vous tremblez, lui dit-elle..... Ah! c'est pour moi, sans doute! Mais enfin répondez. Mon père a remis son pouvoir en vos mains. — Hélas! dit Alonzo, j'ai donc le pouvoir d'assassiner mon ami! — Non, lui répliqua Léonore, mais soyez moins barbare; assassinez Léonore!..... Ces mots vous troublent, continua-t-elle; ils m'effrayent moi-même. Ma faute est grande, je l'avoue. Mais ne m'en blâmez pas toute seule :

faites tomber quelques reproches sur celui qui n'a rien oublié pour me rendre coupable. — Hélas! lui répondit Alonzo, ce bonheur où je n'oserois prétendre, pour lequel je voudrois vivre, va rendre ma mort affreuse! O Léonore! pourquoi ne me haïssez-vous pas? — Pardonnez-moi, lui dit-elle, de vous aimer! J'ai combattu longtemps cette passion, avec plus d'efforts que vous-même. — O Léonore! interrompit alors Alonzo, croyez que je regarde votre amour comme le premier des biens. Hélas! il est le prix d'une année de souffrances, de soupirs et de peines : récompense douloureuse! O mon ami! Quoi! lui porterai-je un poignard dans le sein? Dites, parlez, Léonore. — Étoit-ce à vous, ingrat, lui répondit-elle, à détester sitôt notre amour? Croyez-vous donc ma passion si forte, ou ma vertu si foible, qu'il ne soit pas dangereux de me faire parler? Pourquoi, barbare, avoir pris tant de soins pour vous emparer d'un cœur que vous alliez déchirer? O honte! mais ma peine est juste. Lorsque les femmes s'abaissent à ce point, elles doivent être dédaignées. Vous me haïssez! vous me méprisez! cela doit être. Je me hais, je me méprise moi-même. »

En achevant ces mots, ses sens se troublèrent; elle se promenoit comme une personne égarée. Sa foiblesse naturelle ne lui permettant pas de souffrir plus long-temps un état si violent, elle tomba dans l'abattement le plus pro-

fond. Alonzo tenoit ses yeux fixés sur elle ; aucune parole ne sortoit de sa bouche : il laissa Léonore dans ce désordre mortel. Les amans furent des heures entières sans proférer un mot. On entendoit seulement des sons mal articulés. Ils se regardoient souvent et détournoient la vue. Alonzo rompit le premier ce silence. « C'en est fait, dit-il ; les gémissements de l'amitié ne se feront plus entendre. Non, Léonore, non, je suis à vous pour toujours !... En dépit de Carlos... Que dis-je ?... Ah ! malheureux ami ! Je le vois couvert des ombres de la mort ! J'entends ses cris ! Il se déchire les entrailles ! il est baigné dans son sang ! Il meurt !... Il meurt désespéré... Léonore ! prenez ma vie, cruelle, et laissez-moi mon ami ! » Ce fut dans cet instant terribles que Carlos s'offrit à ses yeux. La tendresse d'Alonzo pour Carlos étoit extrême ; elle s'épancha dans ses bras avec tant de vivacité, que Carlos ne put s'apercevoir du trouble de Léonore. Les embrassemens d'Alonzo étoient sincères ; il vit, dans son ami, l'assurance de sa vertu : la paix revint dans son âme.

Carlos le couvrit de larmes. L'attendrissement que lui causa la vie de son ami lui fit répandre des pleurs que ses malheurs ne lui avoient pas arrachés. Carlos avoit appris, en arrivant en Espagne, la perte totale des biens immenses qu'il possédoit en Amérique. De l'homme le plus puissant de la Castille il se voyoit le plus misérable. Mais ce n'étoit pas ses biens qu'il re-

grettoit! c'étoit Léonore qu'il trembloit de perdre. Il ne jetoit sur elle que de tristes regards; il n'osoit lui parler. Alvarès parut, et Carlos vit d'abord, dans le froid accueil qu'il en reçut, tout ce qu'il avoit à craindre. Alonzo s'aperçut aisément du trouble qu'Alvarès jetoit dans l'âme de son ami. Il l'arracha d'un lieu où son ame souffroit, il l'entraîna chez lui. Ce fut alors que, libre avec son ami, Carlos répandit un torrent de larmes. Il lui dévoila toute l'horreur de son sort. Alonzo s'efforça de le calmer. « Hélas! qu'espérez-vous? lui répondit Carlos; vous connoissez Alvarès : sa fille est perdue pour moi. Je mourrai, mon cher Alonzo; je mourrai si je la perds. O mon ami, que je vous regretterai! » Alonzo lui représenta que les services signalés qu'il venoit de rendre à l'État lui donnoient des droits légitimes pour attendre les plus grandes récompenses et que les bienfaits du roi pouvoient encore rétablir sa fortune et le rendre digne de la fille d'Alvarès. Ces mots portèrent du calme dans son âme. En quittant Alonzo, Carlos étoit moins troublé que lui.

La vue de son ami venoit de réveiller toute sa vertu. Plein d'un projet digne de lui, il alla chez le roi, demanda pour Carlos le gouvernement de Castille et l'obtint. Il se transporta de là chez Alvarès, l'instruisit de la grâce que le roi faisoit à Carlos, et s'offrit de lui céder les terres immenses qu'il possédoit dans l'Andalou-

sie. Alvarès fut surpris de l'héroïsme d'Alonzo; mais il connoissoit les hommes. Vivant à la Cour, vieilli dans l'intrigue, il lés croyoit tous vicieux et savoit découvrir leurs foiblesses les plus cachées. Il n'ignoroît pas l'amour d'Alonzo pour sa fille, et, sur cette passion, il avoit fondé les espérances de la plus haute fortune. Dès lors, il avoit résolu de rompre le mariage de Carlos, et d'avoir Alonzo pour gendre. Il lui laissa toute la gloire de son action ; et pour lui en faire recueillir le fruit, il ne lui donna point espérance de voir jamais Carlos heureux par l'hymen de sa fille.

Alvarès rompit avec éclat tous les engagemens qu'il avoit avec Carlos. Carlos lui parla vainement. Il n'en reçut que les réponses les plus hautes et les plus dures. Alvarès ne lui cacha ni les offres d'Alonzo ni ses refus. Le malheureux Carlos acheva de lire sa perte dans les yeux de Léonore. Il vola vers son ami ; il le trouva dans un désordre égal au sien. Alonzo le serra dans ses bras, et laissoit tomber sur lui des regards qui témoignoient toute l'amertume de son âme. Il n'osoit parler ; il vouloit que Carlos ignorât l'amour qu'il avoit pour sa maîtresse. Il vouloit les unir, jouir du bonheur de son ami, triompher d'une passion criminelle. Il se flattoit encore de ramener Alvarès, et crut ne devoir pas confier à Carlos un secret qui pouvoit l'affliger. Mais ce fut en vain qu'il tenta de nouveaux efforts auprès d'Alvarès. Ce

fut en vain qu'il combattit contre les charmes et les pleurs de Léonore. Alvarès fut inflexible, et, par les conseils de Zanga, fit courir le bruit qu'il alloit donner sa fille à don Pèdre, un des plus puissans seigneurs de l'Espagne. Ce bruit qui parvint bientôt aux oreilles d'Alonzo lui fut confirmé par Zanga. Carlos et lui alloient perdre ce qu'ils aimoient. « Ce n'est plus un sacrifice que vous faites à l'amitié, lui dit Zanga ; Léonore ne peut appartenir à votre ami ; déclarez-lui votre passion pour elle. Carlos vous aime, et du moment qu'il ne peut être l'époux de Léonore, pourquoi ne consentiroit-il pas à la voir dans les bras de son ami ? — Que tu connois peu la force de l'amour ! lui répondit Alonzo ; s'il est guidé par la jalousie, il méconnoît les liens les plus sacrés. J'aime Carlos ; mais je sais bien quels tourmens j'ai sentis, lorsque j'ai voulu lui donner Léonore. Je ressens pour lui, maintenant, les mêmes peines que j'éprouvois alors. — Seigneur, lui dit Zanga, vos erreurs naissent de vos vertus ; mais votre amitié vous conduit aveuglément à votre perte. Considérez qu'Alvarès a rompu le mariage de Carlos : l'avarice et l'ambition ont dicté ses refus. Il trouve à satisfaire ses passions, en donnant sa fille à don Pèdre : demain, demain, vous la perdrez. — Quoi ! vous penseriez, Zanga, dit Alonzo, que si je parlois à Carlos, sa bonté le résigneroit à me voir épouser Léonore ?... Mais qu'il est affreux de lui faire une telle

demande ! — Il me semble, lui répondit Zanga, que vous êtes trop timide auprès d'un ami qui vous doit la vie, la liberté. — Et c'est là précisément, reprit Alonzo, la raison qui m'arrête. Si je n'étois pas son ami, je lui parlerois plus librement. — Eh bien, Alonzo, lui dit Zanga, je lui parlerai ; j'intéresserai pour vous cette amitié vive qui règne dans le cœur du généreux Carlos. »

Zanga, quittant Alonzo, alla trouver Carlos. Il l'instruisit de l'amour de son ami pour Léonore, et fit valoir à ses yeux les nobles efforts d'Alonzo pour la lui faire épouser. Il lui confirma ce qu'il savoit déjà; que don Pèdre alloit la posséder, et que tous deux la perdroient, s'il ne faisoit maintenant pour Alonzo ce que ce dernier avoit fait pour lui ; s'il ne le pressoit enfin lui-même d'épouser Léonore.

« Quoi ! s'écria Carlos, ce n'est pas assez que je la perde ! Ce n'est pas assez que je meure ! Faut-il encore que je sois déchiré jusqu'au tombeau ? C'est Alonzo qui demande... Dois-je le conduire moi-même dans les bras de Léonore...? O Léonore ! jamais, jamais. »

Ce combat entre l'amour et l'amitié bouleversoit l'âme du malheureux Carlos. Il perdoit Léonore pour toujours ; devoit-il encore l'enlever à son ami, qui venoit de lui donner l'exemple de ce que peut l'amitié dans une âme courageuse ? Mais prononcer lui-même son supplice étoit un effort dont il ne se croyoit

pas capable. Il se sépara de Zanga sans avoir rien promis.

C'est dans ces momens de solitude et de réflexion que l'âme peut se déterminer à ces pénibles sacrifices, que les prières, la force, les raisons, ni même les larmes des femmes n'obtiendroient jamais.

Carlos étoit dans cette situation lorsqu'il vit entrer son ami. « O Carlos! lui dit Alonzo, qu'ordonnez-vous ? » Carlos ne répondit point. — « O Carlos ! que je souffre de vos malheurs ! et peut-être qu'Alonzo contribue lui-même à les accroître ! Vous m'avez chargé de veiller sur Léonore ; mais hélas ! je n'ai pu me défendre de l'aimer. Maudissez-moi ; que tout le monde, par mon exemple, apprenne combien est sacré le nom d'un ami ! — Vous vous accusez injustement, lui répondit Carlos. Alvarès seul est la cause de tous mes maux. Alvarès, cruel Alvarès !... Alonzo, votre crime est le mien ; moi seul je fus coupable, en vous faisant courir un péril où votre vertu pouvoit seule succomber, quoique je connusse bien à quelle épreuve redoutable je l'exposois. Eh ! qui pourroit soutenir les yeux de Léonore ! Mon cœur qui l'adore parle pour toi et t'excuse. — Ah ! reprit Alonzo, vous voulez diminuer l'horreur de ma conduite, mais ne pensez pas que je m'abuse. Pardonnez-la-moi, pour être aussi généreux que je fus déloyal. — Vous pardonner, lui dit Carlos, à vous mon ami, qui

ce matin encore dédaigniez Léonore enflammée pour vous ! Mais il étoit en toi, parfait ami, de résister à tant de charme et de fermer ton cœur à des séductions si douces ? Aussi, tant que je vivrai, je vivrai pour toi. Mes vœux n'auront que ton bonheur pour objet. — O Carlos ! lui dit Alonzo, en lui pressant la main, que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon âme ! Vous verriez à quel point vous y régnez. — Hélas ! mon ami, reprit Carlos, vous pleurez, vous me serrez tendrement dans vos bras : vous paroissez pénétré de la plus vive douleur ; vous n'osez me parler ; cela n'est pas bien, mon cher Alonzo. Vous pensez mal de moi, de n'oser m'ouvrir votre âme lorsque je vois qu'elle est accablée de souffrances. Avez-vous oublié combien nous étions unis ? La liberté, la vie, sont les moindres preuves que j'ai reçues de votre amitié. — O mon ami ! s'écria douloureusement Alonzo, qu'il est affreux de demander, lorsqu'on est sûr de n'être pas refusé ! — Ainsi, vous avouez, reprit Carlos, que vous avez quelque chose à me demander ? — Non, sur mon âme, dit Alonzo. Eh bien ! puisque ta grande âme résiste à me demander une grâce, reçois avec bonté celle que je te fais. — Que voulez-vous dire? repartit Alonzo. — Je te prie, continua Carlos, de m'écouter. Les destins m'ont arraché celle pour qui seule j'aurois voulu vivre ; il faut accepter maintenant ce que la raison commande. Je ne puis l'épouser ; elle

est à toi. Mais, ô mon ami, donne-lui tous tes soins... Songe combien une femme est foible... Toujours incertaine, agitée même dans le sein du bonheur, elle est si naturellement l'objet de l'affliction, qu'il semble que le ciel ait pris plaisir à la former pour la douleur, et qu'elle ne soit jamais plus aimable que dans les larmes... Prends mon cœur pour la dot de Léonore ; sois son gardien, sois toujours mon ami. Qu'elle soit heureuse : promets-moi son bonheur. — Quoi, Carlos ! lui dit Alonzo, vous pouvez vous séparer de Léonore ? — Je ne m'en sépare point, mon ami, lui dit Carlos ; je vous la donne. Crois-moi, continua-t-il, je suis sincère : ce que je fais n'est que juste. N'as-tu pas voulu me la sacrifier ? J'imite une vertu dont tu m'as donné l'exemple. »

Alonzo voulut lui répondre, mais les larmes l'en empêchèrent. Le silence, les pleurs, furent les seules expressions de sa reconnoissance. Carlos laissa son ami dans un trouble inexprimable. Il courut chez Léonore. Il la trouva remplie de la même émotion que les deux amis qui se la disputoient. Sa fierté, son orgueil étoient tellement blessés de la conduite d'Alonzo ! Mais l'amour parla et l'amour fut écouté. Bientôt Alonzo ne lui parut que plus digne d'être aimé. Elle-même ne s'en crut que plus aimée. Enfin, Léonore et Alonzo furent unis. Leur bonheur ne fut pas même troublé par les reproches secrets qu'ils auroient pu se faire de

rendre Carlos malheureux. Il paroissoit tranquille. Il sembloit oublier ses peines par la vue du bonheur de son ami. Mais ce bonheur ne devoit pas durer long-temps. Une lettre tombe entre les mains d'Alonzo ; elle est de Carlos. Elle est adressée à Léonore. Elle est remplie de protestations d'un amour éternel. Quelle lumière affreuse vint tout à coup éclairer Alonzo ! Il se rappelle combien ces deux amans se sont aimés ; il ne voit dans leur séparation que l'ordre d'Alvarès, et dans la générosité de Carlos, qu'une trahison nécessaire à leur amour. Hors de lui-même, il appelle Zanga, lui montre la lettre interceptée. Zanga la lit ; on voit sur son visage l'indignation dont il est saisi. En la lisant il frémit et la déchire. Ensuite, s'efforçant de se contraindre, il tâche d'effacer de l'esprit d'Alonzo les soupçons dont il est agité. Zanga les combat. Alonzo se flatte qu'il n'est pas trahi. Mais bientôt le hasard lui fait découvrir dans l'appartement de Léonore une boîte qu'il ne connoissoit point encore. Il l'examine, il croit qu'elle renferme un secret. Il la brise et trouve un portrait : c'est celui de Carlos. Tous ses soupçons renaissent. Zanga s'efforce encore de les calmer. En vain, il lui dit que ce portrait peut, depuis long-temps, être resté dans les mains de Léonore. Rien n'apaise Alonzo. Enfin, Zanga lui propose de s'éloigner pour quelques jours, et lui promet, pendant son absence, d'examiner avec soin la conduite de Léonore.

Alonzo, reconnoissant, embrassse son cher Zanga. Le lendemain, il part pour Valladolid. Il ne peut y vivre. Déchiré par ses idées, dévoré par sa jalousie, il revient à Madrid ; et par le trouble qu'il voit dans les yeux de Zanga, il lit déjà le malheur qu'il craint d'apprendre. Zanga cherche inutilement à le déguiser. Alonzo l'oblige à lui tout avouer ; et par ce qu'il apprend, il ne lui reste aucun doute sur l'infidélité de Léonore.

Que le crime entre aisément dans une âme où règne la jalousie ! La mort de Carlos ne parut au malheureux Alonzo qu'une justice. Il charge Zanga de l'assassiner, et ne remet qu'à lui-même le soin de se venger de la perfidie de sa femme. Il s'arme d'un poignard et va chez Léonore. Il la trouve endormie ; il s'étonne qu'une femme si coupable puisse jouir du repos. Sa beauté l'arrête ; il hésite. Tous les endroits où sa main veut la frapper sont mille fois couverts de ses baisers. Enfin, il fortifie son âme contre tant de charmes ; il s'avance et détourne la vue. Dans cet instant, Léonore s'éveille. Elle aperçoit un poignard levé sur son sein. « Que vois-je ! s'écria-t-elle. » Alonzo l'accable de reproches. « Pouvez-vous soupçonner ma vertu ? dit Léonore. Vous, mon époux ! Pouvez-vous attenter sur ma vie ? Quels momens de mes jours ne vous ont pas dit à quel point je vous aime ? Quel crime ai-je commis ? — O sexe trompeur ! s'écria le jaloux Alonzo :



Paul Avril inv. Imp. A. Quantin. Talnet sc.

ALONZO

Eh bien, dit Léonore, que ce coup aille à ton cœur.

voilà votre langage! Femme hardie, qui t'a dit que je voulois attenter à ta vie? Qui t'a dit que je soupçonnois ta vertu? Ce n'est pas ce poignard, c'est le cri de ta conscience. — Ciel! s'écria Léonore. Je cherche en vain à douter de tout ce que j'entends! Mais tu me forces à le croire, barbare! Tu t'en repentiras. — C'est en vain, répondit Alonzo, c'est en vain que vous cherchez à voiler votre crime; vos artifices ne m'abuseront plus. — Mes artifices! dit Léonore avec indignation. — Oui, reprit Alonzo; n'espérez pas m'attendrir par vos larmes. — Je dédaigne de te répondre, homme présomptueux, lui dit fièrement Léonore. » Alors Alonzo, pour la convaincre de son infidélité, lui montra le portrait de Carlos. Léonore prit ce portrait, l'examina longtemps. « Ah! c'est Carlos, dit-elle. Hélas! il eût fait mon bonheur! — Eh bien! perfide, m'avouerez-vous enfin votre coupable amour? — Quoi! tu persistes, dit-elle, à me croire coupable? — Oui, sans doute, je le crois. — Eh bien, dit Léonore en se perçant le sein, que ce coup aille à ton cœur! » Elle tomba dans les bras de son époux. En rassemblant ses forces, elle lui dit : « C'étoit le seul moyen que j'eusse de me venger de toi, ô le plus injuste des hommes! crois-moi maintenant criminelle, si tu veux..... » Elle mourut en achevant ces mots, et laissa son époux l'œil attaché sur une femme qu'il venoit d'assassiner.

La vue de ce spectacle troubla ses sens;

le désespoir s'empara de son âme. Il alloit venger Léonore, lorsque Zanga parut, les mains teintes encore du sang du malheureux Carlos.

« O Zanga! lui dit Alonzo..... — Ne tremblez pas, lui répondit Zanga; mais parlez. Vous répandez des pleurs? — Hélas! n'ai-je pas sujet d'en répandre? — Plus que vous ne le pensez, dit Zanga; je vous ai trompé. — Veillai-je? s'écrie Alonzo. — Non, lui dit Zanga; ta femme n'étoit point coupable. J'ai décidé Carlos à te céder Léonore. J'ai forgé la lettre. J'ai fait tomber le portrait entre tes mains. Je te haïssois, je te méprisois, et je t'ai détruit. — Esclave inhumain! dit Alonzo! — Vil chrétien! répliqua Zanga, tu méconnois mon caractère; qui suis-je? Un Maure, un esclave. Malheur à celui qui m'a mis dans les fers! Je suis vengé! Qu'attendois-tu d'un prince dont le père et les frères sont tombés sous tes coups? dont ta fureur a ravagé les États? dont tes chaînes ont profané la gloire. Que me reste-t-il du rang où je suis né? Rien que le souvenir; mais la vengeance. Nuls trésors; mais tes tortures et tes gémissemens. Quand les hommes te demanderont qui t'a fait souffrir; dis-leur que c'est le Maure, le Maure implacable. Si les froids Européens condamnent ma vengeance, avertis-les de ne pas juger les êtres qui leur sont supérieurs, et des âmes de feu, en qui la vengeance est une vertu. »

En achevant ces mots, Zanga se plongea son poignard dans le sein, en laissant au malheureux Espagnol un exemple qu'il ne tarda pas à suivre.



COELIA



COELIA



VANT d'arriver à l'époque qui a décidé du sort de Cœlia, il est nécessaire de rappeler les premières années de la vie de cette jeune fille. Cœlia a actuellement vingt ans. Elle doit son éducation aux soins d'une tante à qui elle fut recommandée par son père, que la mort de sa femme conduisit au tombeau. Comme Cœlia est le fruit de l'amour le plus pur qu'on ait vu de notre temps, elle a autant de beauté et de grâces qu'en puissent posséder les personnes les plus célèbres de son sexe. Mais sa vie retirée, la médiocrité de sa fortune, son éducation toute

chrétienne, ne lui ont donné que peu d'occasions et nul goût pour se faire admirer dans les assemblées publiques. Elle logea longtemps proche de l'église Saint-Paul. Sa tante et elle choisirent cette demeure, pour être plus à portée de suivre ces exercices de religion qui donnoient ensuite un nouveau prix aux plaisirs que permet l'innocence. On voyoit sur le visage de Cœlia, cette gaieté, compagne fidèle de la vertu, cette joie qui est inséparable de la vraie piété. Ses regards et ses moindres mouvemens annonçoient une âme paisible, douce, résignée, enjouée et modeste. On voyoit que son corps n'étoit qu'une machine mue par son âme : non que ses pensées fussent employées à étudier les grâces et les séductions qui auroient pu encore ajouter à sa beauté naturelle.

Telle étoit Cœlia, lorsque Palamède la vit pour la première fois. Palamède est un jeune homme de vingt-deux ans, bien fait, fort instruit, sage et aimable, le fils et l'héritier d'un gentilhomme fort riche. Il jouissoit déjà des biens considérables que son oncle lui avoit laissés en mourant, et il fut frappé de la beauté de Cœlia. Après s'être informé du lieu qu'elle habitoit, il se fit connoître à sa tante, et l'instruisit de sa passion pour sa nièce, avec un air qui annonçoit tant de raison et de bon sens, qu'elle consentit qu'il vît Cœlia, et qu'il l'entretînt de ses sentimens pour elle.

Il passa quelques mois auprès de Cœlia, sans

pouvoir connoître si elle partageoit ses sentimens. Un jour qu'il lui parloit avec la plus grande passion, elle l'interrompit et, prenant un air sérieux, elle lui dit qu'avant de gagner son cœur, il falloit qu'il s'assurât de celui de son père. Palamède parut affligé et se plaignit à Cœlia de ce que son père étoit occupé de l'agrandissement de sa maison, et qu'insensible à toute autre considération, il ne consulteroit que les richesses, dans l'établissement qu'il approuveroit. *Si cela est,* répondit Cœlia, *je ne puis donc ni vous voir ni vous entendre.* Palamède se détermina sur-le-champ à parler à son père. Il l'instruisit de son amour et du mérite de celle qui en étoit l'objet. Dès le lendemain, son père vint voir Cœlia. Sa beauté, sa réputation, un certain charme irrésistible, dont il éprouva l'ascendant ; tout cela fit sur lui une telle impression, que, malgré la pauvreté de Cœlia, il eut, pour conclure son mariage, une impatience égale à celle de son fils. Leur noce fut célébrée avec cette simplicité qui convenoit au caractère et à la modestie de Cœlia ; et, dès ce moment, ils vécurent avec toute la douceur et le bonheur qui accompagnent toujours des cœurs entièrement unis.

Palamède quittoit sa femme, tous les matins, pour aller aux universités, et souvent il la laissoit endormie. Cœlia, en s'éveillant, s'habilloit et sortoit pour aller au temple. Un jour qu'elle revenoit de l'église, elle trouva, en rentrant

chez elle, sa femme de chambre qui alloit lui porter une lettre. Cœlia se retira pour la lire, dans une chambre, au bas de l'escalier. C'étoit une lettre de son mari qui lui mandoit que, pressé par ses amis, il ne pouvoit se dispenser d'aller avec eux dîner à Brenford; mais qu'il reviendroit sûrement avant la nuit. Tandis que Cœlia lisoit cette lettre, une fille de la campagne, décemment habillée, demanda si elle n'étoit pas chez M. Palamède. On lui dit que oui; mais qu'il n'étoit pas dans la ville. L'étrangère demanda s'il reviendroit bientôt. La servante répondit qu'elle l'ignoroit, mais qu'elle alloit le demander à sa femme. La jeune fille répéta le mot de *femme* et s'évanouit ; cet accident n'excita pas moins de curiosité que d'étonnement dans l'esprit de Cœlia. Elle fit porter cette jeune fille dans son appartement, et lui donna tous les secours possibles. Cette pauvre créature revint à elle et dit à Cœlia d'une voix suppliante : *Madame, êtes-vous réellement la femme de M. Palamède?* Cœlia lui répondit : *J'espère que vous n'en doutez pas en me voyant chez lui.* L'étrangère s'écria : *Ah! madame, il est mon époux;* et en même temps elle jeta à Cœlia un paquet de lettres qui lui confirmèrent ce qu'elle venoit d'entendre. Leur mutuelle innocence et leur douleur firent qu'elles se regardèrent plutôt comme des victimes que comme des rivales. La supériorité du rang, du génie et du jugement donnoit à

Cœlia une telle autorité, qu'il sembloit qu'elle seule fût offensée, et que l'étrangère fût coupable. Elle se justifia en ces termes : « Madame, M. Palamède, ayant un oncle fort riche proche Vinchester, fut élevé à cette université. Son oncle mourut et lui laissa les biens dont il jouit présentement. Lorsqu'il étoit encore fort jeune, il fut amoureux de moi; mais comme il ne pouvoit remplir ses vues, il m'épousa, me faisant jurer, ma mère (qui est une fermière) et moi, que jamais nous n'en parlerions à personne; afin, nous dit-il, que son père ne le déshéritât pas, pour s'être marié à une fille telle que moi. Je fus bien aise de l'avoir par un moyen honnête; il venoit passer toutes les nuits chez nous. Mais il y a quelque temps qu'il m'amena un jeune gentilhomme de ses amis. Il me dit de le bien traiter pendant un voyage qu'il alloit faire. Depuis ce moment, je ne l'ai pas revu; mais comme ce jeune gentilhomme cherchoit à me corrompre, je me suis déterminée à aller trouver M. Palamède, pour lui apprendre les mauvais desseins de son faux ami. »

Cœlia ne douta plus de son malheur. Elle alla dans sa chambre soulager sa douleur par ses cris et par ses larmes. Palamède apprit en arrivant tout ce qui s'étoit passé. Il se hâta de monter à la chambre de sa femme, et la trouva baignée de larmes et couchée sur la terre. Il ne lui déguisa pas son crime; mais il lui dit qu'il

pouvoit rompre un mariage fait dans sa jeunesse et contre les lois. Cœlia ne lui répondit rien, et alla s'enfermer dans son cabinet où elle passa la nuit. Le lendemain elle sortit de bonne heure pour aller au temple : elle n'y étoit pas arrivée, que Palamède reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous qui, ce matin, étiez le meilleur des hommes, vous êtes dans ce moment le plus méchant de ceux qui respirent. Je suis accablée d'amour, de haine, de rage et de mépris. L'infamie et l'innocence ne peuvent vivre ensemble. Je sens que le poids de l'une est trop fort pour la foiblesse de l'autre. Que mon partage, grand Dieu, est affreux!... Mais l'enfant que je porte dans mon sein souffre de mon agitation. Je dois vivre, Palamède, pour vivre dans la honte, et cette infortunée créature pour en être l'héritière. Adieu pour jamais!

« Cœlia. »

Cœlia fut longtemps à l'église; elle en sortit pour aller chez sa tante. En y entrant, les forces lui manquèrent tout à fait; elle fut plusieurs heures sans pouvoir reprendre ses esprits. Quand elle eut recouvré l'usage de ses sens, elle s'efforça de conter à sa tante sa mal-

heureuse histoire : ses sanglots l'interrompoient à chaque mot, et elle ne put arriver au moment où elle quitta la maison de Palamède, sans tomber encore une fois en foiblesse. Elle passa ainsi le reste de la journée. Le lendemain, elle se trouva mieux, et pria sa tante de lui aller acheter du drap pour se faire un habit, et du gros linge pour se faire quelques chemises. En attendant, elle prit une robe et une chemise de sa tante.

Cœlia fit un paquet de tout ce qui étoit sur elle, et l'envoya à M. Palamède, en lui redemandant quelques meubles qu'elle avoit étant fille, entre autres une petite croix de diamans fins, une cornette de dentelles avec les manchettes, sa montre, et sa robe de noce qui étoit toute d'argent. Elle vendit tout cela, n'ayant plus rien, et sa tante ayant été obligée, pour son mariage, de dépenser le peu qu'elle avoit amassé. Au bout de quelques jours, Cœlia dit à sa tante que l'instant de son plus grand malheur alloit arriver, qu'il ne lui étoit pas possible de rester dans la ville; ne pouvant aller à l'église sans s'attirer les regards de tous les hommes; que M. Palamède, lui ayant ôté sa vertu et sa réputation, lui ôtoit encore la consolation de vivre avec elle; qu'il falloit qu'elle l'abandonnât, pour se retirer dans quelque village écarté. Sa tante lui offrit de la suivre partout où elle iroit. « Ah! ma chère tante, lui dit Cœlia, laissez-moi vivre seule. Votre grand âge

ne vous permet pas de vous éloigner des secours de la ville; restez-y, je vous en prie; je viendrai plutôt vous voir tous les jours. — Hélas! ma chère enfant, lui répondit-elle, à quoi puis-je mieux employer le peu d'années qui me restent encore, qu'à vous suivre et à vous consoler? » En effet, elle vendit ses meubles et sa maison, et elle partit avec sa nièce, pour aller à un bourg situé à six lieues de la ville.

M. Palamède écrivit plusieurs lettres à Cœlia, qu'elle lut, et auxquelles elle ne fit pas de réponse. Il lui fit parler par différentes personnes, et même par des gens respectables, qui lui proposèrent de se joindre à M. Palamède pour faire casser son premier mariage. Cœlia répondit qu'elle croyoit que cela ne se pouvoit et ne se devoit point. Cependant, comme elle se méfioit de son opinion, elle partit à pied et alla à la ville parler à deux ministres dont la piété, la vertu et le savoir lui étoient connus. Elle leur exposa sa situation, leur fit connoître la vertu, la simplicité, l'innocence et la bonne foi de la jeune fille qui avoit épousé M. Palamède, et leur demanda ensuite si les lois divines et celles qui sont gravées dans les âmes honnêtes lui permettoient d'employer son crédit pour mettre cette malheureuse jeune fille dans la situation honteuse où elle se trouvoit elle-même. Les ministres répondirent qu'ils pensoient que les lois étant contraires à ce ma-

riage, on pouvoit aisément le rompre. Mais Cœlia les pressa vivement de répondre non sur les lois humaines, et sur son état présent, mais sur les lois divines ou sur sa condition éternelle. Alors les ministres parurent indécis et n'osèrent prononcer; mais Cœlia prononça pour eux et offrit son humiliation à Dieu.

Elle retourna à son village, d'où elle n'est plus sortie. Elle passoit une partie des journées à l'église, ou à genoux au pied de son lit; elle se promenoit peu et pleuroit; mais elle se reprochoit souvent son affliction, comme pouvant être nuisible à l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Elle cherchoit même à se dissiper; mais quelque effort qu'elle fît, elle retomboit bientôt dans l'amertume et la mélancolie. Sa tante m'a dit l'avoir vue plusieurs fois, six heures de suite, sans qu'elle fît le moindre mouvement. Elle étoit comme en contemplation, en méditation, mais c'étoient des méditations de douleur et d'angoisse; car elle ne trouvoit plus, à ce qu'elle disoit, le même attrait dans la prière : le ciel même sembloit l'avoir abandonnée.

Cœlia resta cinq mois et demi dans cette situation, son état devenant même plus pénible à mesure que sa grossesse approchoit de son terme. M. Palamède la vint voir deux fois. Elle ne lui fit aucun reproche et ne parut pas fâchée de le voir.

Cœlia entroit dans le huitième mois de sa

grossesse, lorsqu'elle sentit des douleurs. Sa tante envoya chercher une sage-femme qui ne put venir, étant à un château, auprès de la femme d'un gentilhomme. Cœlia fut trois jours dans les plus violentes douleurs. Enfin, cette malheureuse fille, aidée de sa tante, mit au monde un enfant destiné au malheur, même avant de naître. Les souffrances qu'elle avoit eues, la manière dont elle avoit été accouchée, lui faisant craindre que son enfant ne fût bien mal, elle le demanda dès l'instant qu'il naquit, le baptisa elle-même, et dit ensuite : « Mon Dieu, que vous êtes bon! je vous le donne. Il est votre enfant; hélas! il n'a que vous pour son père. »

Cœlia fut le reste de la journée dans une grande foiblesse. Le lendemain, elle fut mieux, et fit venir encore sa fille. Sa vue parut lui causer une grande révolution. Elle répandit une telle abondance de larmes, que sa tante crut devoir arracher son enfant de ses bras. Son excessif attendrissement faillit lui être funeste; car elle fut très mal depuis cet instant. Sa nuit fut fort mauvaise. Elle étoit accouchée le lundi; le mercredi matin, la fièvre lui prit avec beaucoup de violence. On envoya à la ville chercher un médecin; il fut deux jours sans venir; et lorsqu'il vit Cœlia, elle étoit dans le plus grand péril. On la saigna du pied, mais la saignée ne produisit pas l'effet qu'on en attendoit. Elle eut une longue foiblesse dont elle

ne revint, que pour se plaindre d'un malaise général. Alors elle crut sa fin prochaine; elle sourit et remercia le ciel. Sa tête s'embarrassa ensuite. Elle distinguoit mal les objets; elle ne reconnoissoit même pas sa tante. Lorsque M. Palamède entra, son nom, qu'elle entendit prononcer, lui rendit sa raison; elle l'a presque conservée jusqu'au tombeau. « Monsieur Palamède, lui dit-elle, vous voyez l'état où vous m'avez réduite. Je ne vous le reproche point; je vous ai bien aimé. J'ai demandé tous les jours votre bonheur à Dieu. Je vous recommande, en mourant, votre épouse. Promettez-moi que vous la rendrez heureuse, et que vous ne l'abandonnerez point. » Palamède ne put lui répondre qu'en lui serrant la main et en répandant des larmes. « Vous pleurez, lui dit-elle, Monsieur Palamède. Ma mort est un bonheur pour vous; car vous êtes né sensible, et ma vie malheureuse vous affligeroit beaucoup. Et... » Alors elle sentit un grand trouble dans toute sa personne; et, craignant que ce ne fût son dernier moment, elle s'écria d'une voix haute: « Ah! Monsieur Palamède, je meurs, laissez-moi... laissez-moi, je ne veux pas mourir en votre présence. » Un moment après, elle se souleva; puis, jetant les yeux autour de son lit, elle aperçut encore M. Palamède; elle le supplia instamment de se retirer, et elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût enfin sorti.

Quand il fut parti, Cœlia tomba dans une profonde tristesse, où elle demeura plongée

jusqu'à la nuit, qu'elle passa dans des agitations convulsives. Elle demanda à boire, et sur ce qu'on ne lui en apportoit pas assez promptement, elle se mit dans une grande colère. Sa tante me dit que c'étoit le seul moment d'impatience qu'elle eût jamais remarqué en elle. Sur les six heures du matin, elle eut de fortes terreurs et de longs frémissemens. Elle demanda un prêtre et de quoi écrire. Elle écrivit huit ou dix lignes, et une lettre pour Milady d'Heifort. A peine eut-elle fini sa lettre, que ses agitations augmentèrent. Elle crut voir dans sa chambre des gens qui creusoient une fosse, et sur son lit, des figures qu'elle n'avoit jamais vues. Elle pria sa tante de les renvoyer, en disant qu'on la laissât tranquille, et qu'on attendît un peu. Sa tante s'approcha d'elle pour la calmer. Cœlia se jeta sur elle d'un air troublé. Elle lui prit le bras qu'elle serra avec force. Elle dit qu'elle avoit bien mal au cœur, et qu'elle souffroit beaucoup. Elle prononça alors le nom de Palamède et mourut en le prononçant.

Note de l'Éditeur.

On trouve cette note dans le manuscrit, à la fin de l'histoire de Cœlia.

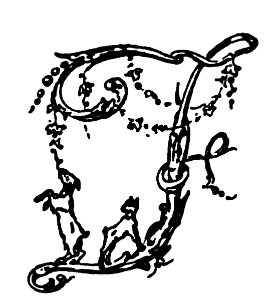
« J'ai taché de conserver, en écrivant ce récit, le ton, et jusqu'aux expressions de la tante de Cœlia, qui m'a raconté l'aventure de sa malheureuse nièce. »



L'HERMITE



L'HERMITE



E vous épargne, mon cher S***, le détail des amours de M. de Saint-Laurent, gentilhomme du Dauphiné, avec Mademoiselle de Vallersun. Vous saurez seulement que, forcé de l'enlever le 21 août 1761, il alla l'épouser en Savoie. Il eut dans sa route une aventure bien extraordinaire.

Nos deux amans partirent sans domestiques et suivirent l'Isère. En arrivant aux montagnes de la Grande-Chartreuse, après une journée très forte, ils furent obligés d'aller, à dix heures du soir, dans une maison que leur indiquoit

une clarté lointaine, et qu'ils apercevoient située sur une montagne au milieu des bois, comme le sont presque tous les hermitages. Effectivement un vieux hermite leur offrit, avec toutes sortes d'empressemens, un asile dans sa retraite, et parut bien fâché de n'avoir à leur présenter qu'un plat de racines pour souper, et de la paille pour se coucher. Nos jeunes amans se trouvoient encore bien heureux d'être à couvert. Après ce frugal repas, ils prièrent l'hermite de leur préparer un lit de paille. Le bonhomme y travailla sur-le-champ, avec le plus grand soin; ensuite, il demanda la permission de se retirer.

M. de Saint-Laurent et Mademoiselle de Vallersun s'endormirent sur-le-champ, et si profondément, qu'à deux heures du matin, Mademoiselle de Vallersun, qui s'étoit couchée du côté du mur, ne sentit point que, par un ressort lâché fort doucement, elle se séparoit de M. de Saint-Laurent, et qu'elle fut bientôt dans un caveau profond, à plus de cinquante pieds sous terre. La plaque revint très brusquement à sa place, et Mademoiselle de Vallersun ne fut réveillée que par le soubresaut que lui causa son arrivée dans ce lieu terrible. Comment pouvoir exprimer la situation de cette malheureuse, lorsqu'elle se trouva tout d'un coup dans un endroit affreux, qui n'étoit éclairé que par une lampe lugubre ; et que, cherchant la main de son amant, elle sentit la sienne saisie, serrée par un jeune hermite prosterné devant elle ! « Juste

ciel ! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi ! je me meurs » : elle s'évanouit et resta sans connoissance. Les secours perfides du scélérat, entre les mains duquel elle étoit, ne faisoient qu'ajouter mille horreurs à sa situation.

M. de Saint-Laurent se réveilla. Son premier soin fut de voir si Mademoiselle de Vallersun dormoit encore. Quel fut son étonnement de ne la plus trouver à côté de lui ! Il se lève avec précipitation, l'appelle avec inquiétude : la tête déjà perdue, il poussoit les cris les plus touchans et les plus effrayans. Il cherche et trouve le vieux hermite. « Malheureux, lui dit-il, as-tu caché l'objet de ma tendresse, du bonheur de ma vie ? « Puis, l'entraînant dans la chambre, il sauta sur un de ses pistolets, l'appuya sur sa gorge, et lui redemanda Mademoiselle de Vallersun. « Grâce, seigneur, grâce, lui répondit l'hermite, je ne suis pas le coupable ; mais si vous ne me tuez pas, je pourrai dévoiler à vos yeux ce secret terrible ; encore une fois écoutez-moi, parlez bas et suivez mes conseils.—Achève, barbare, je t'écoute. — Eh bien, seigneur, allez sans perdre une minute ; tâchez de trouver une femme qui veuille vous suivre, qui soit jolie, dont vous puissiez disposer, amenez-la dans ces lieux, et soyez sûr que je vous ferai retrouver votre épouse. — Quelle proposition me fais-tu, malheureux ? quel outrage oses-tu faire à mes sentimens ! tremble ! ma fureur ne connoît plus de frein, plus de pitié ! »

M. de Saint-Laurent exerça sur le vieux hermite tout ce que lui dictoient et justifioient à la fois le désespoir et la rage. Rien n'ébranla la fermeté de cet homme. Il disoit : « Vous pouvez me faire mourir, mais vous n'obtiendrez rien de moi. » Quel parti prendre ? notre amant suspendit ses rigueurs et finit par se faire répéter les conseils de l'hermite. Il fallut obéir : il partit donc pour Turin. En arrivant, il mit tout en usage pour trouver une jeune et jolie courtisane, à qui l'argent suffit. Il la détermina sans peine à le suivre dans une de ses terres, où son projet, disoit-il, étoit de vivre avec elle. Il arrive enfin à l'hermitage, tremblant de n'y plus trouver l'hermite ; heureusement il l'aperçut une minute après, et lui demanda tout bas s'il pouvoit compter sur sa promesse. « Oui, seigneur, je vous tiendrai ma parole. Faites entrer Madame dans la chambre, et surtout écoutez-moi bien. Vous allez manger un morceau ; je disposerai pour vous un lit de paille comme avant-hier, et je vous préviens qu'à deux heures précises, vous sentirez du mouvement sous vous. Vous aurez l'attention de vous coucher du côté du mur. Laissez-vous descendre sans remuer ni crier. Ne réveillez pas la jeune personne qui vous a suivi ; je vous promets, seigneur, que vous recouvrerez le bien que vous poursuivez. » Quelque effrayant que fut tout ce mystère, M. de Saint-Laurent ne pouvoit plus reculer. Il se mit à table et ne voulut se

coucher qu'à deux heures. A deux heures précises il entendit un petit bruit et se sentit bientôt descendre : il arriva dans cet antre affreux. Le premier objet qui s'offrit à sa vue fut la robe de Mademoiselle de Vallersun. Comme il voulut se précipiter sur elle, il voit dans le fond de la caverne un jeune hermite ; il court, le saisit à la gorge, le frappe d'un coup de poignard, en s'écriant : « Monstre, rends-moi ma femme ! » Un cri se fit entendre. M. de Saint-Laurent, laissant dans les convulsions de l'agonie ce scélérat, s'élança rapidement à la voix de sa chère maîtresse, et bientôt il tomba lui-même évanoui. Cependant, avant qu'il eût perdu connoissance, il put entendre l'hermite dire d'une voix mourante : « Misérable, je meurs ; un quart d'heure plus tard, je touchois aux doux moments de jouir de tout ce que m'enlève mon assassin ! »

Nos jeunes amans revinrent à la vie ; aidés du ressort de la trappe, ils se donnèrent eux-mêmes la liberté.

M. de Saint-Laurent tint sa parole au vieux hermite, donna mille pistoles à la courtisane, et les deux amans, échappés de l'enfer, se mirent en chemin pour aller se marier, à la plus prochaine ville de la Savoie.

Quel étoit ce vieillard ? quels rapports le lioient au jeune et pervers habitant de la caverne ? quel étoit le secret de cette condition imposée par l'hermite, d'amener une jolie femme

pour en retrouver une autre ? quel étoit enfin le brigand qui s'étoit emparé de Mademoiselle de Vallersun ? voilà ce qu'on n'a pu découvrir. Le Gouvernement Sarde fit des perquisitions inutiles.



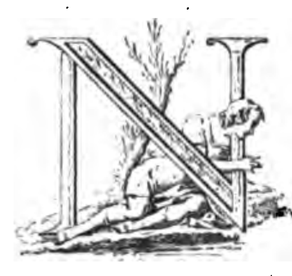
HISTOIRE

DE REVENANS



HISTOIRE
DE REVENANS

—·—



Nous étions hier, mon cher***, à l'ordre chez M. de Castries. Il s'y trouvoit un commandeur de l'Ordre teutonique, venu par rapport à des fourrages qu'on lui demande. Nous causions avec cet homme, et l'entretien rouloit sur la nature du pays. Nous voulûmes savoir ce que c'étoit qu'un château que nous voyions sur une hauteur à deux lieues de notre camp. Il nous répondit que c'étoit le château

de Katsenstein; que depuis longtemps personne n'avoit eu le courage d'y pénétrer, parce qu'il y revenoit des esprits; que l'accès en étoit devenu presque impraticable, par les ronces et par les épines qui couvroient la petite montagne sur laquelle il est bâti. L*** qui, comme vous le savez, est toujours excité par tout ce qui promet quelque péril, n'eut pas plus tôt entendu cet réponse, qu'il s'empara de la conversation. Il accabla le commandeur de questions, et tout d'un coup, se frottant les mains, il me dit: « Nous devrions aller passer une nuit dans ce château. — Ma foi, lui répondis-je, je suis ton valet. Que diable veux-tu que j'aille faire là? On nous a bercés avec ces histoires qui finissent toujours par des faux-monnoyeurs, ou des voleurs, réfugiés sous terre; et ces gens-là vous étrillent le curieux, comme ils le méritent. — Que peut-il nous arriver? reprit L***, nous serons ensemble. » Pendant qu'il me disoit cela, j'aperçus Th***, lequel a passé sa jeunesse à tâcher de voir le diable dans les carrières de Mont-Rouge. Il me regardoit et ricanoit. B*** secouoit la tête; et les yeux de tout le monde étoient fixés sur moi. Cela me piqua. Je dis à L*** : « Eh bien, j'y consens; mais c'est à condition que nous ne serons que nous deux. Tu veux tenter une grande aventure; pardieu! tu l'achéveras dans toutes les règles de la chevalerie; je serai ton écuyer. » La journée se passa tout entière en plaisan-

teries sur notre projet. Cependant, M. de C*** et nos amis nous firent des représentations sur cette folie; mais ce fut en vain. Toute l'armée savoit notre résolution. A tort ou raison, nous voulûmes la suivre.

Vers le soir, nous montâmes à cheval armés chacun de nos sabres. Arrivés au pied de la colline, nous renvoyâmes nos gens, avec ordre de venir nous chercher le lendemain matin, et nous prîmes nos pistolets.

Je vous ai déjà dit qu'on nous avoit annoncé que les abords de Katsenstein étoient fort difficiles. Vous ne pouvez vous persuader ce que nous eûmes à surmonter de trous profonds, de terrasses éboulées par-ci par-là, de rochers; et le tout si fort défendu par les ronces, que nous ne pouvions nous faire jour, qu'à grands coups de sabre. Tantôt nous étions obligés de nous donner la main, et tantôt de nous pousser; enfin, à force de travaux, nous arrivâmes à la porte du château. Elle étoit fermée; nous l'enfonçâmes. Nous entrâmes dans un vestibule assez grand; nous parcourûmes plusieurs chambres au rez-de-chaussée, si dégradées, que nous ne jugeâmes pas à propos d'y rester. Nous montâmes un escalier qui nous conduisit à l'entrée d'une des vastes salles, où l'on dit communément que l'on doit avoir peur des esprits. Au milieu, nous vîmes une grande table, et tout autour des bancs. « Apparemment, dis-je à L***, c'est ici le salon d'assemblée de mes-

sieurs les revenans? Qui nous empêche de nous établir ici? » Il approuve ma proposition; et comme le jour baissoit, nous allumâmes une bougie que nous avions apportée. Notre position commençoit à nous déplaire, d'autant qu'à de noires pensées, il se joignoit un froid affreux qui nous geloit. Enfin, vers minuit nous entendîmes un bruit qui sembloit venir de fort loin, et s'échapper par la porte d'un souterrain, devant laquelle nous avions passé, sans que l'un eût osé proposer à l'autre d'y descendre. Ce bruit, en approchant, s'augmentoit, et bientôt nous distinguâmes une grande quantité de voix. Il y en avoit de toutes les espèces, de douces, d'aigres, d'enrouées, de flûtées · elles parloient toutes à la fois, les unes en traînant, les autres avec une impétueuse rapidité; quelques-unes, en grasseyant. Le tout étoit entremêlé d'un cliquetis de chaînes. Comme les gens qui faisoient ce fracas sembloient monter l'escalier machinalement, nous nous levâmes, le dos à la muraille, et, nous serrant l'un contre l'autre, nous tirâmes nos sabres. A peine étions-nous dans cette attitude, que nous vîmes entrer un nombre prodigieux de spectres de femmes, les uns très hideux, les autres fort jolis. Ils parurent étonnés de nous voir; ils s'empressèrent de nous accoster. Ils nous entourèrent : elles faisoient un tel bruit, que nous en étions assourdis. Nous restâmes quelque temps dans cette situation. Comme je vis que ces fantômes

ne cherchoient point à nous faire du mal, je me hasardai de parler. Au premier mouvement de mes lèvres, tout se tut. « Mesdames, leur dis-je, si mon compagnon et moi nous vous déplaisons ici, nous allons nous retirer. » Les spectres répondirent tous à la fois : « Non. — Eh ! de grâce, repris-je, l'une après l'autre, si vous voulez que nous lions conversation. — Monsieur a raison », reprit, d'un ton doucereux, un spectre dont l'air décent me plut. Toutefois, en l'examinant, je m'aperçus qu'il n'avoit qu'une enveloppe agréable : on distinguoit, au travers de cette enveloppe, la plus effrayante et la plus horrible figure qu'on puisse se représenter. « Oserai-je vous demander, répliquai-je, qui vous êtes, ou qui vous avez été? — Hélas ! mon cher monsieur, me répondit-il, je fus une dévote. Je passois mes matinées à l'église, une partie de mon après-dîner dans les bras de mon confesseur, et la nuit, dans ceux d'un amant obscur. J'étois méchante, médisante, calomnieuse, fausse, dure, vindicative; j'affectois toutes les vertus et je n'en pratiquois aucune. Aussi, suis-je la plus damnée de ces dames, et l'on m'a mise dans la quatorzième chaudière, à gauche, en entrant. » Pendant que je causois avec ma dévote, L***, toujours galant et déjà plein de confiance, étoit à l'autre bout de la salle, au milieu des jolies femmes. Il leur contoit des histoires et leur plaisoit, à son ordinaire. J'allai le rejoindre, et, m'étonnant que

les enfers renfermassent des objets aussi doux, j'appris que des damnées aussi séduisantes ne l'étoient que pour avoir été jadis uniquement attachées à leur figure, et que leur plus grand supplice étoit de n'être trouvées jolies par aucun diable. Comme je vis que j'avois déplu en interrompant L***, je m'en allois pour faire d'autres questions, lorsqu'un petit fantôme très étourdi, d'un aspect assez agréable, vint se mettre sur mon passage, et m'agaça. Je lui fis ma demande ordinaire. Il me répondit : « J'étois assez bien, comme vous voyez; mais je ternissois tous mes agrémens par la coquetterie. Je faisois plus de tracasseries dans un jour, que je ne serai damnée de siècles. On m'en a bien punie; j'aime, que dis-je, j'adore le diable le plus charmant, le plus accompli qui soit; et quels que soient ma tendresse et mes soins, il est insensible à tout ce que je fais pour lui plaire. » Comme les coquettes, devenues tendres, sont fort ennuyeuses, je quittai bien vite celle-ci pour m'approcher d'un fantôme qui paroissoit triste. Il n'attendit pas que je lui fisse une question. Aussitôt que je fus près de lui, il me dit : « Vous voyez la plus malheureuse de toutes les damnées qui sont ici. J'ai quitté l'amant le plus tendre et le plus parfait, sans cesse je vois tout ce que j'ai perdu, je crois lui parler, et je suis la proie des regrets les plus sensibles et des remords les plus cuisans. — Ah! ah! répliquai-je, l'infidélité reçoit donc

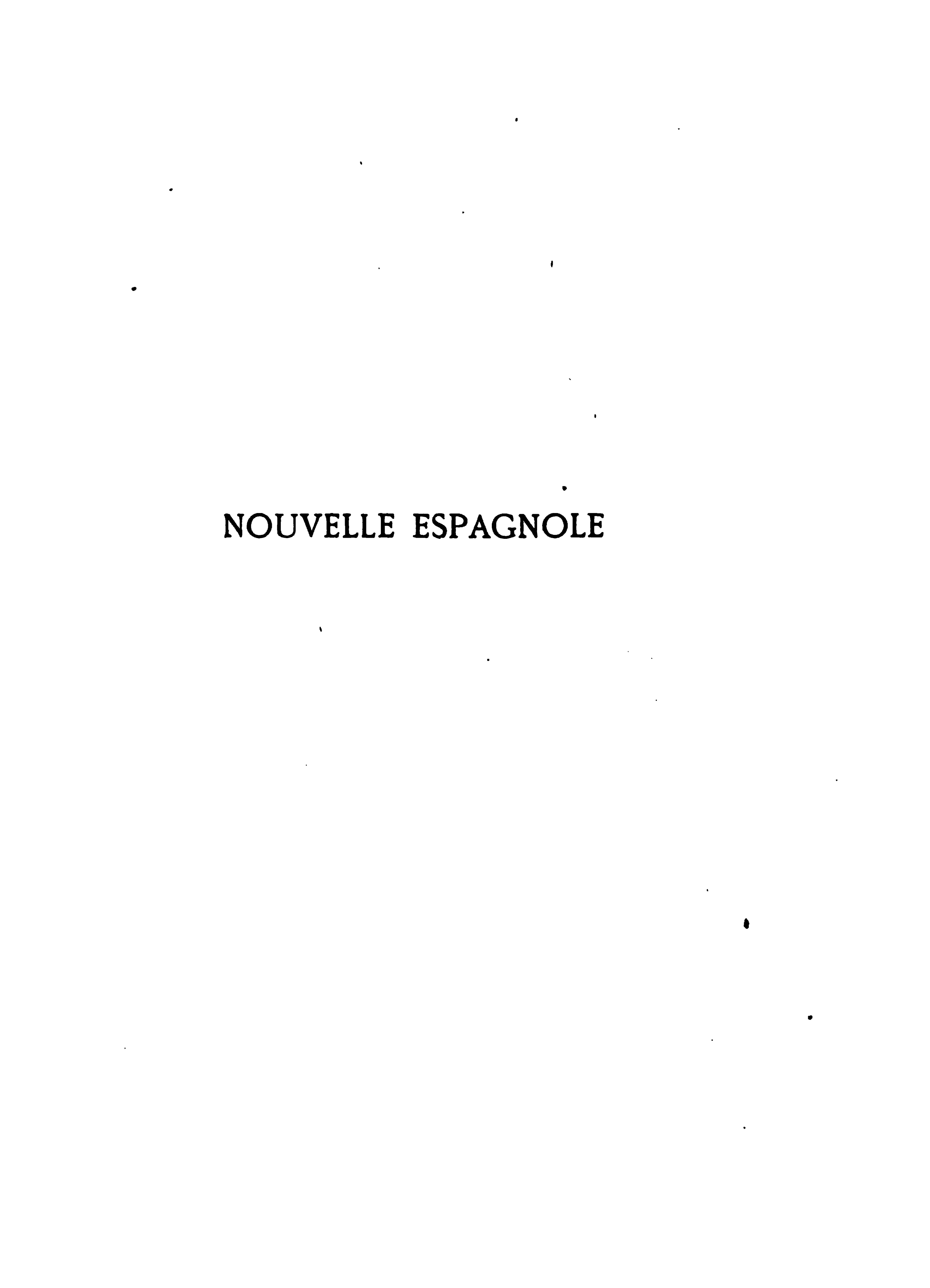
un châtiment aux enfers? — Assurément, me dit-elle, et même celle qui n'est qu'en idée. A la vérité, cette dernière n'est pas soumise à des châtimens aussi sévères. Les femmes qui se la reprochent sont seulement condamnées à attiser avec leurs doigts le feu des chaudières où bouillent les autres. — Oserois-je, repris-je, puisque vous me paroissez si bien au fait, vous demander quels sont ces deux fantômes qui sont auprès de la porte, et ces deux autres si laids? — Celui de ce côté-ci, me répondit mon affligée, parloit toujours d'ajustemens et de ces petits riens dont s'occupent les femmes; elle exigeoit des hommes de l'écouter, ne leur permettant pas de s'entretenir devant elle de choses un peu plus intéressantes; cependant, comme ce n'est pas un crime grave, on la met simplement au bain-marie. Cette autre est une femme qui n'a point eu d'amant. Elle en étoit devenue d'une vanité révoltante. Voyez-vous comme elle se cache? on applaudit à sa vertu; mais on en a jugé les motifs. Ici, les choses paroissent ce qu'elles sont. Personne ne la regarde, ni ne lui parle... — C'est singulier, interrompis-je. Dans le monde, nous croyons qu'une femme a tort d'avoir un amant. — Elle pourroit mieux faire, répliqua mon fantôme; mais du moins on lui sait gré de n'en avoir qu'un et de le rendre heureux. — Vous devriez bien, repris-je, aller dire cela dans le monde; car pour moi j'aurai beau le répéter : on ne me croira pas. — Nous

n'avons garde, me répondit l'ombre. Ne savez-vous pas que la seule consolation des malheureux est d'avoir des semblables? Quant à ces fantômes effrayans, ajouta-t-elle, ce sont ceux de femmes fausses, avares, intrigantes, ou souillées de grands crimes; elles en portent l'empreinte. — Voudriez-vous bien encore, lui dis-je, m'apprendre pourquoi vous vous êtes approprié ce château, et pourquoi vous y venez? — Il n'est point à nous, me dit-elle, mais au diable; il appartint autrefois à Calvin, et le jour qu'il mourut, le diable s'en empara. Vous n'ignorez pas que les plus grandes peines ont du relâche. Pour nous en donner, on nous permet de sortir toutes les nuits de nos brasiers, et de venir ici; mais comme les malheureux le sont partout, nous retrouvons ici l'enfer. Il n'y paroît jamais d'hommes : vous savez ce que c'est qu'une société de femmes. Ce qui plaît à l'une déplaît à l'autre; chacune veut avoir la prééminence; toutes sont jalouses. Aussi, n'est-ce parmi nous qu'un tissu de querelles, de méchancetés et de scènes. Chacune veut qu'on l'écoute; et plusieurs aiment mieux rester dans leurs chaudières que de venir à l'*assemblée.* C'est ainsi que cela s'appelle. Lorsque le jour est prêt à paroître, un diable arrive, qui nous fait rentrer dans nos brûlans souterrains. »

Je ne vous dis, mon cher S***, qu'une partie des détails que me fit le fantôme affligé. Vous les saurez tous, quand je vous reverrai; mais

cela seroit trop long dans une lettre. Je remerciai beaucoup le spectre, et le quittai pour rejoindre L*** qui n'avoit pas encore fini sa première histoire. Il alloit cependant arriver à la catastrophe; mais malheureusement la nuit s'enfuyoit. Nous entendîmes des sifflemens horribles. A ce bruit, nous vîmes la terreur peinte sur tous les visages; nous eûmes bientôt la même frayeur, en apercevant la plus épouvantable de toutes les figures. Elle avoit sept pieds de haut, une tête de lion, couverte de couleuvres menaçantes, des griffes d'aigle, le corps d'un poisson et des jambes de bœuf. Un long serpent lui servoit de queue. Il en tenoit un autre dans ses griffes, dont il frappa les spectres et les chassa tous. Nous entendîmes leurs cris et leurs gémissemens s'éloigner par le même endroit d'où leur bruit étoit venu. Lorsqu'il fut totalement dissipé, nous nous pressâmes de sortir de ce manoir infernal. Nous retrouvâmes nos chevaux au pied de la montagne, et nous venons d'arriver au camp où nous avons conté ce qui nous est arrivé, sans que personne ait voulu nous croire.





NOUVELLE ESPAGNOLE



NOUVELLE ESPAGNOLE



E régiment de***, dans lequel je sers, habitoit depuis trois ans à Séville, et nous venions de recevoir l'ordre d'en partir dans trois jours, afin de nous rendre à Valence, pour y rester en garnison. Occupé de rendre des devoirs dans la ville et de vaquer à quelques affaires, occasionnées par un prochain départ, j'étois le soir à pied, sans domestique, lorsque, dans une petite rue détournée, je fus tout à coup assailli par quatre hommes, dont deux me saisirent par le bras, le troisième s'empara de mes jambes, et le quatrième me mit un mouchoir sur la bouche. Je fus enlevé de cette manière, et mal-

gré mes efforts, emporté jusqu'au bout de la rue, où l'on me jeta dans un carrosse public, et toujours accompagné de mes quatre hommes. Après plusieurs détours, le carrosse s'arrêta; la portière s'ouvrit. Autant que le trouble où j'étois put me permettre d'en juger, il me parut qu'assez de gens se présentèrent pour aider mes conducteurs à me retirer du carrosse; on me fit entrer avec une grande précipitation, dans une maison dont la porte se ferma tout de suite, avec un grand fracas.

Alors on me rendit ma liberté, dont je ne pouvois faire usage; car on m'avoit ôté tout arme offensive. Je voulus savoir, des coquins qui m'entouroient et qui ressembloient à des bourreaux, par quel hasard j'éprouvois un pareil traitement? en quel lieu j'étois? Au lieu de me répondre, un petit homme, gros, court, estropié d'une jambe, s'avança, tenant une lanterne à la main, et me dit, d'une voix rauque et brusque, de le suivre. En même temps, il porta ses pas vers une porte garnie de fer, qu'il ouvrit, et qui me laissa voir un escalier très bas et très étroit. Je n'étois pas en position de me refuser à rien de ce qu'on exigeoit de moi. Je suivis sans réplique mon conducteur; ce qui n'empêcha pas un des satellites de me pousser assez rudement et de se mettre derrière moi. Ainsi précédé de mon guide, et suivi de mon surveillant, je descendis une quinzaine de marches disposées en tournant. Une autre porte,

pareillement garnie de fer, s'ouvrit, et bientôt, à la lueur d'une lanterne, j'aperçus un cachot d'environ douze pieds carrés, de la paille, une cuvette remplie d'eau. A peine mon gros sbirre se fut-il collé contre la muraille, pour me donner passage, que mon surveillant me poussa d'une telle force, que j'allai tomber, la tête la première, au fond du cachot. Aussitôt la porte se refermant, me laissa dans les ténèbres et dans toute l'horreur de ma situation.

Plongé dans mes réflexions, je cherchai d'abord si je ne m'étois pas attiré le traitement que j'éprouvois, et ne me rappelant aucune circonstance de nature à me compromettre avec la justice, d'ailleurs, comparant sa manière de procéder avec celle dont je venois d'être l'objet, il ne me fut pas difficile de reconnoître que j'étois entre les mains de l'Inquisition. Événement le plus fâcheux qui puisse arriver; chose que je me persuadai facilement, d'après ce que j'avois entendu dire de ce tribunal effrayant.

Instruit de tous les détails les plus alarmans par un de mes camarades, victime de l'Inquisition, sur l'accusation d'une fille qu'il avoit mal payée de ses complaisances, instruit, dis-je, de ce qui m'attendoit, je passai la plus horrible nuit. Autant qu'un malheureux, au fond d'un cachot, peut calculer le temps, je juge que ce fut vers les cinq ou six heures du matin que j'entendis ouvrir la porte du haut de l'escalier; ensuite s'ouvrit celle du cachot, et je vis pa-

roître mon affreux geôlier, avec sa lanterne. Il m'ordonna de le suivre. Étant parvenu au haut de l'escalier, j'y trouvai les quatre hommes de la veille, qui s'emparèrent de moi de la même manière, et me portèrent dans un carrosse public qui m'attendoit dans la rue. Ils y montèrent avec moi. Après plusieurs détours dont je m'aperçus, en sentant tourner la voiture, exactement fermée, ce carrosse s'arrêta vis-à-vis d'une petite porte, où je fus remis entre les mains de deux prêtres en surplis, le bonnet carré sur la tête. Ces ecclésiastiques, avec un air sévère et sans me rien dire, se mirent en marche, l'un devant et l'autre derrière moi; ils me conduisirent par une allée très étroite, obscure et longue, au bas d'un degré par lequel nous arrivâmes à l'entrée d'une salle de médiocre grandeur, garnie de quelques chaises grossières. Les deux prêtres s'arrêtèrent, après avoir ouvert une porte, où l'ordre d'entrer me fut donné par signes.

Je me trouvai dans une grande chambre antiquement meublée. Au coin et vis-à-vis d'un grand bureau, étoit assis un homme en rochet, camail et bonnet carré, que je reconnus être le grand inquisiteur. Je l'avois vu dans différentes solennités. Sans se lever, il entama, d'une voix triste, une grande exhortation sur les devoirs de la religion, et de l'honnête homme, sur la bonté, sur la clémence de Dieu, qui pardonnoit nos fautes, sur l'aveu sincère que nous en



Paul Avril inv. Imp. A Quantin. Taluet sc.

NOUVELLE ESPAGNOLE

Connaissez vous Mademoiselle, me dit le Grand Inquisiteur

faisions, et le repentir de l'avoir offensé. Comme ces paroles étoient accompagnées de calme et d'onction, et qu'il me parloit plus en frère qu'en juge, cela me rassura sur les suites de mon aventure, et je lui dis que j'étois un très bon chrétien, très convaincu des vérités de notre religion, craignant Dieu, mais l'aimant sur tout, et que si je l'avois offensé, c'étoit à mon insu. « Quoi! me répliqua le grand inquisiteur, votre conscience ne vous reproche rien? — Rien du tout, lui dis-je. — Eh bien! reprit-il, puisque votre cœur est endurci, mon frère, il faut vous confondre; nous verrons si vous tiendrez à la conviction, et si vous ne rentrerez pas en vous-même. « En même temps, ayant sonné, je vis s'ouvrir une porte vis-à-vis de celle par laquelle j'étois entré. Parut alors une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui m'éblouit par un teint du plus grand éclat, des traits charmans, des yeux noirs, brillans et doux, des cheveux épars qui couvroient presque tout son vêtement, une démarche noble;..... mais elle étoit grosse, ce qui défiguroit tant de perfections.

« Connoissez-vous Mademoiselle? me dit le grand inquisiteur. — Non, lui répondis-je; voilà la première fois que je vois une personne si séduisante. — Il n'est pas question d'être galant, répliqua le grand inquisiteur d'une voix élevée, le sourcil froncé; encore un coup, nierez-vous de connoître Mademoiselle et de

l'avoir mise dans l'état où vous voyez qu'elle est? — Assurément, repris-je, je nierai tout cela. Je n'ai pas l'honneur de connoître Mademoiselle. — J'ai bien vu des scélérats, s'écria le grand inquisiteur; mais, oh mon Dieu! continua-t-il, en levant les mains au ciel, vous n'avez jamais permis qu'il en parût devant moi, de plus coupable, ni de plus hardi! Malheureux, poursuivit-il, en attachant sur moi des yeux irrités, te voici devant le tribunal de l'Éternel; prononce sur ton sort. Ou je vais effacer ton crime en t'unissant, au pied de l'autel, à l'infortunée victime de ton cœur pervers, ou je vais faire assembler les juges qui te livreront aux bourreaux, et ton supplice, dans les souterrains de cette maison, ne tardera pas à purger la terre d'un monstre tel que toi. » Une telle harangue est faite pour surprendre celui à qui elle s'adresse, et je conviens qu'elle me jeta dans mille réflexions rapides et fâcheuses. Je ne doutai point que sa seigneurie, après avoir satisfait les désirs qu'avoit fait naître cette jolie personne, et s'être oubliée dans ses bras, n'eût voulu s'en débarrasser; et qu'employant les moyens qui sont si multipliés dans les mains d'un grand inquisiteur, elle n'eût jeté les yeux sur moi, pour se soulager de ce fardeau, comme sur un étranger isolé, qui n'auroit aucune voie pour dévoiler sa conduite et pour s'opposer à ses desseins. Quelle que fût l'impossibilité de me tirer du mauvais pas où j'étois tombé, l'idée

de m'associer une telle compagne, et de me déshonorer, ainsi que ma famille, me révolta contre la proposition qu'on me faisoit, au point que la mort la plus ignominieuse me parut préférable. J'en étois là de mes résolutions, lorsque le grand inquisiteur reprit la parole et me dit : « Te voilà donc au fond de l'abîme où le coupable se précipite tôt ou tard? Tout subterfuge, tout délai, tous moyens sont sans force, vis-à-vis du tribunal où tu comparois; ton sort dépend de toi. Le mariage ou la mort; prononce. — Despote plus cruel que tous ceux dont les tyrannies ont désolé la terre! lui répondis-je; pour sauver des jours que tu me rends odieux, je ne trahirai point la vérité ni ce que je me dois. Je n'acquiescerai point à ce que tu ne rougis pas d'exiger de moi. — Jeune homme, reprit le grand inquisiteur d'un ton de voix plus doux, ton courage suspend toute l'horreur qu'inspire ton forfait. Je sens que la pitié l'emporte ; assiste au saint sacrifice; j'espère que le ciel laissera tomber sur toi des regards de miséricorde, et que ce Dieu, plein de bonté, t'éclairera d'un rayon de sa grâce. Mais cet instant de ma clémence écoulé, songe qu'il faut opter entre le mariage ou la mort. »

Après cet arrêt, il tira le cordon d'une autre sonnette, et les deux prêtres qui m'avoient introduit se présentèrent. Le grand inquisiteur leur ayant fait un signe, chacun me prit par un bras, et, conduit de cette manière, par un

petit corridor, j'entrai dans une chapelle tendue de noir, où mes conducteurs me firent mettre à genoux. Il parut un prêtre, et la messe commença.

Soit grâce, soit raison ou foiblesse, je ne tardai pas à chanceler dans la résolution que j'avois prise d'être pendu, plutôt que marié. A force de réfléchir sur ma situation, je reconnus une vérité : c'est que le plus grand de tous les maux est la mort. Une fois fixé sur cette idée, je ne manquai pas de raisons pour me la démontrer la meilleure. « Au fait, me disois-je, que pourra-t-on me reprocher? d'avoir fait un mariage sans amour, sans volonté, sans aucun motif, que la cruelle nécessité de me tirer des mains de l'Inquisition et de celle des bourreaux. Qui diable à ma place n'en feroit pas autant? Une fois hors d'ici, qui peut m'obliger de vivre avec une femme qui n'est bonne qu'à livrer au métier qu'elle a si dignement commencé? Peu me blâmeront, beaucoup m'approuveront, quelques-uns me plaindront. »

La fin de la messe me trouva donc affermi dans ce parti. A peine étoit-elle achevée, que les deux prêtres, mes conducteurs, me ramenèrent avec la même forme dans le cabinet du grand inquisiteur. « Eh bien! me dit-il, à quoi vous décidez-vous? — A ce que vous voulez, lui répondis-je; à prendre la femme que vous désirez me donner. — Bonté du ciel, s'écria-

t-il, en se levant de la place et courant à moi, les bras ouverts. C'est un rayon d'en haut qui vient de pénétrer jusqu'au fond de ton âme; le Tout-Puissant te comble de ses bienfaits. » Ce transport me confirma dans l'opinion où j'étois que sa seigneurie avoit ourdi toute la trame, et je ne remarquai que l'effet du contentement qu'il ressentoit de voir que le succès répondît à ses désirs.

Le grand inquisiteur sonna de nouveau; la jeune personne reparut, et ses charmes semblèrent s'accroître, en apprenant que je consentois à l'épouser. Il se répandit sur son visage une rougeur qui relevoit encore l'éclat de son teint, de la vivacité dans les yeux, un air de satisfaction qui la rendit mille fois plus belle. Il seroit difficile de peindre ce que je ressentis dans cet instant, en voyant que j'allois posséder tout ce qui peut flatter le désir, et d'être contraint de m'en éloigner, comme de l'objet le plus méprisable. Je ne connois point de termes pour définir cette situation, et je laisse au lecteur à se la représenter.

Le grand inquisiteur, prenant ma future et moi par la main, nous mena dans la même chapelle où j'avois entendu la messe; et, s'étant revêtu des habits sacerdotaux, il nous maria, les deux prêtres servant de témoins. Il nous fit ensuite une petite exhortation, et, nous donnant sa bénédiction, il nous dit que nous pouvions nous retirer en paix.

Comme il falloit que ma femme et moi nous prissions le même chemin pour sortir de cette maison, je la suivois, bien résolu de m'enfuir, dès que la chose seroit en mon pouvoir. Nous étions déjà dans la cour, lorsque, m'adressant la parole, elle me dit, avec un son de voix si doux, qu'il pénétra jusqu'au fond de mon cœur, et m'arrêta comme par enchantement :

« Monsieur, il ne m'est pas difficile de deviner ce qui se passe dans votre âme et quels sont vos desseins; mais souvenez-vous que les apparences sont quelquefois trompeuses. Il ne me siéroit pas, dans les dispositions où vous êtes envers moi, de vous prier de me suivre; mais j'ose vous le conseiller. Accordez-moi deux heures; après quoi, vous serez libre de faire ce qu'il vous plaira. Un galant homme ne refuse à qui que ce soit le moyen de se justifier; il m'en coûteroit trop que vous me quittassiez chargée de votre mépris et de votre haine. » En finissant, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et ses pleurs la rendirent infiniment touchante. « Je ne vous hais point, lui répondis-je avec un peu d'émotion; je ne m'en prends qu'à ceux qui vous ont séduite, et qui me font partager les maux dans lesquels il vous ont plongée. S'il dépendoit de moi de vous rendre quelques services, je le ferois, à condition de ne nous revoir jamais. — Il n'est pas encore temps de prononcer un arrêt aussi cruel, reprit-elle; ayez le courage de m'accorder

ce que je vous demande. » En disant cela, elle prit une de mes mains qu'elle serra contre son sein. Ce geste, ses regards, sa voix, un mouvement intérieur qui m'entraînoit malgré moi, me jetèrent dans un trouble tel, que, sans trop savoir ce que je faisois, je lui dis : « Eh bien! soit; je me livre à vous, au risque de tout ce qui peut m'en arriver. »

Une joie vive se répandit sur le visage de cette jeune personne; et, se précipitant hors de la porte, elle courut vers un carrosse public, dans lequel elle étoit apparemment venue; elle ouvrit elle-même, nous y montâmes; elle dit quelques mots espagnols au cocher : il partit.

J'étois si hors de moi-même, que mes idées se confondoient. Chaque fois que je jetois les yeux sur le charmant objet que j'avois à mes côtés, je sentois un feu violent se glisser dans mes veines, auquel succédoit un froid mortel, occasionné par le souvenir de tout ce qui s'étoit passé. L'avenir ne me présentoit que des images fâcheuses et des regrets, en songeant à ma lâche complaisance. Je gardois un profond silence. De son côté, elle ne disoit mot; elle laissoit tomber sur moi des regards languissans et passionnés, soupiroit, et montroit toute l'agitation et l'impatience de quelqu'un qui semble attendre un instant qu'il voudroit hâter.

Après un chemin assez court, le carrosse s'arrêta devant la porte d'une maison de grande

apparence. Le cocher ayant ouvert la portière, la jeune personne descendit, j'en fis autant. Elle me prit par la main, m'introduisit dans une cour assez vaste, où j'aperçus plusieurs palefreniers occupés à panser des chevaux. Je fus surpris du respect que le portier et tous ces gens témoignèrent à ma conductrice. Cependant, ils la considéroient avec une sorte d'étonnement, et la suivoient des yeux. Sans leur dire un seul mot, elle me fit monter un large escalier, au haut duquel nous trouvâmes une antichambre remplie de domestiques en livrée, qui se levèrent en la voyant. Elle la traversa rapidement, ainsi que plusieurs autres pièces remplies de vieux valets de chambre, qui s'empressèrent d'ouvrir les portes. Enfin nous arrivâmes à la porte d'une dernière pièce où toute la vivacité, toute l'assurance de la jeune personne sembla l'abandonner, pour faire place à l'incertitude, à la crainte. Il lui prit même un grand tremblement en saisissant la clef. Je remarquois tout avec autant d'attention que de surprise, et je reconnus le grand effort qu'elle faisoit sur elle-même lorsqu'elle ouvrit cette porte. J'aperçus au coin d'une cheminée un vieil homme qui sembloit décrépit, infirme; de l'autre côté, une femme déjà âgée, mais qui avoit conservé ce que l'âge respecte dans la beauté; des traits réguliers, qui perçoient à travers les rides, un maintien noble, imposant, mais adouci par des regards où se peignoit la bonté. En entrant, la

jeune personne courut se précipiter aux pieds du vieillard.

« Mon père, lui dit-elle, en embrassant ses genoux, ayez pitié d'une fille coupable envers vous. Dominée par la passion que Monsieur (en me montrant) a su m'inspirer, j'ai cherché vainement à la détruire. J'ai combattu ce sentiment avec tant de force et de constance, que ce jour est le premier où Monsieur m'ait vue; c'est à cet instant qu'il apprend le pouvoir qu'il a sur moi. Contente de le voir fréquemment passer sous les fenêtres de mon appartement, derrière les jalousies qui n'ont pu me garantir du trait dont il m'a blessée, la première fois qu'il a frappé mes regards, je passois des journées entières à l'attendre, satisfaite lorsque le hasard y conduisoit ses pas, et malheureuse lorsque j'étois privée de le voir. Je ne pus cependant me refuser au désir de savoir quel étoit mon vainqueur. Je mis dans ma confidence une de mes femmes, en qui je trouvai la facilité qu'on rencontre dans les gens de cette espèce. Par mon ordre, elle fit des perquisitions, et elle m'apprit que M. de***, issu d'une ancienne famille de Suisse, mais peu riche, étoit capitaine dans le régiment de Buch; qu'il y jouissoit de l'estime de ses supérieurs, ainsi que de l'amitié de ses camarades, et de la bienveillance de tous ceux qui le connoissent dans cette ville, surtout de celle de Dona***, intime amie de ma mère, qui, par son âge et la considération qu'elle

mérite, est bien capable de fixer les opinions. Autorisée dans le choix que mon cœur avoit fait, par la réunion des suffrages, je ne m'en crus pas plus fondée à sortir de la retenue que je m'étois prescrite, par ma déférence pour vous et pour ma mère. Je vivois dans la privation, j'en conviens; mais enfin dans une sorte de tranquillité d'âme, parce qu'en ne cherchant plus à suivre mon goût, que je voyois justifié, je croyois être assurée qu'il ne me conduiroit jamais à devenir coupable. Vaine sécurité de l'inexpérience! Les orages les plus impétueux ne sont rien en comparaison du trouble qui s'est élevé dans mon âme, lorsque ma confidente m'apprit, il y a trois jours, que j'allois perdre pour toujours M. de***, par l'ordre qu'avoit reçu son régiment de partir de Séville. Ce que je dois aux auteurs de mes jours, la décence, les malheurs de l'avenir, rien n'a pu balancer un seul instant l'idée d'être privée du seul objet que mon cœur adore, et tout m'a paru légitime, pour n'en être point séparée. Le parti que j'ai pris peut seul vous donner une idée de la violence de la passion que j'éprouve.

« M'abaissant au rang de ces malheureuses victimes de la séduction, je me suis servi de la seule ressource qui leur reste dans ce pays-ci. Je n'ai pas craint d'écrire au grand inquisiteur, en lui confiant l'état où je me supposois;..... car il est temps de vous dissuader, Monsieur,

poursuivit-elle en se tournant de mon côté; vous allez savoir à quel point je vous aime; puisque dona Léonore*** a pu se déterminer à paroître vile à tous les yeux, aux vôtres même, n'ayant que ce seul moyen de s'unir à vous... » Alors, elle détacha une ceinture secrètement placée, laquelle laissa échapper un énorme coussin qui rendoit difforme la taille la plus élégante. « Le grand inquisiteur, reprit-elle en s'adressant au vieillard, selon l'usage, a fait arrêter Monsieur. On l'a forcé de choisir entre le supplice et ma main. La raison m'a valu la préférence. Voilà le gendre que j'ose vous donner, le seul maître de mon cœur. Je réclame donc, à votre tribunal, les lois de la nature et celles de la religion. Si vous et ma mère les dédaignez, pour n'écouter que le despotisme paternel, il ne me restera qu'à subir mon arrêt. Choisissez, ou de rendre votre fille parfaitement heureuse, en confirmant un choix qui ne peut qu'être applaudi; ou bien, en le rejetant, de la condamner à consumer ses jours dans un cloître, loin de tout ce qu'elle aime; détestant, non pas ses juges, mais les préjugés d'un siècle, où de faux calculs de convenance et de fortune détruisent le droit qu'a toute créature humaine de faire son bonheur. »

Il est facile de comprendre dans quel étonnement et quel ravissement me jetoit chaque mot qui sortoit de la bouche de Léonore. Avec buel transport j'appris que non seulement il

m'étoit permis, mais même qu'il étoit de mon devoir de ne plus m'occuper que d'une personne aussi charmante et de mériter tout ce qu'elle avoit fait pour moi! J'étois sur tout attentif à l'impression que l'aveu de sa conduite faisoit sur ses parents. Je ne remarquois, sur le visage de sa mère, aucune autre altération que celle de la surprise; mais il étoit facile de reconnoître, sur celui du vieillard, l'expression de la plus ardente colère. Il jetoit des regards terribles sur sa fille, et sembloit attendre avec impatience la fin de son récit.

A peine eut-elle fini, qu'il voulut donner cours à toute sa fureur; mais il lui prit une si violente quinte de toux, qu'il ne put proférer une seule parole. Après plusieurs essais inutiles, tout à coup il se retourna brusquement dans son fauteuil, faisant, par un geste violent, signe à sa fille, sans la regarder, de se retirer de sa présence.

Sa mère s'étant levée, « Vous voyez, lui dit-elle, dans quel état vous mettez votre père. N'irritez ni son mal ni sa juste douleur, en n'obéissant point à son ordre. Suivez-moi dans mon appartement, et vous aussi, Monsieur », ajouta-t-elle en m'adressant la parole. Elle nous conduisit, Léonore et moi, dans sa chambre. Elle défendit qu'on ne laissât entrer qui que ce fût. Après avoir donné les ordres nécessaires pour que les gens de son mari ne le quittassent point, elle me fit asseoir, et dit à sa

fille d'en faire autant; mais Léonore se mit à ses genoux, prenant ses mains qu'elle inonda de ses larmes. « Léonore, lui dit sa mère, je n'aurois jamais cru que l'éducation que je vous ai donnée, depuis que vous êtes en état de m'entendre, ne vous préserveroit pas de la faute où vous vous êtes abandonnée. Je présumois qu'en ne vous rendant point esclave des préjugés, c'étoit le moyen le plus sûr de vous empêcher de les braver. Je pensois qu'en vous montrant chaque chose d'un point de vue juste, c'étoit la manière la plus certaine de vous garantir de l'illusion, et que, devançant l'expérience par la connoissance du pouvoir des passions et des maux qu'elles entrainent, vous sauriez résister à leur pouvoir. Je vois que je n'ai fait que détruire en vous la timidité qui retient souvent les jeunes personnes de votre sexe. Il n'est donc aucun moyen, s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, de garantir un jeune cœur! Éclairez-le, il s'enhardit; prévenez les occasions, elles se trouvent où l'on n'en peut prévoir; ayez recours à la solitude, les passions s'irritent sans que l'âge les émousse, et les travers n'en deviennent que plus dangereux. Puisqu'enfin telle est la loi de la nature, il faut s'y soumetre. Mais ce qui m'afflige sensiblement et peut-être plus profondément, c'est le manque de confiance que vous m'avez montré. Osez dire que je n'ai pas vécu constamment avec vous, plus comme une amie que comme

une mère. — Ah! femme trop respectable, interrompit Léonore (car je ne suis plus digne de vous appeler ma mère); n'accablez point une malheureuse que vous voyez pénétrée de l'énormité de sa faute. Je me soumets à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, même à renoncer à l'objet de toute ma tendresse. S'il existoit un plus grand sacrifice pour moi, je vous le ferois, pour réparer mon crime envers vous. — Non, mon enfant, lui répliqua sa mère en la serrant dans ses bras; quelque tort que vous ayez avec moi, je n'abuserai ni de la facilité du repentir, ni de mon pouvoir, pour être ton bourreau. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être condamnée dans un cloître au supplice d'une douleur d'autant plus amère, qu'elle est privée de toute distraction. Je n'imposerai point à ma fille une loi si cruelle : cet opprobre rejailliroit sur moi. Le hasard t'a mieux servie que n'auroit peut-être pu faire ma prévoyance; il te donne un mari rempli d'excellentes qualités; je m'en rapporte à Dona ***, qui m'en a parlé souvent avec l'étonnement de voir un jeune homme de cet âge maître de lui-même, respecter les principes, développer une sagesse soutenue dans toute sa conduite. J'aurois même cédé, ma fille, au désir qu'elle m'avoit inspiré de le connoître. sans la solitude où je m'étois condamnée, dans le dessein d'éviter des occasions que je craignois pour toi. Il est sans fortune; c'est un petit incon-

vénient à mes yeux, d'autant que l'opulence qui t'attend, et qui ne peut qu'augmenter tant que ton père et moi nous vivrons, est plus que suffisante pour vous faire tenir un grand état. » Alors considérant sa fille, quelques instants, sans rien dire, les yeux pleins de larmes, elle la prit de nouveau dans ses bras, en s'écriant : « Sois heureuse, ma chère enfant ! et pour que rien ne trouble ton bonheur, ne t'occupe que de celui du mari que tu t'es donné.

« Pensant comme il fait, c'est le meilleur moyen de t'assurer qu'il fera le tien. Sois en garde contre la facilité de ton cœur, et l'impétuosité de ton caractère ; ne manque jamais à ton mari ; car sois sûre que la félicité cesse, dès l'instant qu'on a des reproches à se faire et que le remords est un poison dont on ressent l'atteinte, même au sein du plaisir. » Puis en m'adressant la parole : « Monsieur, me dit-elle, vous voyez ce que votre étoile vous apporte ; des biens considérables, avec une femme qui n'a rien à désirer du côté de la naissance et de la figure, et dont je vous prie de ne pas juger par ce que lui fait faire la passion qu'elle ressent pour vous. Si son caractère est ardent et décidé, ce défaut est racheté par bien des vertus et des qualités qui sont en elle. Employez douceur et patience ; qu'elle acquière une manière d'être qui puisse vous convenir et vous plaire. Rendez ma Léonore heureuse, et songez que

le premier des devoirs d'un honnête homme est de s'occuper avant tout du bonheur de la compagne que le ciel lui a soumise. Je vais retrouver mon mari, poursuivit-elle; on ne peut se faire une idée de la violence de son premier mouvement. Mais dans le fond, sage et bon, il aime sa fille, et je ne suis pas en peine de le ramener. Restez ici tous les deux; vous serez avertis lorsqu'il sera temps que vous paroissiez devant lui. » A ces mots, elle sortit.

Saisi d'admiration pour la mère de Léonore, j'ignorois ce qui devoit plus me frapper en elle, ou de sa raison sublime, ou de sa bonté. Mais cette idée faisant bientôt place à d'autres sentiments, je tombe aux genoux de Léonore, et j'essaye de lui faire comprendre l'excès de ma reconnoissance et de l'amour qu'elle m'avoit inspiré dès le premier moment que je l'avois vue; de l'amour que la nécessité de le réprimer n'avoit fait qu'augmenter. Cette personne charmante recevoit mes transports avec une satisfaction qui, redoublant leur vivacité, me fit éprouver des instants délicieux. Je ne sais combien de temps je demeurai dans le ravissement où j'étois; mais il me parut qu'on venoit nous avertir beaucoup plus tôt que je ne l'aurois voulu. En entrant dans la chambre du père, mes regards se fixèrent sur lui, et je ne remarquai plus que de la sévérité dans son maintien, « Léonore, dit-il à sa fille, votre mère exige que je vous pardonne. Indépendamment de ma

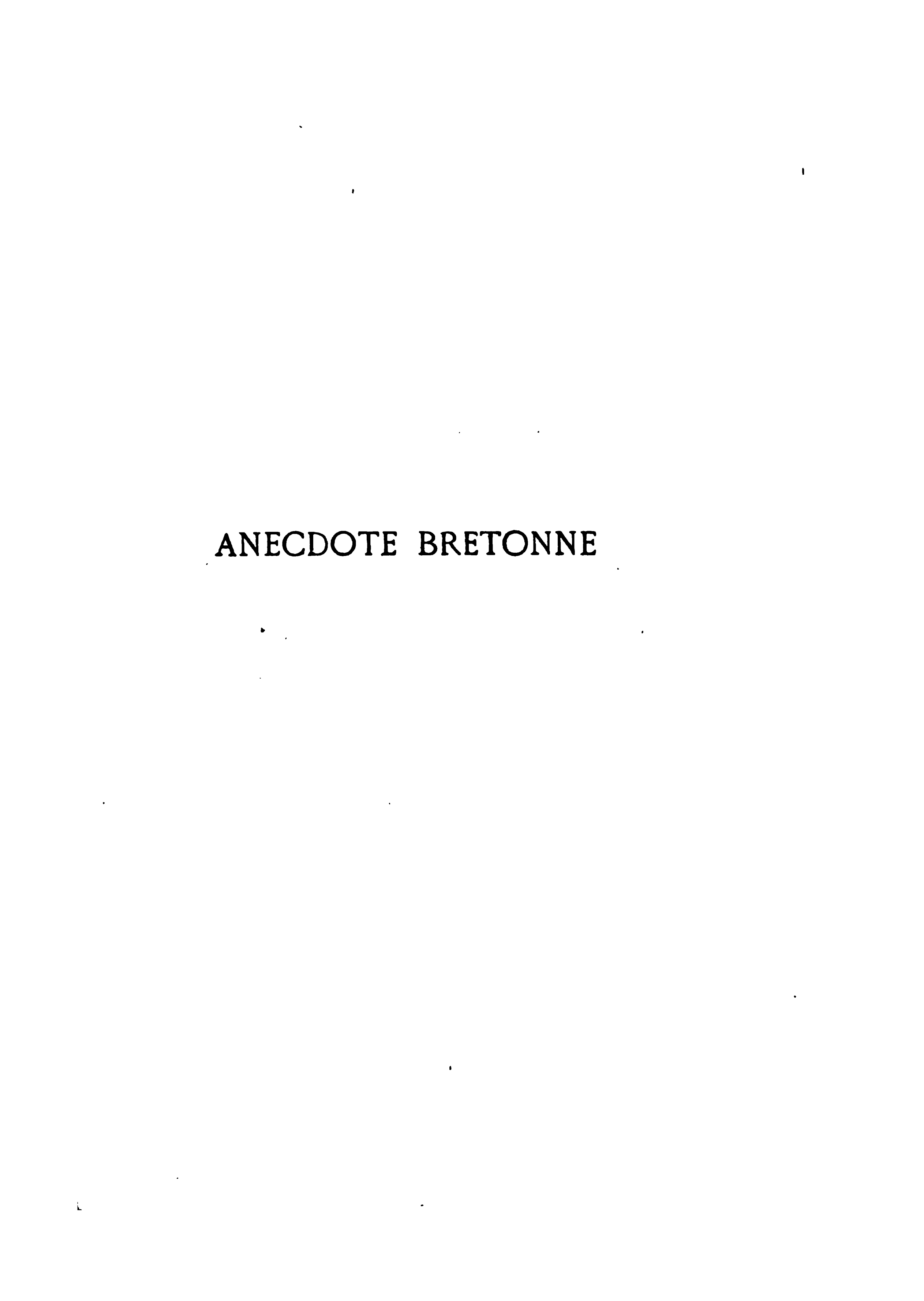
complaisance pour elle, c'est peut-être le parti le plus sage dans l'extrémité fâcheuse où vous nous avez réduits. Nous verrons, par la suite, si le choix que vous avez fait est aussi bon qu'on veut me le persuader, et si Monsieur mérite la réputation qu'on lui donne. Je n'exige qu'une chose, c'est le secret sur tout ce qui s'est passé; la moindre indiscrétion, un mot échappé suffiroit pour que je ne vous revisse de ma vie, ni vous, ni votre mari. Votre mère va courir chez le grand inquisiteur; tâchez de substituer aux yeux du public une union légale, authentique, à l'idée d'un mariage déshonorant et clandestin, qu'il faut couvrir d'un voile impénétrable. J'aime mieux passer pour bizarre dans le choix d'un gendre, et m'exposer aux reproches de ma famille, que de ne pas sauver la réputation de ma Léonore. » En effet, tout étant disposé d'après ce dessein, huit jours après j'épousai Léonore, avec toute la pompe qui devoit accompagner une telle alliance. Les nouvelles publiques vous instruiront de ce que je n'ai pas osé me permettre de vous dire, c'est-à-dire du nom de la famille de ma femme. Scrupuleux observateur de ma parole, je n'ai pas voulu le confier même à la poste; ne consentant à rendre qu'à vous-même l'hommage de confiance que je vous dois, et dont je suis bien sûr que vous n'abuserez pas.

Quoiqu'il y ait près de quinze jours que je jouisse de l'issue de l'aventure la plus extraor-

dinaire qui soit peut-être arrivée, elle est si surprenante, que quelquefois je me recherche pour me convaincre que ce n'est pas un songe.

Je suis, etc.





ANECDOTE BRETONNE



ANECDOTE BRETONNE[1]



ONSIEUR de Kerdick, gentilhomme breton, avoit perdu sa femme depuis quelques années et vivoit dans son château près de Vannes, avec deux fils qu'il aimoit beaucoup. L'aîné, capitaine dans le régiment des Cravattes, périt en 1717, à la bataille de Lawfeldt. Le cadet, âgé de vingt et un ans, servoit dans la Marine. Il avoit donné des preuves de talent et de bravoure.

M. de Kerdick étoit voisin d'une de ses parentes qu'il aimoit, et qui n'avoit qu'une fille

1 Ce fait est réel et me fut raconté par un parent de M. de Kerdick, avec les mêmes circonstances que celles que je rapporte, et dans le même style a peu près.

fort jolie et fort aimable. Les enfans de ces deux maisons, accoutumés à vivre ensemble dès le berceau, avoient, les uns pour les autres, des sentimens de fraternité. Leurs parens étoient enchantés de cette union. Il est même vraisemblable que M. de Kerdick avoit pour Madame de Chambière, veuve aussi depuis trois ans, des sentimens plus forts que ceux de la parenté.

Madame de Chambière ne lui cacha point, après la mort de son mari, qu'elle vouloit donner en mariage sa fille unique à son fils aîné; et qu'elle ajouteroit, de son vivant, une grande partie de son bien à celui dont Mademoiselle de Chambière jouissoit depuis la mort de son père : qu'au surplus, ce mariage s'annonçoit pour être des plus heureux ; qu'elle voyoit avec une satisfaction parfaite qu'il relèveroit la maison de Kerdick, tombée dans une misère extrême, depuis le temps de la Régence (1719).

Madame de Chambière se promenoit un soir, au clair de la lune, avec sa fille, dans une allée charmante. Elle dit à sa fille : « Vous ne sauriez croire, ma chère enfant, combien vous m'occupez, et combien je suis effrayée du moment où, pour vous marier, il faudra que je me sépare de vous. — Ah! ma chère maman, quel mot venez-vous de prononcer! Jamais je ne consentirois à la plus grande fortune du monde, s'il falloit me séparer de vous. Je n'ai d'existence que par le charme de la vie que je mène.

Tous les jours je remercie Dieu de la douceur de mon état : je vole dans vos bras ; mes tendresses sont payées de vos bontés. S'il faut me marier, de grâce, que le premier article soit la promesse de vivre et de mourir avec vous. Je crois bien que c'est un grand bonheur d'épouser un homme doux, tendre et vertueux ; mais ma bonne m'a dit si souvent, que rarement on étoit uni selon ses désirs, et que si l'on étoit riche, on étoit recherché pour sa fortune ; que si l'on étoit pauvre, la fortune d'un homme enrichi, souvent par des voies honteuses, décidoit un mariage où le sentiment n'entroit pour rien ! Ma chère maman, ne parlez plus de mariage, et rentrons. » Tout en marchant, Madame de Chambière dit à sa fille : « Je trouve que Fanny (c'étoit le nom de la bonne) pouvoit se dispenser de vous faire tant de dissertations sur le mariage ; mais comment empêcher ce monde-là de jaser, et de se mêler de ce qui ne le regarde pas ? Mon cher cœur, seriez-vous bien fâchée d'épouser votre cousin Kerdick ? Vous ne me répondez rien ? — Mais, maman. — Mais, quoi ? Répondez : seriez-vous fâchée d'épouser votre cousin Kerdick ? — Ah ! maman, mon cousin est encore bien jeune. — C'est de l'aîné que je parle. — Ah ! l'aîné ! je sais bien... qu'il est sage... poli... réservé ; mais... — Achevez. — L'autre, tenez, maman, est trop joli pour que sa femme n'en fût pas jalouse et je vous avoue que je ne voudrois pas qu'il me menât à

Paris, ni même à Rennes. — Vous êtes une folle, ma chère petite. Encore une fois, ne craignez rien ; c'est de l'aîné qu'il est question. — Maman, je vais vous souhaiter le bon soir. »

Après s'être embrassées, la mère et la fille se séparèrent ; et toutes les deux, avant de s'endormir, pensèrent beaucoup à l'entretien de la promenade. Mademoiselle de Chambière fit des rêves affreux. Elle se croyoit mariée avec l'aîné de ses cousins, au point qu'à sept heures du matin, elle crioit de toutes ses forces : « Ma bonne, arrachez-moi cet anneau ! » La bonne vint effectivement aux cris de Mademoiselle de Chambière ; et, l'écoutant avec effroi, lui dit : « En vérité, Mademoiselle, je crois que vous êtes en délire. Rendormez-vous, et je vais en faire autant. Songez plutôt au Chevalier. »

Le lendemain, M. de Kerdick vint dîner au château de Chambière. Après dîner, étant seuls, Madame de Chambière dit : « A propos, je n'ai pu me dispenser de pressentir ma fille sur son mariage avec votre fils : ses réponses ont été parfaites ; et tout simplement, si vous voulez, mon cousin, nous allons traiter cette affaire sérieusement. — Puis-je répondre à tant de bontés, ma cousine ? Hélas ! qu'il me seroit doux de vous devoir la fortune de mon fils ! — Faisons venir ma fille. » Madame de Chambière sonne, et Mademoiselle sa fille arrive. « Vous souvenez-vous de notre conversation d'hier au soir, ma chère enfant ? Je vais faire mentir

votre bonne, et je traite de votre mariage avec le fils aîné de mon cousin. — Mademoiselle, que je serois heureux si mon fils pouvoit être digne de vous ! Il est sans biens, mais il a des sentimens nobles et, j'ose dire, des vertus. Son caractère, que je connois depuis son enfance, m'assure qu'il est capable de sentir le bonheur dont il seroit comblé. Quant à moi, je n'aurois pas de vœux à faire, si je voyois l'accomplissement de cette union.

— Elle me flatte, Monsieur, à tous égards, répondit Mademoiselle de Chambière : les volontés de maman sont pour moi des lois que mon cœur ne sauroit démentir. » La conversation finit, et la journée se passa sans parler davantage de leurs projets. Le lendemain matin, M. de Kerdick fut fort étonné de voir entrer dans sa chambre Mademoiselle de Chambière. « Pardonnez-moi, lui dit-elle, Monsieur, une démarche aussi légère ; mais après avoir fait beaucoup de réflexions cette nuit, sur mon mariage avec Monsieur votre fils, je veux vous faire le confident de mon cœur. Je ne l'épouserai, je vous l'avoue, qu'avec une répugnance extrême. Sa figure et son caractère ne sont pas la cause de cette façon de penser. Mais, Monsieur, vous le dirois-je ? c'est mon cousin, son frère, que je voudrois pour époux ; je l'aime de tout mon cœur. Vivant ensemble depuis notre jeunesse, il ne s'est jamais douté de mes sentimens pour lui. Moi-même, j'aurois été

désolée, si l'un des deux frères eût pu soupçonner la plus petite préférence dans mon amitié pour eux. Vous savez mon secret, Monsieur; je suis sûre que vous ne le confierez pas à ma mère. Je la connois; elle m'aime beaucoup: mais ses volontés sont des lois qu'elle ne permet pas que l'on discute. Mon père, qui l'adoroit, avoit nourri, par sa déférence, cette humeur absolue. Je crois même qu'en mourant, il lui demanda de ne rien oublier pour faire en sorte que j'épousasse votre fils aîné. Vous voyez, Monsieur, jusqu'où m'entraînent ma confiance et ma vérité. — Je n'en abuserai pas, répondit M. de Kerdick. Non, Mademoiselle; et me voilà dans l'obligation de vous servir, comme le feroit l'ami le plus solide. Dites-moi si vous voulez que je parle, aujourd'hui même, à Madame votre mère. Je m'assurerai du degré d'obstination qu'elle met à suivre l'idée de ce mariage: au risque de me brouiller avec elle, je lui dirai que j'ai reçu des nouvelles du régiment de mon fils, et que j'ai lieu de craindre qu'il n'épouse une jeune fille de Malines, dont il est fort amoureux; et dont le père, riche négociant, lui donne, en se mariant, six cent mille livres. Selon ce qu'elle me répondra, je parlerai de mon autre fils. — Je suis tranquille, Monsieur; et votre probité fera plus qu'aucun de mes conseils, sur-tout dans une affaire qui me trouble l'imagination. »

Le pauvre M. de Kerdick se livra, quand il

fut seul, à sa douleur. Il résolut cependant de ne point partir sans avoir eu un entretien avec Madame de Chambière.

Effectivement, après souper, il la prit en particulier, et lui dit qu'il ne pouvoit pas plus longtemps lui cacher les nouvelles qu'il avoit reçues du régiment des Cravattes. Madame de Chambière, sans le laisser finir : « Cela suffit, Monsieur ; je vois votre défaite, et votre petite histoire ne m'en impose point du tout. Ma fille n'épousera point votre fils. Je déclare même que jamais elle ne se mariera, de mon vivant. Puisque mes vœux pour son bonheur ne peuvent s'accomplir, je me défendrai, pour le reste de ma vie, de m'occuper d'un établissement pour elle. Au reste, je n'ai pas eu beaucoup de peine à découvrir qu'elle aime son cousin ; et j'avoue même que j'ai bien à me reprocher l'habitude qu'ils avoient de se voir et de se regarder comme frère et sœur ; mais, enfin, nous changerons de façon de vivre, s'il vous plaît, Monsieur ; et dès demain, ma fille sera mise au couvent à Rennes. Je ne me brouillerai point avec un parent, avec un ami de vingt-cinq ans : le public respecte les attachemens soutenus ; et tout ce qui peut les rompre fait tort également à tous les deux. Ainsi, revenez, je vous prie, revenez comme à l'ordinaire. Il faut même craindre, dans le monde, les réflexions des valets, et les décisions de la bonne compagnie, qui ne juge pas mieux qu'eux. Bonsoir, Monsieur ; j'espère

que vous ne partirez point d'ici demain, sans que nous nous soyons revus. »

M. de Kerdick se retira dans sa chambre, sans oser dire un seul mot à Madame de Chambière. Il résolut d'écrire un billet à Mademoiselle de Chambière. « Ma chère petite cousine, je viens d'avoir la conversation fatale avec Madame votre mère. Vous la connoissez mieux que moi : mes démarches n'ont pas été réfléchies ; je me les reproche, et je suis au désespoir. Je désirerois presque la mort de mes enfans, et sûrement la mienne, si nous sommes au monde pour y faire votre malheur. Votre mère m'a déclaré que, de son vivant, elle ne vous marieroit point, puisque vous ne pouvez pas épouser mon fils aîné ; elle me croit d'ailleurs un homme faux et parjure. Vous le dirai-je ? ma chère petite. Elle veut vous mettre, dès demain, dans un couvent. Sacrifiez-moi, de grâce, et accusez-moi de mensonge, pour vous tirer d'affaire. Ayez l'air de ne rien savoir, ou bien mandez-moi que vous êtes décidée à soutenir devant moi la scène comme je le désire, c'est-à-dire à lui déclarer la confidence que vous m'avez faite. Bonjour, chère petite. » Mademoiselle de Chambière lui répondit : « Déguiser n'est pas mon caractère, Monsieur ; tromper l'est encore moins. J'irai au couvent, et n'y serai pas malheureuse ; et mon cœur ne sera que pour votre fils le Chevalier. Adieu, Monsieur. »

On sonna le dîner ; et M. de Kerdick, ainsi

que Mademoiselle de Chambière, vinrent se mettre à table. Elle combla de tendresses sa maman. Madame de Chambière étoit rêveuse; sa fille employa tout son esprit pour l'égayer, mais elle ne pouvoit réussir. Lorsque M. de Kerdick fut parti, elle lui dit: « Ma fille, j'aurois un voyage à faire en Normandie pour vos affaires; j'ai le chagrin d'être obligée de me séparer de vous, et de vous mettre au couvent pendant quelque temps. — Ah! ma chère maman, puisque vous ne me menez pas avec vous, il faut que vos raisons soient bien fortes. Je respecte vos volontés : je vous adore; je m'occuperai sans cesse de vous; je vous écrirai tous les jours; j'arroserai mes lettres de mes larmes; et si mes regrets vous touchent, peut-être un jour me ferez-vous revenir. »

La litière arriva; la mère et la fille fondirent en pleurs et se séparèrent. La bonne conduisoit Mademoiselle de Chambière; et dès la seconde journée, cette bonne, à force de questions, fut bientôt au fait de cette histoire. Ses conseils étoient pour que la jeune personne épousât M. de Kerdick l'aîné; mais elle n'obtenoit rien, et même il fallut qu'elle promît à sa maîtresse de remettre le billet suivant à M. le Chevalier de Kerdick : « On me met au couvent, mon cher cousin, à cause de vous. Je voulois vous épouser et ne point épouser votre frère. Je vous aime, je peux le dire maintenant; je vous aimerai jusqu'à la mort et n'aurai ja-

mais d'autre époux. Voyez ce que votre cœur vous dictera ; il m'a paru tendre, et s'il a pénétré le secret du mien, un moment de bonheur à la fin de ses jours vaut mieux qu'une vie longue et malheureuse. Brûlez ce billet, votre cousine l'ordonne. »

Le Chevalier le reçut et manqua de devenir fou. Son amour fit autant de chemin dans un seul instant, qu'il en auroit pu faire pendant dix ans. Il baigna de ses larmes ce billet et, par soumission, le brûla. Mais il en porta toujours la cendre sur son cœur. Il tomba dans une langueur si grande, dès ce moment, que bientôt il fut méconnoissable. Son père reçut, un mois après, la nouvelle de la mort de son fils aîné. Il alla le troisième jour en faire part à Madame de Chambière, qui d'abord osa presque en douter. Ensuite, elle fut obligée de la croire vraie ; mais jamais elle ne parla du mariage du cadet.

M. de Kerdick retourna dans son château, où il se livra à toute sa douleur. Le Chevalier plaignit son frère, mais il ne pensa plus qu'à sa cousine et aux moyens de la retrouver. Il s'instruisit du couvent qu'elle habitoit. Un jour, il partit dans la nuit, et courut se jeter dans un couvent de Récollets. Sa tournure, sa physionomie, persuadèrent aisément à tout le couvent que ce jeune homme avoit une vocation décidée. Il déguisa son nom ; et comme il avoit fait un séjour en Amérique, il n'eut pas

de peine à faire croire qu'il étoit de ce pays; et que, sans père ni mère, il avoit résolu de se faire religieux; il n'en faut pas tant pour persuader des moines. On lui donna le froc de novice. Sa ferveur et sa piété répandoient l'édification dans cette maison; effectivement, il invoquoit le Ciel de tout son cœur; mais on devine assez l'objet de ses prières. Notre jeune novice savoit fort bien que les pères Récollets alloient desservir le couvent des Ursulines, où la pauvre petite cousine étoit renfermée. Pendant un assez long-temps, il ne put ni n'osa demander d'accompagner le confesseur du couvent. Enfin, il apprit qu'il y avoit deux prises d'habits : il ne savoit le nom que de Mademoiselle de Coëlosket. Il n'hésita pas à demander la faveur d'en être le témoin; il espéroit voir, au travers de la grille, l'objet de son amour. On lui permit de suivre le révérend père. Il pénétra plein d'effroi dans ce lieu saint, cherchant de tous ses yeux ce qui l'occupoit le plus, et donnant peu d'attention à la terrible cérémonie. Dans le moment où l'on tenoit le drap mortuaire sur la tête de la victime, et comme elle alloit jurer à toute la communauté de vivre et de mourir en bonne religieuse, on leva le voile. Apercevant son cousin : « Ciel! s'écria-t-elle; je me meurs! Ayez pitié de moi! Mes vœux sont rompus. J'adore le Ciel et mon amant qui s'offre à mes regards. » Le pauvre novice s'évanouit aussi. Toute l'assemblée fut

consternée de cet événement et se dispersa. Le conseil fut tenu chez l'abbesse; et là, les pontifes résolurent de marier en face de l'Église des amans si tendres, si bien faits pour l'amour et si peu pour le cloître.



AVENTURE

DE M. LE BARON DE BESENVAL

AVEC UNE DAME DE WESEL



AVENTURE

DE M. LE BARON DE BESENVAL

AVEC UNE DAME DE WESEL



'ÉTOIS à Wesel. En rentrant un soir chez moi, je me sentis tirer par la manche. Au peu de clarté qui restoit, j'aperçus une vieille femme qui me dit, en mauvais françois, qu'une belle dame me prioit d'aller la voir. Persuadé que c'étoit une de ces bonnes, ou plutôt de ces mauvaises fortunes qu'on rencontre dans tous les pays, je poursuivois mon

chemin, sans faire grand état de l'invitation de la vieille; mais elle y mit de l'acharnement et me tira presque avec violence. Entraîné par un mouvement de curiosité, je consentis à la suivre. Elle s'arrêta bientôt à la porte d'une maison dont l'apparence m'étonna. Je comptois sur quelque réduit obscur, palais digne de renfermer ma conquête. Ma surprise fut grande, lorsque la vieille ayant tiré le cordon d'une sonnette, il parut un laquais bien vêtu, qui, marchant devant moi, m'ouvrit la porte d'une pièce assez ornée, fort éclairée, au fond de laquelle j'aperçus une très jolie femme qui sortoit à peine de la première jeunesse. Elle étoit dans un déshabillé galant, et placée sur un sopha. Elle ne se leva point quand j'entrai, et se contenta de me faire une inclination de tête, qu'elle accompagna d'un sourire gracieux.

La Dame. — Monsieur, vous serez peut-être étonné de la façon dont se fait notre connoissance. Ce n'est pas l'usage des Dames françoises; on m'a dit qu'elles sont fort retenues dans le début. Pour moi, je suis née trop franche pour me contraindre sur rien. J'écarte ce qui peut me déplaire avec autant de franchise, que je vais au devant de ce qui me paroît attrayant. Je vous ai vu passer plusieurs fois devant mes fenêtres; votre figure m'a plu. J'ai désiré vous connoître. Voilà la raison pour laquelle vous vous trouvez chez moi.

Moi. — Le suffrage que vous voulez bien

accorder à mon extérieur suffiroit pour me donner de l'amour-propre; mais je ne pourrai m'en permettre, qu'autant que je serai assez heureux pour l'obtenir à d'autres égards.

La Dame. — Au compliment entortillé que vous me faites, je vois que vous êtes embarrassé. Pour vous mettre à votre aise, je vous dirai que je ne puis les souffrir. Une vérité dure m'est plus agréable qu'une honnêteté fausse. Mais pourquoi vous tenir debout? Asseyez-vous auprès de moi.

Moi. — Puisque vous me le permettez...... Une vérité dure! je ne crois pas que vous ayez jamais été dans le cas d'en entendre qui s'adressassent à vous. Vos grâces suffiroient pour couvrir les défauts de votre caractère, si vous en aviez quelques-uns, ce que j'aurois peine à me persuader. Au contraire, je suis de très bonne foi; je serois plutôt convaincu que les qualités de votre âme s'accordent en tout avec votre figure.

La Dame. — Je reconnois bien là les hommes! A cause que je suis jolie, je suis parfaite? Eh, mon Dieu! Messieurs, moins de prévention pour nous, dans le premier moment, et plus de justice dans la suite! Ne serez-vous jamais plus conséquents dans votre conduite? Vous arrivez toujours en esclaves, et vous vous en allez en tyrans. Que les femmes sont sottes de vous donner des droits! Si nous savions nous en tenir à vous plaire, et que vous ne nous

plussiez jamais trop, les choses seroient bien différentes.

Moi. — Il y a plus de coquetterie que de sentiment dans ce propos-là. Je vois que vous faites plus de cas du triomphe que de l'attachement.

La Dame. — Je ne le crois pas. Outre qu'il y a fort peu de gens à qui je désire de plaire, j'ai trouvé mon cœur capable de tendresse, et même d'une tendresse assez vive.

Moi. — Vous avez donc eu des amants?

La Dame. — Trois.

Moi. — Que vous avez quittés?

La Dame. — Non. Le premier est mort; ainsi je n'ai rien eu à lui reprocher. Le second m'a abandonnée pour une femme qui ne me valoit pas, et je me trouvai bien vengée. J'ai encore le troisième; mais il est absent dans ce moment-ci; je l'attends. Il se conduit à merveille et m'aime beaucoup. Si je n'avois pas envie de causer avec vous, je vous montrerois ses lettres; vous en pourriez juger.

Moi. — Assurément, il faut que cet amant ait des affaires bien essentielles, pour s'éloigner de vous. Quand on est possesseur.....

La Dame. — Qu'appelez-vous possesseur? Entendons-nous, s'il vous plaît; de mon cœur, oui; car je l'aime à la folie : mais voilà tout.

Moi. — Comment, vous l'aimez! et voilà tout? Vous ne faisiez donc que de le lui avouer, quand il a été obligé de partir?

La Dame. — Il y a près de deux ans qu'il le sait et qu'il me presse, en vain, de lui accorder ce qu'il prétend manquer à son bonheur. Si j'étois capable de me laisser aller, ce seroit pour lui. Mais j'entends trop bien mes intérêts. Il m'importe trop de le conserver, pour le mettre dans le cas de n'avoir plus rien à désirer, et, par conséquent, de tomber dans la langueur. Et puis, si je m'étois une fois rendue, je ne pourrois plus me dire que c'est pour moi qu'il m'aime. Cette idée non seulement empoisonneroit le charme que je trouve dans sa société, mais même je sens qu'elle me le feroit prendre en aversion.

Moi. — Cette façon de penser est passablement personnelle, puisque vous voulez de la franchise. Je ne suis pas étonné de la rencontrer dans une femme; mais, je vous en demande pardon, je vous soupçonne un autre défaut.

La Dame. — J'entends bien ce que vous voulez dire, et je ne m'en défends pas. Les femmes m'ont souvent fait, sur cela, des contes auxquels je ne crois point, et je n'ai jamais regretté ce mérite-là; car vous prétendez, Messieurs, que c'en est un fort grand. Je ne sais pas pourquoi vous en faites tant de cas. Il est plus dans la tête que dans le cœur.

Moi. — Je le sais bien, moi, Madame, et j'aimerois mieux vous le prouver que de vous en convaincre. Mais il ne faut pas traiter avec

vous. Revenons-en donc à votre pauvre amant, qui me fait une pitié affreuse.

La Dame. — En effet! n'est-il pas fort à plaindre? Il est sûr de la tendresse d'une femme qu'il aime, de tout son intérêt, de toute son occupation. Je ne songe qu'à lui plaire, et je ne lui laisse jamais le moment de désirer, hors sur le seul point qui pourroit détruire son bonheur.

Moi. — Oui, c'est-à-dire qu'à force de l'aimer, vous en faites un martyr continuel, et martyr..... je sais bien de quoi....

La Dame. — De quoi?

Moi. — De votre amour-propre, puisqu'il faut vous le dire. Vous voulez jouir des mêmes droits que les femmes ont de plaire, et vous prétendez vous mettre au-dessus d'elles, en ne partageant point ce qu'elles appellent des *foiblesses*. Mais je vous avertis que vous en êtes la dupe. La calomnie attaque aussi bien vos réputations que la médisance, et vous conviendrez que vous lui fournissez matière; car les apparences sont contre vous.

La Dame. — J'en conviens, et n'en suis point effrayée. Il y a long-temps que je connois la jalousie des femmes, et la légèreté des propos des hommes sur notre compte. Aussi, mériterois-je qu'on m'attribuât la duperie dont vous me taxez, si la crainte de l'une ou de l'autre influoit en rien sur ma conduite. Il faudroit être folle, pour vouloir se mettre à l'abri de la

méchanceté. Non, ce n'est point mon motif, non plus que l'amour, en prenant un amant. C'est pour le rendre heureux; mais en même temps, je ne veux pas me donner un maître. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, que vous arriviez en esclaves, et que vous vous en alliez en tyrans. Je ne suis pas assez barbare pour me plaire aux adorations d'un esclave; mais je crains le tyran. Vous allez encore appeler cela de la *personnalité.* A la bonne heure; soyez pourtant certain que je ne changerai pas d'opinion.

Moi. — Si j'étois assez heureux pour être à la place de votre amant, j'y ferois au moins mes efforts, et je me doute que quelques-uns ne l'aient tenté.

La Dame. — Eh! mais assurément; ce sont des langueurs, des désespoirs, des rages qui ne finissent point; il a tout essayé, jusqu'à des entreprises.

Moi. — Et rien n'a réussi?

La Dame. — Non, rien. Quand il est dans ses langueurs ou ses bouderies, je joue du clavecin, j'apaise son désespoir par quelques caresses. Comme sa rage me fait peur, je le chasse de chez moi; et quand il a poussé l'audace jusqu'à se permettre des entreprises, je lui interdis l'entrée de ma maison, plus ou moins long-temps, selon que je le trouve plus ou moins coupable.

Moi. — A ce que je puis juger, votre amant

est une manière de mouton d'une espèce assez rare.

La Dame. — Que voulez-vous qu'il fasse?

Moi. — Ma foi, qu'il vous plante là tout net.

La Dame. — Il m'aime; je n'ai pas ce malheur à craindre, et c'en seroit un véritable pour moi. Je le regarde comme le plus grand qui pût m'arriver. Cependant, j'aimerois mieux le perdre que de le conserver par un sacrifice..... que je ne ferai pas. Il a tâché de m'abandonner, et je puis dire que, pendant tout ce temps, j'étois véritablement malheureuse. Il n'y a rien que je n'aie mis en usage pour le faire revenir, sans toutefois lui donner aucune espérance sur le seul point que je me sois réservé.

Moi. — Savez-vous que je vous regarde avec une sorte d'indignation et comme quelqu'un de fort dangereux? Ne devriez-vous pas rougir de faire le tourment d'un homme qui, je le vois bien, est assez à plaindre pour vous adorer? C'est abuser à la fois, et des avantages que la nature vous a donnés, et de la bonne foi publique. Car, comment s'attendre à rencontrer un caractère comme le vôtre?.... Mais je m'aperçois que je suis l'avocat de votre amant, et je vous assure que je n'étois point venu pour cela.

La Dame. — Oui; je crois bien que ce n'est pas la première idée qui vous ait frappé, quand vous avez rencontré ma vieille. Je suis fâchée que vous vous soyiez aperçu sitôt du rôle que

vous jouez. Il me divertissoit tout à fait, et vous me paroissez plus ridicule et plus amusant comme cela, que si je vous avois trouvé plus fat que vous ne me semblez l'être.

Moi. — Ah! j'entends: ce n'est pas pour moi, mais pour mes travers que vous m'avez fait venir ici....... Mais qu'est-ce que c'est que ce fracas que j'entends là-haut?

La Dame. — C'est apparemment mon mari qui se couche.

Moi. — Votre mari? quoi! vous en avez un?

La Dame. — Et pourquoi pas?

Moi. — Ah! mon Dieu! je ne trouve là rien que de fort ordinaire; mais ce mari, puisqu'il existe, que pense-t-il des amants? Est-il bien convaincu que tout se borne au sentiment? D'ailleurs l'idée de faire appeler les passants pour se divertir à leurs dépens lui paroît-elle aussi plaisante qu'à vous?

La Dame. — Qu'il approuve ou qu'il désapprouve, c'est la chose du monde qui m'est le plus égale. Il m'a épousée pour mon bien; il en jouit : que lui faut-il de plus? Je ne l'aime point. Il a voulu, dans les commencements de notre mariage, être jaloux, fatigant, exigeant, brutal, comme tous les autres. Je l'ai tant tourmenté, qu'à la fin il se l'est tenu pour dit. Il fait ce qui lui convient, et moi ce qui me plaît. Je ne vais pas le trouver dans son appartement; je ne prétends point qu'il vienne m'importuner dans le mien. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison?

Moi. — Sans contredit ; d'ailleurs, vous ne me trouverez pas chevalier des maris, comme je le suis des amants.

La Dame. — Parce qu'apparemment vous n'êtes pas marié? De plus, Messieurs, vous affectez tous, sur ce point, dans le monde, un ton de légèreté dont vous êtes bien éloignés, dans le fond et vis-à-vis de vos malheureuses femmes, vous êtes tous capricieux, injustes, despotiques, bourrus. Ah! la sotte chose qu'un mari!...... Comment donc! voilà trois heures qui sonnent! Allez-vous-en bien vite. C'est demain dimanche, il faut que j'aille au prêche, de bonne heure.

Moi. — Au prêche! et qu'est-ce que vous faites là? J'imagine que ce n'est pas le respect humain qui vous y conduit ; il me semble que vous ne consultez guère l'opinion des autres pour vous décider. Est-ce que vous êtes attachée à ce prêche?

La Dame. — Certainement : si l'opinion générale ne me décide pas pour les choses de la société, je suis très attentive à faire ce qu'il faut pour le ciel, et contre l'enfer.

Moi. — Il ne vous manquoit plus que d'être un peu superstitieuse, et je suis ravi de vous découvrir cette nouvelle qualité : en tout, je suis enchanté de vous. Je regarderai toujours comme un instant fortuné l'instant où vous avez jugé, sur ma figure, que j'avois assez de ridicule pour mériter votre attention. Je

vous demande la permission de vous faire ma cour assidûment, pendant le temps que j'ai encore à passer ici.

La Dame. — Vous me ferez le plus grand plaisir du monde. Cependant je vous prie de croire que les ridicules seuls ne suffisent pas pour me plaire. Bonsoir, Monsieur. »

J'avoue que quoique j'aie vu des femmes bien extraordinaires en ma vie, celle-ci me parut l'emporter sur toutes les autres, et je bénis mon destin de rencontrer à Wesel une ressource comme celle-là. Je fus très exact à la voir, et je la trouvai toujours la même, avec autant de naïveté dans l'esprit, que de franchise dans ses façons.

Il y avoit huit jours que je jouissois de sa société, lorsque, m'étant présenté à sa porte, un soir, on me dit *qu'elle n'y étoit pas*. Cela me surprit; car elle ne sortoit jamais que pour aller à l'église, et quelquefois à la promenade, s'étant absolument soustraite à toute espèce de devoirs. J'y retournai à quelque temps de là; on me fit la même réponse. Je m'y rendis encore le lendemain, à plusieurs reprises, sans avoir plus de succès. Je recherchois la raison de cet événement, lorsque je vis entrer dans ma chambre la même vieille qui m'avoit introduit chez elle, et qui me remit de sa part la lettre suivante :

« Cet amant dont vous avez si bien défendu la cause est arrivé, Monsieur; je n'ai rien eu

de plus pressé que de l'informer de notre connoissance. Quoique je l'aie fort assuré que vous étiez plus aimable que dangereux, il m'a paru inquiet de notre liaison, et je l'aime trop pour luï donner le moindre ombrage. Ne soyez point surpris, si je vous prie de ne plus revenir chez moi. Je vous regrette sûrement plus que vous ne me regretterez. Mais puisque vous voulez tant de complaisance pour un amant, vous ne me désapprouverez pas de vous sacrifier au mien. Adieu, Monsieur. Comptez sur les sentimens que vous m'avez inspirés, et sur le plaisir que j'aurois à vous revoir, *s'il le permettoit.*

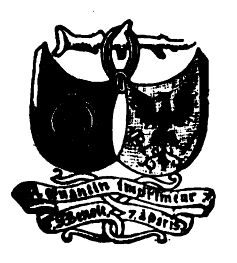
Je trouvai que cette lettre terminoit à merveille mon aventure. J'en aurois cependant été fort affligé, si peu de jours après, je n'avois été forcé de quitter Wesel.



TABLE

Achevé d'imprimer

par



LE 15 SEPTEMBRE 1881

